

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

3e LIVRAISON.—PRIX 15 SOUS.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉE,

OU RECUEIL DE ROMANS, POÉSIE CANADIENNE, &c., INEDITS.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

← AVRIL 1853. →

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire*
est expédiée par la poste à raison de *deux sols* par numéro.

LE PAYS,

Journal des interets democratiques.

Ce Journal, du format de la *Minerve*, a deux Editions : l'une, paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année ; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

Le PAYS est le Journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE et GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent.
JOS. ROY, No. 25, rue St. Gabriel.
ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire,

MONTREAL, *Mai*, 1853.

LE PERE TOM.⁽¹⁾



CHAPITRE IX.

OÙ L'ON VOIT QU'UN SÉNATEUR N'EST QU'UN HOMME.

Les lucers d'un bon feu, allumé dans un salon proprement tenu, se reflétaient sur le métal d'un brillant service à thé. Le sénateur Bird ôtait ses bottes et se préparait à mettre à ses pieds une paire de belles pantoufles neuves que sa femme venait d'achever. Madame Bird rangeait les tasses sur la table, en réprimant par intervalles les gambades de trois enfants pleins d'effervescence.

—Tom, laissez donc le bouton de la porte... Marie, ne tirez pas la queue du chat; pourquoi tourmenter ce pauvre animal? Jim, il ne faut pas monter sur la table... Vous ne savez pas, mon cher ami, combien nous sommes surpris de vous voir ce soir.

—J'ai cru à propos de prendre un petit congé pour venir goûter un peu les douceurs du foyer domestique. Le voyage m'a fatigué horriblement, et j'ai grand mal aux dents.

Madame Bird jeta les yeux sur un flacon de camphre qu'elle apercevait au fond d'un placard entr'ouvert, et fit mine de s'en approcher.

—Non, non, Marie, point de médecines. Une bonne tasse de thé, voilà tout ce qu'il me faut. Ah! comme il est pénible de siéger à la législature, et que j'ai besoin de me refaire!

Le sénateur sourit comme s'il se fût complu dans l'idée qu'il se sacrifiait pour sa patrie.

—Qu'avez-vous donc tant fait au sénat!

La bonne petite dame Bird s'occupait habituellement fort peu de ce qui se passait dans les chambres, elle croyait sagement qu'il lui suffisait de se mêler de son ménage. Sa question inusitée étonna M. Bird, qui répondit:

—Il n'y a rien eu de bien important.

—Mais est-il vrai qu'on ait voté une loi pour défendre de donner à boire ou à manger à ces pauvres gens de couleur qui errent dans les campagnes? J'ai entendu parler de cette loi, mais je ne supposais pas des chrétiens capables de l'adopter.

—Ah! ah! Marie! vous devenez une femme politique, à ce qu'il paraît?

—Non: en général, je ne donnerais pas un fêtu de toutes vos discussions; mais je regarde la loi en question comme cruelle et contraire à la religion, et j'espère qu'elle n'a point passé.

—Vous vous trompez: les abolitionnistes ont tellement bouleversé le Kentucky que les propriétaires de cet Etat sont dans de continuelles alarmes. Pour les rassurer et leur donner quelques garanties, on a défendu par une loi de secourir les esclaves qui se réfugient dans notre Etat.

—Défend-on d'abriter pour une seule nuit ces pauvres créatures, de leur faire un bon repas, de leur abandonner quelques vieilles loques, et de les congédier ensuite?

—Oui, ma chère, ce serait se rendre leur complice.

Madame Bird était une femme timide et de frêle apparence. Son teint avait le duvet de la pêche, sa voix et ses yeux bleus étaient pleins de douceur. Sous le rapport du courage, le gloussement d'un coq d'Inde suffisait pour la mettre en déroute, et un chien de garde la tenait en respect rien qu'en lui montrant les dents. Son mari et ses enfants étaient pour elle le monde entier. Elle régnait dans son intérieur plutôt par la persuasion que par l'é-

(1) Voir *La Ruche Littéraire* du mois de Mars.

nergie. Si elle s'animaît parfois, c'était quand on blessait les douces sympathies de son caractère. La moindre cruauté la mettait en colère, et ses emportemens, contrastant avec sa mansuétude habituelle, semblaient inquiétans et inexplicables. C'était en général la plus indulgente des mères. Cependant ses enfans conservaient le souvenir du châtement rigoureux qu'elle leur avait infligé parce qu'ils s'étaient ligués avec plusieurs gamins du voisinage pour accabler de pierres un chat sans défense.

—J'en ai porté les marques, racontait à ce sujet l'aîné des enfans. Ma mère était si furieuse que je la crus folle ; elle me fouetta et m'envoya au lit sans souper avant que j'eusse le temps de me reconnaître. Après cela, je l'entendis pleurer derrière la porte, ce qui me fit plus de peine que tout le reste. A partir de ce moment, il ne nous est jamais arrivé de jeter des pierres aux chats.

Dans la présente occasion, madame Bird se leva avec vivacité ; ses joues se colorèrent, et sa physionomie s'embellit d'une noble indignation. Elle s'avança vers son mari d'un air résolu :

—John, lui dit-elle, je désirerais savoir si vous trouvez cette loi juste et chrétienne ?

—Il ne faut pas me tuer, Marie, si je réponds affirmativement.

—Je n'aurais jamais cru cela de vous, John ! auriez-vous voté pour ?...

—Oui, ma belle politique.

—Vous devriez rougir, John ! Prendre des mesures contre de pauvres innocents privés de pain et d'abri ! Votre loi est honteuse, abominable, et je l'enfreindrai la première fois que j'en trouverai l'occasion ; elle ne se fera pas attendre, je l'espère. Quoi ! une femme n'aurait pas le droit de donner un souper et un lit à des malheureux exténués, parce qu'ils sont esclaves et qu'ils ont été opprimés toute leur vie ?

—Mais, Marie, écoutez-moi. Vos sentimens vous honorent, et augmentent l'estime que j'ai pour vous ; pourtant il ne faut jamais laisser nos impressions l'emporter sur notre jugement. Réfléchissez qu'il ne s'agit pas ici de consulter son opinion personnelle ; on doit, au contraire, la mettre de côté pour n'avoir en vue que l'intérêt public et les exigences d'une situation difficile.

—John, je n'entends rien à la politique ; mais j'ai lu la sainte Ecriture. Elle me recommande de nourrir les affamés, de vêtir ceux qui sont nus, et de consoler ceux qui sont dans l'affliction. Ce sont ses préceptes que j'entends suivre.

—Mais si, en les suivant, vous jetez le désordre dans la société ?

—Il ne peut jamais être nuisible d'obéir à Dieu, et l'on a toujours raison de faire ce qu'il nous commande.

—Veuillez m'accorder votre attention, Marie, et je vais vous démontrer par un argument irréfutable...

—A quoi bon ? vous parleriez toute la nuit sans me convaincre. Je vous pose une question : Chasseriez-vous de votre maison une pauvre créature mourante de froid et de faim, parce qu'elle se serait évadée de l'habitation de son maître ?

Il faut dire à la louange de notre sénateur qu'il était humain, accessible à tous et incapable d'éconduire un homme dans l'embarras. Sa femme le savait, et l'attaquait par son côté vulnérable. Avant de répondre à l'hypothèse, il employa les procédés qu'on met ordinairement en usage pour gagner du temps. Il toussa plusieurs fois, tira son mouchoir de sa poche, et se mit à essuyer ses lunettes. Voyant chanceler son adversaire, madame Bird ne se fit aucun scrupule de profiter de ses avantages.

—Je voudrais bien vous voir commettre une semblable action ! Chasser, par exemple, une pauvre femme par un temps de neige, ou la faire mener en prison !

—Ce serait sans doute un pénible devoir à remplir, dit M. Bird d'un ton mélancolique.

—Ça ne saurait être un devoir. Si les propriétaires veulent empêcher les esclaves de s'enfuir, qu'ils les traitent bien ; voilà ma doctrine. Si j'avais des esclaves, et j'espère n'en avoir jamais, je suis sûre qu'ils n'auraient pas envie de me quitter. Les nègres ne s'évadent point quand ils sont heureux ; et lorsqu'ils se sauvent, ils souffrent assez de privations et de tortures morales pour qu'on ne se ligue pas contre eux.

—Ma chère Marie, laissez-moi raisonner avec vous.

—Je déteste les raisonnements, John, surtout quand ils roulent sur de pareils sujets. Vous autres hommes politiques, vous avez l'art d'obscurcir les choses les plus claires et d'embrouiller les questions les moins compliquées ; mais vous n'êtes pas conséquent avec vous-même quand vous arrivez à la politique. Je vous connais bien ; au fond, vous n'êtes pas plus que moi partisan de cette loi.

En ce moment critique, le vieux Cudjoé, factotum noir du logis, entra et ouvrit la porte pour prier madame de passer un moment à la cuisine. Le sénateur fut ravi de cette interruption. Il regarda s'éloigner sa petite femme avec un mélange comique de satisfaction et de dépit ; puis il s'assit dans un fauteuil pour lire les journaux.

Au bout de quelques instans, il entendit sa femme crier : John, John ! venez un moment ici !

M. Bird se readit à la cuisine, et demeura stupéfait du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Une jeune femme, dont les vêtements étaient en lambeaux et roidis par la gelée, gisait sans connaissance sur deux chaises. Elle n'avait qu'un soulier, et ses bas déchirés étaient tachés de sang. En l'examinant de près, on reconnaissait sur son visage les indices de la race détestée ! Cependant on ne pouvait s'empêcher d'admirer sa beauté touchante, que ne diminuaient ni la rigidité de ses traits ni le désordre de ses vêtements. Le sénateur la contempla en silence. Sa femme et la vieille Dinah, domestique de couleur, s'efforçaient de rappeler à la vie l'étrangère, dont l'enfant reposait sur les genoux du vieux Cudjoé.

—Pauvre femme ! dit la vieille Dinah : c'est la chaleur qui l'a fait trouver mal. Elle était pleine de vie quand elle est entrée ici, et m'a demandé la permission de se chauffer. Je lui adressais une question, quand elle est tombée évanouie. Elle n'a jamais travaillé à de rude besogne, si j'en juge par ses mains.

L'étrangère ouvrit lentement ses grands yeux noirs, et les promena autour d'elle d'un air égaré. Tout à coup le désespoir se peignit sur ses traits, et elle se leva en criant : Oh ! mon Henri ! me l'ont-ils pris ?

L'enfant à ces mots s'échappa des bras de Cudjoé, qui lui réchauffait les pieds après lui avoir ôté ses bas, et il courut auprès de sa mère.

—Le voici ! le voici ! dit-elle : oh ! madame, protégez-le ! ne le laissez pas emmener.

—Personne ne vous fera de mal ici, pauvre femme ! dit madame Bird avec douceur. Ne craignez rien ; vous êtes en sûreté.

—Que Dieu vous récompense ! dit la femme en sanglotant, tandis que le petit Henri, la voyant pleurer, essayait de la presser entre ses bras.

Grâce aux soins assidus de madame Bird, Elisa ne tarda pas à devenir

plus calme. On lui dressa un lit auprès du feu, et elle tomba bientôt dans un profond sommeil. Elle ne voulut pas abandonner son fils, qui reposa sur son sein, et qu'elle semblait continuer à défendre même en cédant à la fatigue.

Quand les époux retournèrent au salon, ils ne firent aucune allusion à la conversation qu'ils avaient eue. Madame Bird prit son ouvrage, et M. Bird feignit de lire les journaux.

—Je suis curieux de savoir qui elle est, dit celui-ci au bout d'une demi-heure.

—Nous la questionnerons quand elle se réveillera.

—Elle ne pourrait porter une de vos robes, reprit M. Bird après un silence prolongé : elle est plus grande que vous.

Un sourire presque imperceptible esleura les lèvres de madame Bird.

Après un nouveau silence, M. Bird reprit :—Dites donc, ma femme ?

—Eh bien ! quoi ?

—Vous savez, ce vieux manteau d'alépine, que vous jetez sur moi quand je fais ma sieste, vous pourriez le lui donner, elle a besoin de vêtements.

En ce moment, Dinah vint annoncer que la femme était réveillée, et désirait voir madame.

M. et madame Bird se rendirent à la cuisine, suivis de leurs deux aînés. Elisa était assise devant le feu, qu'elle regardait fixement. Elle avait une expression d'abattement et de calme sinistre, qui contrastait avec son agitation première.

—Vous voulez me parler, demanda madame Bird : j'espère que vous vous trouvez mieux, à présent.

Elisa ne répondit que par un long soupir ; mais elle leva les yeux, et ils peignaient tant de détresse, tant de supplication, que madame Bird fut émue jusqu'aux larmes.

—N'ayez aucune inquiétude, pauvre femme ! nous avons ici des amis ; dites-moi d'où vous venez, et ce que vous désirez.

—Je viens du Kentucky.

—Quand êtes-vous arrivée ? dit M. Bird reprenant l'interrogatoire.

—Ce soir.

—Comment ?

—J'ai traversé la rivière sur la glace.

—Sur la glace ! répétèrent tous les assistants.

—Oui, avec l'assistance de Dieu, j'ai passé sur la glace. Ils étaient à ma poursuite ; ils allaient mettre la main sur moi, et je n'avais que ce chemin de libre.

—Ah ! mon Dieu ! dit Cudjoé, la glace est en grands morceaux qui se balancent sur l'eau !

—Je les voyais, répondit Elisa ; mais ils ne m'ont pas arrêtée. Je n'avais pas l'espoir d'arriver ; mais je m'étais résignée à mourir, si je n'avais pas réussi. Le Seigneur m'a secourue : on ne sait pas à quel point il assiste ceux qui osent.

—Vous étiez esclave ? demanda M. Bird.

—Oui, monsieur, j'appartenais à un habitant du Kentucky.

—Vous traitait-il mal !

—Non, monsieur ; c'était un bon maître.

—Votre maîtresse se conduisait-elle mal à votre égard ?

—Non, monsieur, non ! elle s'est toujours montrée excellente pour moi.

—Qui peut donc vous avoir décidée à quitter une bonne maison, et à braver tant de dangers ?

Elisa fixa sur madame Bird un regard scrutateur, et remarqua qu'elle était vêtue de noir.

—Madame, dit-elle brusquement, avez-vous eu le malheur de perdre un enfant ?

La question était inattendue et rouvrit une récente blessure ; car il y avait un mois à peine qu'un fils chéri avait été déposé dans la tombe.

M. Bird tourna le dos et s'avança du côté de la fenêtre, sa femme fondit en larmes ; mais elle se remit de son trouble, pour répondre :—Oui, j'ai perdu un enfant. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Pour être sûre que vous compatirez à mes peines. Lorsque je me suis évadée, j'avais perdu deux enfants l'un après l'autre. Celui-ci me restait seul, et ne m'avait jamais quittée. C'était mon orgueil et ma consolation. Eh bien ! madame, on voulait le séparer de moi, pour le vendre, pour l'emmener dans les Etats du Sud, un enfant qui n'avait jamais passé un seul jour loin de sa mère ! je n'ai pu m'habituer à cette idée. Je savais qu'il m'était impossible de vivre sans lui, et quand je sus que le contrat était signé, que l'enfant était vendu, je le pris avec moi, et je partis pendant la nuit. L'homme qui l'avait acheté me poursuivit avec quelques gens de mon maître ; ils allaient me saisir, je m'élançai sur la glace... Comment je traversai, je l'ignore ; mais je sais qu'un homme m'aïda à monter sur la rive.

Ces explications excitèrent une vive sympathie parmi les auditeurs. Les deux petits garçons, après avoir cherché leurs mouchoirs dans leur poche, où il n'y en avait jamais, se cachèrent la figure dans les plis de la robe maternelle, et essuyèrent ainsi leurs yeux humides. Madame Bird sanglota, tandis que Dinah s'écriait avec serveur :—Que Dieu ait pitié de nous ! Le vieux Cudjô exprima son émotion par une multitude de grimaces singulières et en se frottant les yeux sur ses manches. Notre sénateur, en sa qualité d'homme politique, ne pouvait montrer la sensibilité des autres mortels. Il tourna le dos à la compagnie, et s'occupa de nettoyer ses lunettes, tout en se mouchant par intervalles avec bruit.

—Et vous m'avez dit que vous aviez un bon maître ? s'écria-t-il en se retournant à l'improviste.

—Je le répète, répondit Elisa ; mais il devait de l'argent, et il était obligé d'en passer par les caprices de son créancier. Je l'ai entendu donner ces raisons à ma maîtresse, qui intercédait pour moi, et quand j'ai su que la vente était consommée, j'ai pris le seul parti que j'eusse pour conserver mon unique trésor.

—Êtes-vous mariée ?

—Oui ; mais mon mari appartient à un autre maître, qui est très dur envers lui, et qui lui permet à peine de me voir. Il est question de le vendre, et il est probable que je ne le reverrai jamais.

La tranquillité avec laquelle Elisa prononçait ces paroles aurait pu faire croire à un observateur superficiel qu'elle était complètement apathique ; mais ses yeux prouvaient le contraire, et décélaient de poignantes angoisses.

—Et où voulez-vous aller, ma pauvre femme ? demanda madame Bird.

—Je voudrais aller au Canada, si je savais où c'est, dit-elle en regardant madame Bird avec confiance et simplicité : est-ce bien loin, le Canada ?

—Malheureuse femme ! murmura madame Bird presque involontairement.

—Y a-t-il beaucoup de chemin à faire ?

—Beaucoup plus que vous ne pensez, pauvre enfant ! Mais nous avisons aux moyens de vous tirer d'embarras. Dinah, faites un lit dans votre

chambre, auprès de la cuisine, et demain matin je verrai ce que je puis faire pour cette femme. . . . En attendant, ne craignez rien ; mettez votre confiance en Dieu, et il vous protégera.

Les époux rentrèrent au salon ; madame Bird s'assit devant le fen, dans sa petite chaudière à bascule, et se balança en rêvant. M. Bird arpena la chambre à grands pas, en grommelant ; —Voilà une fâcheuse affaire ! Enfin, il s'approcha de sa femme, et lui dit :—Il faut qu'elle parte d'ici, ce soir même. Son maître serait sur sa piste demain matin dès l'aurore. Si elle était seule, elle pourrait se cacher tranquillement ici ; mais il faudrait une armée, je le parie, pour forcer ce petit drôle à se tenir tranquille. Il ne manquerait pas de mettre la tête à la fenêtre ou à la porte, et tout serait découvert. Que dirait-on de moi si on les trouvait ici en ce moment ? Non, non, on ne les trouvera pas : il faut qu'ils partent ce soir.

—Ce soir ! comment est-ce possible ? où les conduire ?

—J'ai mes projets, dit le sénateur ; et il commença à mettre ses bottes. Quand elles furent entrées à moitié, il étreignit ses genoux de ses deux mains, et s'enfonça dans une profonde méditation.

—Je ne m'en dédis pas, reprit-il enfin, c'est une vilaine affaire ! pourtant je conçois que c'est un plan qui peut réussir.

Après avoir quelque temps fixé les yeux sur les dessins du tapis, il reprit ses tire-bottes, acheva de se chausser, et alla regarder à la fenêtre.

Madame Bird, qui était une femme discrète et prudente, se garda bien d'interrompre la rêverie de son mari ; elle continua à se balancer en attendant patiemment qu'il daignât s'expliquer.

—Vous vous rappelez, dit-il, mon ancien client Van Trompe. Il habitait le Kentucky ; et après avoir mis tous ses esclaves en liberté, il est venu s'établir dans les bois de l'Etat de l'Ohio. Sa maison est isolée et difficile à trouver. Cette femme y sera en sûreté ; mais le malheur, c'est que moi seul suis capable d'y conduire ce soir une voiture.

—Mais Cudjoé est un excellent cocher.

—Sans doute ; mais la route est difficile, il y a des gués et des endroits dangereux à passer. Je l'ai suivie cent fois à cheval, et je sais tous les détours qu'il faut prendre. Ainsi, je me dévoue. Cudjoé attellera vers minuit et nous partirons. Pour donner un prétexte à mon voyage, je me ferai conduire à une auberge, où j'attendrai la diligence qui passe entre trois et quatre heures, et qui mène à Columbus. J'y ai des affaires, dont je m'occuperai demain. Je ne sais trop quelle figure je ferai devant mes collègues. Ma conscience me reprochera de violer la loi que j'ai votée ; mais, ma foi, je ne puis m'en empêcher !

—Votre cœur vaut mieux que votre tête, John, dit sa femme en lui serrant la main, vous aurais-je jamais aimé si je ne vous avais connu mieux que vous ne vous connaissez vous-même ?

La petite femme était si charmante, avec ses yeux humides, que le sénateur s'applaudit d'avoir inspiré tant d'affection à une aussi parfaite créature. Pour lui complaire, il s'empressa d'aller donner des ordres à son cocher ; mais avant de franchir le seuil de la porte, il se retourna avec hésitation.

—Marie, dit-il, j'ignore quelles sont vos idées à ce sujet ; mais il y a un tiroir rempli des effets du pauvre petit Henri.

A ces mots, il sortit précipitamment, et ferma la porte après lui.

—Madame Bird entra dans une chambre à coucher voisine, y prit une clef, et la mit à la serrure d'un tiroir, tandis que ses deux fils, qui l'avaient suivie avec une curiosité enfantine, la regardaient silencieusement et d'un air d'intelligence.

Mères, qui lisez ces lignes, n'y a-t-il pas chez vous un tiroir ou un cabinet dont l'ouverture soit pour vous comme celle d'un tombeau ? Si vous n'êtes pas dans ce cas, vous êtes d'heureuses mères ?

Madame Bird ouvrit lentement le tiroir. Il s'y trouvait de petits vêtements de différentes formes, des tabliers, des bas. On voyait même sortir d'une enveloppe de papier de petits souliers usés aux talons. Dans un coin, on remarquait une balle, une toupie, une petite charrette : souvenirs qui avaient été rassemblés avec bien des serremments de cœur. Madame Bird pencha la tête sur la commode ouverte, et ses larmes tombèrent à travers ses doigts dans le tiroir ; puis, se relevant tout à coup, elle choisit avec une précipitation nerveuse les effets les meilleurs pour en faire un paquet.

—Maman, dit un des enfants en lui touchant doucement le bras, est-ce que vous allez abandonner toutes ces choses ?

Mes chers amis, répondit la mère d'un ton grave, si notre cher petit Henri nous regarde du haut du ciel, il sera content de ce que nous faisons. Je n'aurais pas le cœur de donner ces vêtements à une personne aisée ; mais j'y renonce volontiers pour une mère plus malheureuse et plus désolée que moi, et j'espère que ce don sera accompagné des bénédictions de Dieu.

Il y a dans ce monde des âmes d'élite dont les chagrins sont une source de joies pour les autres, et qui se consolent de la perte de leurs espérances terrestres en répandant un baume salutaire sur les plaies des affligés. Telle était la jeune femme, qui, à la lueur d'une lampe, préparait pour le fils de la fugitive errante les vêtements de l'enfant qu'elle avait perdu.

Au bout de quelques instants, madame Bird ouvrit une garde-robe ; elle en tira deux ou trois robes qui étaient encore en état de servir, et, se plaçant à sa table à ouvrage, elle se mit à les agrandir activement, comme son mari le lui avait recommandé. Son aiguille et ses ciseaux ne s'arrêtèrent que lorsque sa vieille horloge sonna minuit, et que le bruit des roues retentit à la porte.

—Marie, lui dit son mari, qui entra son pardessus à la main, il faut la réveiller maintenant ; nous allons partir.

Madame Bird déposa à la hâte dans une malle les divers objets qu'elle avait recueillis, la fit placer dans la voiture, et se rendit ensuite auprès d'Elisa. Celle-ci, tenant son enfant dans ses bras, parut bientôt, portant un manteau, un chapeau et un châle qui avaient appartenu à sa bienfaitrice. M. Bird la fit entrer précipitamment dans la voiture, et madame Bird s'avança à sa suite sur le marchepied. Elisa se pencha en dehors, et tendit une main aussi douce et aussi belle que celle qui lui fut donnée en échange ; elle fixa sur madame Bird ses yeux noirs pleins d'intelligence, et fit des efforts pour parler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. Elle se contenta de montrer le ciel d'un geste qu'on ne pouvait jamais oublier ; et puis elle retomba sur les coussins : la portière se ferma, et la voiture partit.

Quelle situation pour un sénateur qui toute la semaine avait appuyé dans l'assemblée législative de l'Ohio les résolutions les plus énergiques contre les esclaves marrons et leurs complices ! Son éloquence avait égalé celle qui vaut tant de réputation aux membres du sénat de Washington ; il avait raillé avec une sanglante ironie les beaux sentiments des philanthropes qui prétendaient sacrifier au salut de quelques misérables vagabonds les grands intérêts de l'Etat. Il était parvenu à communiquer ses convictions à tous ses auditeurs. Mais l'idée d'un fugitif n'était éveillée en lui que par les lettres qui composent ce mot, il ne s'était jamais vu en face du malheur réel ; il n'avait jamais senti trembler une main humaine, entendu les supplications du dé-

despoir, vu des yeux d'homme se tourner vers lui pour l'implorer. Il n'avait jamais songé qu'un fugitif pouvait être une mère infortunée, un enfant sans défense, comme celui sur la tête duquel il reconnaissait en ce moment le chapeau de son fils qui n'était plus. Notre pauvre sénateur n'était ni d'acier ni de marbre : c'était un homme au noble cœur, et il le prouvait.

Au reste, si M. Bird se rendait coupable d'une infraction à la loi, s'il mettait sa conduite en contradiction avec son vote, il allait l'expier sévèrement. Le temps avait été pluvieux depuis quelques mois, et le sol fertile de l'Ohio était détrempé sur toutes les routes. Celle que suivaient nos voyageurs était faite à la mode du bon vieux temps : on y avait posé des rails, mais quels rails ! Dans ces Etats de l'Ouest, où la boue forme des abîmes d'une profondeur incalculable, on met transversalement côte à côte des troncs d'arbre revêtus de leur écorce ; on les recouvre de terre, de pierres ou de gazon, et, après cette opération, l'indigène s'enorgueillit de posséder une route nouvelle. Dans la suite, les pluies balayent la terre et le gazon : les troncs d'arbre se dérangent et prennent diverses positions pittoresques, et les ornières atteignent des proportions inconnues dans les régions plus civilisées.

C'était sur une pareille route que roulait notre sénateur, en faisant des réflexions morales que les cahots interrompaient à chaque instant. Tantôt la voiture plongeait dans un gouffre de fange noirâtre, tantôt elle montait sur une pile de bois. M. Bird, la femme et l'enfant étaient sans cesse ballottés d'un côté à l'autre ; ils se heurtaient, se meurtrissaient ; l'enfant criait : le sénateur se croyait perdu, et le chapeau d'Elisa n'avait plus de forme. Au dehors Cudjôé faisait claquer son fouet, et apostrophait énergiquement ses chevaux rebelles. Il y avait toutefois des instants de répit, dont les voyageurs profitaient pour rajuster leurs vêtements ; puis la voiture recommençait à rouler d'ornière en ornière.

Tout à coup elle s'arrêta, et Cudjôé parut à la portière.—Monsieur, dit-il, voilà un endroit bien mauvais, et je ne sais comment nous pourrions en sortir. Je crois que nous serons obligés de poser des rails.

Dans son désespoir, le sénateur voulut mettre pied à terre, et il entra dans la boue jusqu'aux genoux ; en cherchant à se dégager, il perdit l'équilibre, et tomba tout de son long sur la route ; il fut repêché, non sans peine, par le cocher, dans un état pitoyable.

Pour épargner la sensibilité de nos lecteurs, nous abrégons le récit des souffrances de notre infortuné héros ; puissent-ils toujours ignorer combien il est pénible de passer une partie de la nuit à arracher des morceaux de bois aux barrières des champs pour boucher les trous du chemin !

Ce ne fut qu'à une heure de la nuit très-avancée que la voiture s'arrêta à la porte d'une ferme considérable. Il fallut une certaine persévérance pour réveiller les habitants du logis ; mais enfin le propriétaire vint ouvrir. C'était un homme de grande taille, vêtu d'une blouse de flanelle rouge ; sa chevelure épaisse, d'un blond fade, et sa barbe qui n'avait pas été faite depuis plusieurs jours, ne donnaient rien de bien prévenant à sa physionomie. Pendant quelques minutes, il promena sa chandelle en contemplant les nouveaux venus avec une stupéfaction, vraiment plaisante ; et il eut peine à comprendre ce dont il s'agissait.

L'honnête John Van Trompe avait possédé autrefois un domaine considérable dans l'Etat de Kentucky. Extérieurement, il avait l'air d'un ours ; mais c'était un homme juste, qui n'avait pu voir sans horreur un régime également funeste aux oppresseurs et aux opprimés. Enfin, las de sa situation, il acheta dans l'Etat de l'Ohio une propriété importante : il affranchit

tous ses esclaves, les entassa sur des charrettes, et les installa sur son nouveau territoire. Après avoir complété l'organisation de sa colonie, il s'était retiré dans une ferme solitaire pour s'y livrer en paix à ses réflexions.

—Êtes-vous homme à donner asile à une femme et un enfant que poursuivent les chasseurs d'esclaves? lui demanda franchement le sénateur.

—Je crois que oui, dit l'honnête John Van Trompe avec fierté.

—Je l'avais présumé.

S'il se présente un de ces scélérats, reprit le brave homme en développant ses formes musculeuses, je suis prêt à le recevoir. S'ils sont plusieurs, j'ai sept fils, de solides gaillards, qui me prêteront main-forte. Offrez mes respects aux chasseurs d'esclaves, et dites leur que nous les attendons.

John passa les doigts dans les touffes de ses cheveux et partit d'un grand éclat de rire.

Elisa demi-morte, se traîna jusqu'à la porte, étreignant son enfant endormi avec le peu de force qui lui restait. Van Trompe la regarda fixement à la lueur de la chandelle, fit entendre une exclamation de pitié, et introduisit la fugitive dans une petite chambre à coucher voisine d'une grande cuisine.

—Vous êtes en sûreté ici, dit-il à Elisa en lui montrant les carabines qui étaient attachées au-dessus du manteau de la cheminée; je suis familiarisé avec les dangers, et l'on sait généralement qu'il y aurait de l'imprudence à venir m'attaquer chez moi. Dormez donc aussi paisiblement que si votre mère vous berçait.

À ces mots il laissa une lumière sur la table, et il se retira.

—Elle est d'une rare beauté, dit-il à M. Bird; mais la beauté est souvent un motif de persécution, qu'une esclave évite en s'évadant, pour peu qu'elle ait des sentiments honnêtes.

Le sénateur raconta brièvement l'histoire d'Elisa.

—Ah! ah! dit Van Trompe d'un ton lamentable; elle est poursuivie pour avoir écouté les sentiments de la nature, pour avoir fait ce que toute autre mère aurait fait à sa place. Ce sont de ces choses qui m'irritent au point que je suis prêt à jurer. Autrefois, monsieur le sénateur, je ne fréquentais pas l'église, parce que les ministres de nos contrées parlaient toujours en faveur de l'esclavage, avec force citations du grec et de l'hébreu; j'en ai trouvé un qui dit tout le contraire, et j'assiste religieusement à ses sermons.

Tout en tenant ce langage, Van Trompe débouchait une bouteille de bon cidre, dont il offrit un verre à son interlocuteur.

—Vous ferez bien d'attendre le jour ici, ajouta-t-il; je réveillerai ma vieille, et je vous ferai un lit.

—Je vous remercie, mon bon ami, dit le sénateur, il faut que j'aie attendu la diligence de Columbus.

—En ce cas, je vais vous accompagner un bout de chemin; et je vous indiquerai une route qui vaut mieux que celle par laquelle vous êtes venu.

John Van Trompe prit une lanterne et conduisit la voiture dans un chemin de traverse qui passait derrière l'habitation. Au moment de s'éloigner, le sénateur lui mit dans la main un billet de dix dollars.

—C'est pour elle, dit-il laconiquement.

—Bien, répondit Van Trompe avec une égale concision.

Ils se donnèrent une poignée de main et se séparèrent.

CHAPITRE X.

LIVRAISON DE LA MARCHANDISE.

Les lucurs grisâtres d'une matinée de février éclairaient la cabane du père Tom, et faisaient voir des figures désolées. La mère Chloé repassait des chemises, qu'elle plaçait successivement sur le dos d'une chaise devant le feu, et de temps en temps elle portait la main à ses yeux pour essuyer ses larmes. Tom avait la tête appuyée sur la main, et tenait sur ses genoux une Bible ouverte ; mais il gardait le silence. Il était encore de bonne heure, et les enfants reposaient tous ensemble sur leur grossier lit de sangle. Tom possédait au plus haut degré cet amour de la famille, qui caractérise malheureusement sa race. Il se leva et alla regarder ses enfants.

—C'est pour la dernière fois, dit-il.

La mère Chloé ne répondit pas ; seulement elle frotta de nouveau une chemise déjà suffisamment repassée. Enfin, laissant brusquement tomber son fer, elle s'assit, et fit entendre ces plaintes :

—Peut-être devrions-nous nous résigner ; mais en vérité, est-ce possible ? Au moins, si je savais où vous allez, et comment on vous traitera ? madame promet de vous racheter dans un an ; mais sait-on si l'on reviendra jamais quand on s'en va dans les Etats du Sud ? On assure que, dans les plantations de la Louisiane, du Mississipi, on tue les esclaves à force de les faire travailler.

—Il y a un Dieu là-bas comme ici, Chloé !

—Je n'en doute pas ; mais le Seigneur laisse parfois d'affreux crimes se commettre. Je n'attends pas de consolation de ce côté.

—Je me remets entre ses mains, Chloé. Rien ne peut arriver sans sa permission ; et il y a une chose dont je le remercie, c'est que je parte et que vous restiez. Ici, vous vivrez tranquille avec les enfants ; tout le malheur sera pour moi.

Tom parlait d'une voix rauque et entrecoupée, mais avec énergie. Il contenait l'explosion de ses chagrins pour ne pas accroître ceux de sa famille.

—Ne songeons qu'aux bienfaits du ciel ! ajouta-t-il en frissonnant.

—Ses bienfaits ! je ne les vois guère. Ce n'est pas juste ! non, ce qui so passe n'est pas juste ! Notre maître n'aurait pas dû souffrir qu'on vous emmenât pour payer ses dettes. Vous lui avez gagné dix fois le prix de votre vente. Il vous avait promis la liberté, et il aurait dû vous la donner depuis longtemps. Il est possible qu'il soit gêné ; mais je trouve qu'il a tort, et vous ne me prouvez pas le contraire. Vous lui avez été toujours fidèle, vous avez terminé pour lui un tas d'affaires importantes, vous vous êtes plus occupé de lui que de votre femme et de vos enfants, et il vous vend ! Ah ! ceux qui vendent ainsi le sang du cœur, l'affection du cœur, pour se tirer d'embarras, méritent la colère céleste !

—Chloé, si vous m'aimez, ne parlez pas ainsi, surtout au moment où nous allons nous séparer peut-être pour toujours. Je vous le dis, attaquer mon maître, c'est m'attaquer. Ne l'ai-je point porté dans mes bras quand il était enfant ? N'est-il pas meilleur que tous les autres ? Je suis convaincu qu'il ne m'aurait jamais abandonné, s'il avait pu faire autrement.

—N'importe, dit la mère Chloé, qui avait au plus haut degré le sentiment

de la justice, il a tort en quelque chose ; je ne saurais dire en quoi, mais j'en suis sûre.

—Portons nos regards vers Dieu ; il est au-dessus de tout, et il ne tombe pas même un passereau sans sa permission.

—Je le sais, et pourtant ça ne me console pas beaucoup. Mais à quoi bon parler ? La galette est cuite, et je vais vous servir un bon déjeuner. Personne ne sait quand vous en ferez un autre.

Pour bien comprendre les souffrances des nègres, qui sont emmenés dans les États situés près de l'embouchure du Mississipi, il faut se rappeler leur attachement instinctif pour les localités qu'ils habitent. La nature leur a refusé l'esprit d'aventure ; ils aiment le foyer domestique, et ne le quittent jamais volontiers. En outre le nègre est habitué dès l'enfance à considérer sa translation dans les États du Sud comme le plus sévère des châtimens. Le fouet et la torture l'épouvantaient moins que la menace d'être vendu en aval du Mississipi. Dans leurs heures de loisir, les esclaves du Kentucky ou du Tennessee parlent avec horreur des atrocités qui s'accomplissent dans les contrées plus voisines de la mer ; ce sont pour eux des régions inconnues, d'où tous les voyageurs ne reviennent jamais. Des missionnaires du Canada assurent que la plupart des fugitifs qu'ils ont confessés ne se plaignaient point de leurs maîtres, et que le seul motif de leur évasion avait été la crainte d'être vendus au Sud. Elle suffisait pour inspirer un courage héroïque à des Africains, naturellement timides et indolents.

Le repas du matin fumait sur la table. Madame Shelby avait dispensé la mère Chloé de remplir ce jour-là ses fonctions habituelles à la grande maison, et la pauvre négresse avait consacré tous ses talents à ce banquet d'adieux. Elle avait tué et préparé ses meilleurs poulets ; elle avait fait cuire à point, au goût de son mari, un magnifique gâteau de maïs, et l'on voyait sur le manteau de la cheminée des cruchons qui ne paraissaient que dans les occasions les plus solennelles.

—Quel déjeuner ! dit Moïse aussitôt qu'il eut ouvert les yeux.

Et il étendit la main pour saisir une cuisse de poulet ; mais sa mère le repoussa en lui donnant un bon coup de poing sur l'oreille.

—Voilà ! s'écria-t-elle ; ça vous apprendra à mettre au pillage le dernier déjeuner que votre pauvre papa fait à la maison.

—Oh ! Chloé ! dit Tom avec douceur.

—Ma foi, je n'ai pu me retenir, dit la mère Chloé en se cachant la face avec son tablier ; je suis si tourmentée que je ne suis pas dans mon assiette naturelle.

Moïse et Pierre se tinrent tranquilles, les yeux fixés sur leurs parents ; mais le plus jeune des enfants, s'accrochant à la robe de sa mère, fit entendre les cris les plus impérieux.

—On va vous donner à manger, dit la mère Chloé en prenant l'enfant dans ses bras ; vous aurez du poulet, et maman ne vous grondera plus.

Sans attendre une seconde invitation les enfans se jetèrent avec vivacité sur les comestibles.

—Je vais à présent m'occuper des bagages, dit la mère Chloé quand le repas fut achevé ; votre nouveau maître ne vous les laissera peut-être pas emporter, mais n'importe. Voici dans ce coin de la flanelle pour vos rhumatismes ; tâchez de la bien conserver, parce que personne ne vous en fera plus d'autre. Voici de vieilles chemises, et en voici de nouvelles. J'avais pris vos bas hier au soir, et j'y avais mis la boule pour les raccommoder. Hélas ! qui les raccommoquera ?

Et la mère Chloé, accablée de douleur, mit sa tête sur le coffre et pleura.

—Dire que personne ne s'occupera de vous, malade ou bien portant ! Oh ! il me sera bien difficile d'être bonne dorénavant !

Les enfants, après avoir dévoré tout ce qui était sur la table, commencèrent à concevoir une idée vague de la situation. Voyant leur père triste et leur mère en larmes, ils se mirent à geindre et à se frotter les yeux. La petite, étrangère à l'émotion générale, monta sur les genoux de son père, dont elle s'amusa à tirer les cheveux et à égratigner la figure, en accompagnant cet exercice de bruyants accès d'hilarité.

—Réjouis-toi, ma pauvre amie, dit la mère Chloé, tu auras ton tour. Tu verras un jour vendre ton mari, et tu seras vendue toi-même, ainsi que tes frères, s'ils deviennent jamais bons à quelque chose.

En ce moment, un des enfants s'écria :

—Voilà madame qui vient.

—Que désire-t-elle ? Sa présence peut nous faire du bien, dit la mère Chloé.

Madame Shelby entra ; la mère Chloé lui offrit une chaise d'un air brusque et maussade, auquel sa maîtresse ne parut pas faire attention. Elle était pâle et troublée.

—Tom, je viens pour... Elle s'arrêta tout à coup, et après avoir regardé le groupe silencieux, elle s'assit, et se couvrit la figure de son mouchoir.

—Calmez-vous, madame ! reprit la mère Chloé éclatant à son tour en sanglots.

Pendant quelques instants tous pleurèrent ensemble, et cette douleur, commune aux serviteurs et à la maîtresse, éteignit tout ressentiment dans le cœur des opprimés.

O vous qui visitez les affligés, sachez que l'argent donné froidement ne vaut pas une larme de sympathie.

—Mon brave Tom, dit madame Shelby, je ne puis rien faire pour vous en ce moment. Si je vous remettais de l'argent, on vous le prendrait ; mais je vous réitère devant Dieu la promesse solennelle de suivre vos traces, et de vous racheter le plus tôt possible. En attendant, ayez confiance en Dieu.

Les enfants annoncèrent l'arrivée de M. Haley, qui poussa la porte d'un coup de pied, sans cérémonie ; il était de très mauvaise humeur, ayant fait la veille une longue route à cheval, et n'étant pas encore consolé de son échec.

—Allons, nègre, êtes-vous prêt ? Votre serviteur, madame, ajouta le marchand en saluant madame Shelby.

La mère Chloé ferma le coffre, l'entoura d'une corde, et, en se relevant, elle regarda fixement Haley. On aurait dit que ses larmes s'étaient subitement transformées en étincelles de feu.

Tom chargea ses bagages sur son épaule, et se prépara à suivre son nouveau maître. Celui-ci fut retenu un moment par madame Shelby, qui lui parla avec chaleur. Pendant ce colloque, toute la famille se dirigea vers une charrette qui était tout attelée vers la porte. Une foule de nègres, jeunes ou vieux, s'était rassemblée pour faire ses adieux à Tom, qui était aimé de tous, tant comme intendant de l'habitation que comme instructeur religieux. Il y avait plusieurs femmes dans le groupe.

—Ah ! Chloé, vous avez plus de courage que nous ! dit une d'elles en remarquant le calme sombre avec lequel Chloé se tenait auprès de la charrette.

—J'ai rentré mes larmes, dit la négresse ; je ne veux pas pleurer devant ce misérable.

Elle désignait ainsi Haley, qui arrivait.

—Montez, dit-il à Tom.

Tom monta, et son maître, prenant dans la charrette de lourds anneaux de fer, les lui attacha aux pieds.

Un murmure d'indignation circula dans la foule, et madame Shelby cria du haut de son balcon :

—Monsieur Haley, je vous assure que cette précaution est entièrement inutile.

—Je ne sais, madame ; j'ai perdu ici même un esclave de cinq cents dollars, et je ne veux plus courir de risques.

—Pouvait-on attendre autre chose de cet homme ? dit la mère Chloé avec indignation, tandis que ses deux aînés, qui comprenaient enfin la destinée de leur père, poussaient des cris lamentables.

—Je suis fâché, dit Tom, que M. Georges soit absent.

Le fils de M. Shelby était allé passer quelques jours dans une propriété voisine, et il était parti avant que le malheur de Tom eût été rendu public.—Assurez M. Georges de mon affection, répéta le vieux noir.

Haley fouetta le cheval, et Tom s'éloigna en jetant un regard douloureux sur sa famille et ses amis.

M. Shelby n'était pas à la maison. Il avait vendu Tom pour s'affranchir de la puissance d'un homme qu'il redoutait, et il s'était senti tout d'abord soulagé après la conclusion du marché ; mais les remontrances de sa femme et le désintéressement de l'esclave avaient éveillé ses remords. Il avait beau se dire qu'il agissait suivant son droit, comme tout le monde, et que quelques propriétaires se comportaient de même sans avoir l'excuse de la nécessité, il n'avait pu réussir à se réconcilier avec lui-même. Pour n'être pas témoin de la prise de possession, il avait prétexté des affaires, et s'était éloigné, dans l'espoir que tout serait fini avant son retour.

Haley maintint son cheval au galop jusqu'à ce qu'il eut dépassé les limites de la propriété. Après avoir fait un mille environ sur la grande route, il s'arrêta devant la boutique d'un maréchal, où il entra pour faire arranger une paire de menottes.

—Elles sont trop petites pour un homme de sa taille, dit Haley en montrant Tom du doigt.

—Ah ! grand Dieu ! s'écria le forgeron, c'est l'intendant de M. Shelby ! Est-ce qu'il l'a vendu ?

—Sans doute, dit Haley.

—Ma foi, je ne l'aurais jamais cru. Mais vous n'avez pas besoin de l'enchaîner de la sorte ; c'est le meilleur, le plus fidèle....

—Fort bien, interrompit Haley ; mais les bons nègres sont précisément ceux qui s'évadent le plus facilement. Les brutes se laissent mener où l'on veut ; mais les hommes d'intelligence détestent leur nouveau maître, et le plus sûr est de les enchaîner.

—Je conçois, dit le maréchal, que les nègres du Kentucky ne se soucient pas d'être transplantés dans les plantations de Sud. Il paraît qu'ils y meurent comme des mouches.

—Oui, répondit Haley, ils ont de la peine à s'acclimater, et il en meurt assez pour faire aller le commerce.

—C'est bien dommage, reprit le maréchal, d'envoyer un brave homme comme celui-ci périr dans une sucrerie.

—Il a des chances en sa faveur. J'ai promis de le bien traiter. Je le placerai comme domestique dans quelque bonne famille, et, s'il supporte la fièvre et le climat, il aura autant de bonheur qu'un nègre peut en désirer.

—Il laisse une femme et des enfants ?

—Oui, mais il en trouvera d'autres. On ne manque de femmes nulle part.

Pendant cette conversation, Tom était assis tristement dans la charrette, à la porte de la boutique. Tout à coup il entendit derrière lui les pas d'un cheval, et avant qu'il fût remis de sa surprise, le jeune Georges Shelby se jetait à son cou.

—Je déclare que c'est une infamie ! s'écria-t-il avec énergie ; peu m'importe ce qu'on dira ; c'est odieux ! et si j'étais homme, cela ne se passerait pas ainsi !

—Oh ! monsieur Georges, vous me faites du bien ! Il m'était pénible de partir sans vous voir. Je ne saurais dire quel bien vous me faites.

Ici Tom fit un mouvement de pieds, et Georges aperçut les chaînes.

—Quelle honte ! dit-il en levant les mains au ciel. Il faut que j'assomme ce vieux scélérat !

—Contenez-vous, monsieur Georges, et ne parlez pas si haut. Vous ne réussiriez qu'à le mettre en colère.

—Eh bien, je me tairai à cause de vous ; mais quand j'y pense, c'est une horreur ! On ne m'en a pas averti, on ne m'a pas envoyé chercher, et sans un de vos amis, je n'aurais rien su. J'ai mis toute la maison en révolution !

—Je crois que vous avez eu tort, Monsieur Georges.

—Je n'ai pu me retenir !... Mais, voyez, père Tom, ajouta-t-il d'un ton mystérieux en tournant le dos à la boutique, je vous ai apporté mon dollar !

—Excellent cœur, dit Tom avec émotion.

—Il faut que vous le preniez ! reprit Georges. Regardez ! J'ai dit à la mère Chloé que je vous le donnerais. Elle m'a conseillé de faire un trou au milieu et d'y passer une ficelle, pour que vous puissiez vous le pendre au cou. Vous le cachez, car ce vil coquin vous l'ôterait. En vérité, Tom, il faut que je l'assomme, cela me fera du bien.

—Non, monsieur, cela ne me ferait pas de bien.

—Allons, j'y renonce, par égard pour vous, reprit Georges en lui attachant le dollar au cou. Boutonnez votre habit, conservez bien cette pièce, et, toutes les fois que vous la regarderez, souvenez-vous que je viendrai vous chercher, et que je vous ramènerai chez nous. Je m'en suis expliqué avec la mère Chloé ; je lui ai dit de ne rien craindre. J'y veillerai ; et si mon père ne se presse pas de s'employer pour vous, je le tourmenterai jusqu'à ce qu'il le fasse.

—N'ayez pas ces projets à l'égard de votre père, monsieur Georges.

—Mon Dieu ! Je n'ai pas de mauvaise intention.

—Tant mieux ! reprit Tom. Comportez-vous toujours bien ; songez combien il y a de personnes dont le bonheur dépend de vous ; ne vous éloignez jamais trop de votre mère ; n'imitiez pas ces jeunes gens qui oublient leurs mères au milieu de leurs folies. Souvenez-vous en, monsieur Georges ; il y a beaucoup d'excellentes choses que le Seigneur nous donne deux fois, mais il ne nous donne qu'une fois une mère. Attachez-vous à la vôtre, et soyez sa consolation. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

—Oui, dit Georges d'un ton sérieux.

—Prenez bien garde à ce que vous direz, Monsieur Georges ! Les jeunes gens deviennent volontaires en grandissant, la nature le veut ainsi ; mais quand ils sont bien élevés comme vous, ils ne laissent jamais échapper de paroles contraires au respect qu'ils doivent à leurs parents. Vous ne vous fâchez pas de mes observations, monsieur Georges ?

—Non vraiment, père Tom ; vous me donnez toujours de bons conseils.

Tom caressa de sa main large et puissante la belle tête bouclée de l'enfant, et il ajouta d'une voix aussi affectueuse que celle d'une femme :

—Je suis plus vieux que vous, et je comprends toutes vos obligations. Vous savez lire, je vois ; vous avez de l'instruction, des privilèges, et vous deviendrez un homme remarquable, qui sera l'honneur de son temps et l'orgueil de ses parents. Soyez bon maître comme votre père, et ayez de la religion comme votre mère.

—Je me conformerai à vos avis, père Tom ; mais ne vous découragez pas ; comme je l'ai dit ce matin à votre femme, je vous ferai revenir chez vous ; je rebâtirai votre maison, et vous aurez un salon avec un tapis quand je serai plus grand. Espérez ; vous aurez encore de beaux jours.

Haley reparut à la porte avec les menottes à la main.

—Faites-y attention, monsieur, dit Georges en affectant une grande supériorité, j'instruirai mon père et ma mère de la manière dont vous traitez le père Tom.

—Soyez le bienvenu ! dit le marchand d'esclaves.

—Il me semble que vous devriez être honteux de passer votre vie à acheter des hommes, et à les enchaîner comme des animaux. C'est un bien vilain métier !

—Tant que l'on achètera des hommes et des femmes, je ne trouverai pas déshonorant de les vendre.

—Je ne serai ni l'un ni l'autre lorsque j'aurai atteint ma majorité. J'étais fier autrefois d'être du Kentucky, mais j'en rougis à présent.

A ces mots, Georges se redressa sur son cheval et prit une attitude imposante. Il semblait que son opinion dût produire une sensation profonde sur tous ses concitoyens.

—Adieu, dit-il, père Tom ! bon courage !

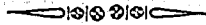
—Adieu, monsieur Georges ! répondit Tom en le regardant avec admiration. Que le Tout-Puissant vous bénisse ! Ah ! le Kentucky n'a pas beaucoup d'hommes comme vous !

Le fils de M. Shelby s'éloigna, et l'esclave le suivit des yeux et regarda du même côté jusqu'à ce que le bruit des sabots du cheval se fut perdu dans le lointain. C'étaient les derniers sons, la dernière vue, qui lui rappelaient le foyer domestique ; mais il lui semblait qu'il y avait sur son cœur une place chaude à l'endroit où les mains du généreux enfant avaient placé le précieux dollar. Tom y porta la main, et le serra contre sa poitrine.

—Maintenant, écoutez-moi, dit Haley en remontant dans la charrette, où il jeta les menottes : mon intention est de me bien conduire avec vous, comme avec tous mes nègres ; mais, pour commencer, il faut agir convenablement avec moi. Je ne suis jamais dur envers mes esclaves ; je m'efforce de les traiter le mieux possible. Répondez donc à ma bienveillance par une bonne conduite, et n'essayez pas de me jouer des tours. Les nègres sont toutes sortes de farces ; mais j'y suis habitué, et elles sont inutiles avec moi. Lorsqu'ils se tiennent tranquilles, et qu'ils n'essayeront pas de décamper, ils ont du bon temps avec moi ; dans le cas contraire, c'est leur faute, et non la mienne.

Tom protesta qu'il ne songeait nullement à s'évader. Les recommandations de son maître étaient assez superflues, car elles s'adressaient à un homme qui avait les fers aux pieds ; mais Haley avait coutume d'entrer en relation avec sa marchandise humaine par des exhortations de cette nature. Il croyait lui inspirer ainsi la confiance, et prévenir des discussions désagréables.

Nous prendrons un moment congé de Tom pour nous occuper des autres personnes de notre histoire.



CHAPITRE XI.

SORTIE DE LA PROPRIÉTÉ CONTRE LE PROPRIÉTAIRE.

Vers la fin d'une soirée brumeuse, un voyageur s'arrêta à la porte d'une auberge du village de N. . . , dans le Kentucky. Il trouva réunie dans la salle commune une société mélangée que l'inclémence du temps avait attirée vers ce lieu de refuge. De grands Kentuckiens décharnés, vêtus de blouses de chasse, s'étendaient sur des chaises avec la nonchalance particulière à leur race. Des carabines, des poires à poudre, des carnassières, étaient jetées pêle-mêle dans les coins, sous la garde de chiens de chasse. Çà et là se roulaient de petits nègres. De chaque côté du foyer s'était assis un individu à longues jambes, la tête penchée en arrière, les pieds sur le manteau de la cheminée. Il faut savoir que les habitués des tavernes de l'ouest affectionnent cette position, qu'ils considèrent comme favorable aux réflexions d'un ordre supérieur.

L'hôte, placé au comptoir, avait, comme la plupart de ses compatriotes, une haute taille, une mine joviale, des articulations souples, et une épaisse chevelure surmontée d'un grand chapeau.

En général, les coiffures, qu'elles fussent de castor, de soie, de paille ou de palmier, pouvaient servir à caractériser ceux qui les portaient. Les jeunes gens d'humeur folâtre et goguenarde les penchaient sur l'oreille, les enfonçant à peine. Les hommes résolus, qui entendaient être libres de se coiffer à leur fantaisie, les enfonçaient, au contraire, jusqu'au nez. Les hommes vifs, alertes, qui voulaient tout voir, les rejetaient en arrière. Les indifférents leur donnaient sans y prendre garde toutes les inclinaisons imaginables.

Des nègres, qui avaient des pantalons très larges et des chemises très-étriquées, circulaient de tous côtés, et manifestaient l'intention louable d'employer au bénéfice de leur patron ou de ses hôtes tous les objets de la création ; mais leur zèle avait peu de résultats. Pour compléter ce tableau, représentez-vous un feu qui flambait joyeusement, une porte et des fenêtres ouvertes, des rideaux qui flottaient au gré d'une forte brise, et vous aurez une idée de la physionomie d'une taverne kentuckienne.

Quelques savants ont pensé que les instincts et les penchants se transmettent héréditairement. L'habitant du Kentucky semble en fournir la preuve. Ses ancêtres étaient de grands chasseurs, qui vivaient dans les bois, et qui dormaient sous la voûte de grands cieux, à la clarté des étoiles. Digne de marcher sur leurs traces, il s'étend sur des canapés comme sur l'herbe ; il prend les

maisons pour des camps, n'ôte jamais son chapeau, met ses bottes crottées sur le dossier des chaises, comme son père les plaçait sur les troncs d'arbres des forêts. Il ouvre les portes et les croisées, été comme hiver, afin d'avoir assez d'air pour ses larges poumons. Il appelle tout le monde "étranger," avec une nonchalante bonhomie, et c'est en somme la plus franche, la plus commode et la plus joviale des créatures vivantes.

Le voyageur qui entra dans la salle que nous avons décrite se nommait M. Wilson. C'était un homme d'un certain âge, ramassé, proprement vêtu, dont la figure ronde avait quelque chose de prévenant et d'original. Il n'avait voulu confier à personne le soin de porter sa valise et son parapluie, et résista obstinément aux tentatives que les domestiques firent pour l'en débarrasser. Il promena à la ronde des yeux inquiets, se retira avec ses bagages dans le coin le plus chaud, les plaça sous sa chaise, et regarda avec une certaine appréhension un maquignon dont les talons ornaient le manteau de la cheminée : cet homme crachait à droite et à gauche avec une pétulance bien faite pour effrayer un bourgeois susceptible et minutieux.

—Vous allez bien, étranger? dit-il; et, en manière de salve honorifique, il envoya dans la direction du nouveau venu le suc du tabac qu'il chiquait.

—Je l'espère, répondit M. Wilson en s'écartant.

—Quelles nouvelles?

—Je n'en connais pas.

Le maquignon, s'armant d'un couteau de chasse, enleva un morceau d'une carotte de tabac qu'il tira de sa poche, et le présenta à l'étranger.

—Chiquez-vous? lui dit-il du ton le plus fraternel.

—Je vous remercie, repartit M. Wilson en reculant: cela me fait mal.

—Tant pis, dit le maquignon; et il fourra le morceau de tabac dans sa bouche. S'étant aperçu qu'à chaque fois qu'il crachait, l'étranger faisait un mouvement rétrograde, il dirigea obligeamment son artillerie d'un autre côté.

Un groupe s'était formé autour d'une grande affiche.

—Qu'est-ce que cela? demanda M. Wilson.

—Une annonce relative à un nègre évadé, lui répondit-on.

M. Wilson se leva, et, après avoir serré sa valise et son parapluie, il posa ses lunettes sur son nez; puis il lut ce qui suit:

"Un mulâtre, nommé Georges s'est enfui de l'habitation de M. Harris. Il est de grande taille, d'un teint presque blanc; il a les cheveux bruns et frisés naturellement. Il est très-intelligent, s'exprime à merveille, sait lire et écrire. Il a de profondes cicatrices sur le dos et sur les épaules, sa main droite a été marquée au feu de la lettre H.

"On donnera quatre cents dollars à celui qui le ramènera vivant, et la même somme à celui qui donnera la preuve qu'il a été tué."

M. Wilson lut cet avis d'un bout à l'autre à voix basse, comme pour l'étudier. Le maquignon se leva, cambra ses longues jambes, et alla regarder l'affiche, sur laquelle il cracha audacieusement.

—Voilà mon opinion là-dessus, dit-il laconiquement, et il se rassit.

—Pourquoi cela, étranger? demanda l'aubergiste.

—J'en ferais autant au rédacteur de cette annonce, s'il était ici, reprit le maquignon. Un homme qui possède un esclave aussi remarquable, et qui ne sait pas le mieux traiter, mérite de le perdre. De pareilles annonces sont la honte du Kentucky; voilà mon avis, si quelqu'un désire le savoir.

—C'est évident, fit l'aubergiste.

—Monsieur, reprit le maquignon, j'ai des nègres, et je leur dis toujours : "Allez où vous voudrez, je ne me soucie pas de courir après vous ;" c'est ainsi que je les conserve. Persuadez-leur qu'ils sont libres de s'enfuir quand ils en auront envie, et ils n'y songent pas. Bien plus, dans le cas où je viendrais à passer l'arme à gauche, j'ai préparé pour eux des lettres d'affranchissement ; ils le savent, et me sont attachés jusqu'au dernier soupir. Je les ai envoyés à Cincinnati pour y vendre des chevaux ; ils m'en ont rapporté le prix sans retard, et je le conçois. Qu'on les traite comme des chiens, ils agissent et travaillent comme des chiens. Traitez-les comme des hommes, et vous aurez des hommes à votre service.

L'honnête maquignon, pour terminer sa harangue, cracha sur la grille du foyer avec une sorte de fureur.

—Ami, dit M. Wilson, je crois que vous avez raison. L'homme dont le signalement est donné dans cet avertissement est certes très estimable. Il a travaillé plus de six ans dans ma manufacture de sacs, et c'était mon meilleur ouvrier. Il est ingénieux ; la machine qu'il a inventée pour tailler le chanvre est réellement admirable ; elle est employée dans plusieurs fabriques, et son maître en a pris le brevet.

—Le maître lui a fait gagner de l'argent ! s'écria le maquignon, et en récompense il l'a marqué à la main droite ! Ah ! si je tenais cet infâme propriétaire, je lui ferais de telles marques qu'il les porterait toute sa vie !

—Ces maîtres intelligents donnent toujours de l'embarras, dit un individu de mauvaise mine, qui se tenait à l'autre extrémité de la salle : voilà pour quoi on est obligé de les marquer, ce qui n'arriverait pas s'ils se conduisaient bien.

—C'est-à-dire, répartit sèchement le maquignon, que Dieu en a fait des hommes, et qu'on s'efforce de les ravalér à l'état de bêtes.

—Les nègres remarquables n'offrent aucun avantage à leurs maîtres, reprit le même individu : à quoi bon leurs talents, si l'on ne peut s'en servir soi-même ? Ils ne l'emploient que pour nous éclipser ou pour s'enfuir. Si j'avais des esclaves de ce genre, je les vendrais pour la Nouvelle-Orléans ; sinon, je serais exposé à les perdre tôt ou tard.

—Mieux vaudrait les tuer, dit le maquignon ; leurs âmes au moins seraient entièrement délivrées.

La conversation fut interrompue par l'approche d'un boguay à un seul cheval. Il en descendit un homme d'une tournure élégante, qui entra dans la salle, suivi d'un domestique de couleur. Toute la compagnie l'examina avec l'attention que des oisifs, retenus au logis par un temps pluvieux, accordent d'ordinaire à un nouveau venu. Il était de riche taille ; il avait le teint espagnol, les yeux noirs et expressifs, les cheveux d'un noir très-foncé. Son nez aquilin, ses lèvres minces, les belles proportions de ses membres, impressionnèrent la société, qui ne douta pas qu'elle eût devant les yeux un personnage de distinction. Il s'avança d'un air d'aisance ; indiqua à son domestique l'endroit où il fallait placer sa malle, salua la compagnie, et, le chapeau à la main, s'avança tranquillement vers le comptoir, où il se présenta sous le nom de Butler, d'Oaklands, comté de Shelby. Se retournant ensuite avec indifférence, il aperçut l'avis et se mit à le lire.

—Jim, dit-il à son valet, il me semble que nous avons vu à Bernon un individu dont le signalement était à peu près le même.

—En effet, monsieur, dit Jim ; mais il n'avait pas de marque à la main.

—Au reste, peu m'importe, reprit l'étranger ; et se rapprochant de l'hôte,

il le pria de lui donner une chambre, et tous les objets nécessaires pour écrire.

—L'aubergiste s'empressa de le satisfaire. Une douzaine de nègres des deux sexes et de différents âges se mirent aussitôt à courir comme une couvée de perdrix, se pressant, se poussant, se marchant sur les talons, tant ils avaient hâte de préparer une chambre à l'étranger. Celui-ci s'assit sur une chaise au milieu de la salle, et entra en conversation avec son voisin.

Depuis l'arrivée de cet inconnu, le manufacturier Wilson l'avait contemplé avec une averse curiosité. Il croyait le reconnaître, mais il lui était impossible de se rappeler où il l'avait vu. Il fixait les yeux sur lui, mais il les baissait brusquement toutes les fois qu'il rencontrait ceux de l'étranger, qui paraissait être exempt de toute préoccupation.

Après avoir observé le nouveau venu dans toutes ses allures, le manufacturier, saisi d'une idée subite, s'avança vers lui d'un air d'inquiétude et de stupéfaction.

—Vous êtes monsieur Wilson, dit l'inconnu d'un ton familier en tendant la main. Je vous demande pardon, je ne vous avais pas remis tout d'abord. Je vois que vous vous souvenez de moi, Henri Butler, d'Oaklands, comté de Shelby.

—Oui, oui, monsieur, dit Wilson comme un homme qui parle en rêve.

Au moment même un nègre vint annoncer que la chambre était prête.

—Jim, ayez soin des bagages, dit négligemment Butler; puis, s'adressant à Wilson, il ajouta : Je désirerais vous entretenir un instant dans ma chambre sur des affaires importantes.

Wilson le suivit machinalement; et ils montèrent dans une vaste chambre, où pétillait un feu récemment allumé, et que des serviteurs achevaient de ranger. Quand tout fut terminé, le prétendu Butler ferma résolument la porte, mit la clef dans sa poche, et croisant les bras sur sa poitrine, il regarda en face le manufacturier.

—Georges! s'écria M. Wilson.

—Oui, Georges, répondit le jeune homme.

—Je ne l'aurais jamais cru!

—Je suis assez bien déguisé, ce me semble, reprit le jeune homme en souriant. Avec une décoction de noix vertes, j'ai donné à mon teint jaune la couleur de celui d'un Espagnol; j'ai noirci mes cheveux; et, comme vous voyez, je ne ressemble pas à l'esclave que désigne l'affiche.

—O Georges! vous jouez là un jeu bien dangereux, que je ne vous aurais pas conseillé.

—J'en assume la responsabilité, dit Georges avec un fier sourire.

Nous remarquerons en passant que Georges était de race blanche par son père. Sa mère était une de ces infortunées que leur beauté personnelle condamne à servir les passions du maître, et à donner le jour à des enfants qui ne connaîtront jamais leur père. Il tenait d'une des plus orgueilleuses familles du Kentucky de beaux traits européens, une âme élevée, un caractère indomptable. Il avait de sa mère un teint légèrement jaunâtre, amplement racheté par de magnifiques yeux noirs. En modifiant la nuance de sa peau et la couleur de ses cheveux, il s'était métamorphosé en Espagnol. La grâce de ses mouvements, l'aménité de ses manières qui lui étaient parfaitement naturelles, l'avaient aidé à remplir avec succès la partie scabreuse de son rôle, celle de gentleman voyageant avec son domestique.

M. Wilson avait un cœur d'or; mais il s'alarmait facilement, et sa pru-

dence allait à l'excès. Bouleversé par l'apparition inattendue de son ancien employé, il parcourait la chambre à grands pas, partagé entre le désir d'obliger Georges et la velléité de faire observer les lois et de maintenir l'ordre public. En se promenant de long en large, il s'exprima en ces termes :

—Eh bien ! Georges, je suppose que vous vous êtes évadé, que vous avez quitté votre maître légitime. Je ne m'en étonne nullement ; mais en même temps j'en suis fâché... car, décidément, je dois vous le dire... j'en suis excessivement fâché.

—De quoi êtes-vous fâché, monsieur ? dit Georges avec calme.

—Mais... de vous voir vous mettre en opposition avec les lois de votre pays.

—Mon pays ! dit Georges avec amertume : je n'ai d'autre pays que la tombe, et je voudrais y être déjà.

—Ah ! Georges, ce langage est inconvenant, contraire à l'Écriture sainte. Votre maître s'est très-mal conduit ; je ne chercherai pas à le défendre ; mais vous savez que l'Ange a commandé à Agar de retourner auprès de sa maîtresse, et que l'apôtre a renvoyé Onésime à son maître.

—Ne me citez pas la Bible mal à propos, monsieur Wilson, dit Georges avec impatience ; je suis aussi chrétien que vous, mais je ne suis guère d'humeur à entendre en ce moment des sermons tirés de la Bible. J'en appelle à Dieu tout-puissant, je suis prêt à plaider ma cause devant lui, et à lui demander si j'ai tort de vouloir la liberté !

—Ces sentiments sont naturels, reprit M. Wilson en se mouchant ; mais il est de mon devoir de ne pas les encourager en vous. Oui, mon enfant, je suis fâché de votre situation, elle est mauvaise, très-mauvaise. L'Apôtre dit : " Nous devons rester dans la condition à laquelle nous sommes appelés." Il faut nous soumettre aux indications de la Providence ; est-ce que vous ne le savez pas ?

Georges restait la tête penchée en arrière, les bras serrés contre sa poitrine, et un sourire ironique effleurait ses lèvres.

—Monsieur Wilson, dit-il, si les Indiens vous faisaient prisonnier, s'ils vous séparaient de votre femme et de vos enfants, s'ils voulaient vous garder toute votre vie à cultiver la terre, croiriez-vous devoir rester dans la condition à laquelle vous seriez appelé ? Il me semble plutôt que le premier cheval qui vous tomberait sous la main serait regardé par vous comme une indication de la Providence.

Le vieillard fut frappé de ce raisonnement ; mais quoiqu'il ne fût pas grand raisonneur, il se distinguait de bon nombre de logiciens en ce qu'il avait le bon esprit de ne rien dire quand il n'y avait rien à dire. Il se contenta de promener la main sur son parapluie, dont il rabattit les plis avec soin.

—Vous savez, reprit-il en même temps, que j'ai toujours été votre ami, et que je n'ai jamais eu en vue que votre bien. Or il me semble que vous courez un danger terrible, auquel vous n'échapperez pas. Si vous êtes pris, vous serez plus malheureux que jamais ; on vous accablera de mauvais traitements ; on vous tuera plus d'à moitié, et on finira par vous vendre en aval du Mississipi.

—Monsieur Wilson, je sais à quoi je m'expose, mais j'ai pris mes précautions.

Et entr'ouvrant son pardessus, Georges laissa voir un coutelas et une paire de pistolets.

—Voilà de quoi recevoir mes agresseurs, ajouta-t-il ; je n'irai jamais dans les Etats du Sud. Si l'on voulait m'y contraindre, je saurais m'assurer six

pieds de terre libre, que je posséderais dans le Kentucky pour la première et la dernière fois.

—En vérité, Georges, l'état de votre esprit m'effraye, m'inquiète, me désespère ! vouloir violer les lois de votre pays !

—Encore mon pays, Monsieur Wilson, vous avez une patrie, mais en ai-je, moi dont la mère était esclave ? Quelles lois y a-t-il pour nous ? nous ne les faisons pas ; nous ne les ratifions pas, nous n'avons rien à démêler avec elles. Elles ne servent qu'à nous écraser, qu'à nous maintenir sous le joug. N'ai-je pas entendu les discours que vous prononciez le 4 juillet, jour anniversaire de la proclamation de votre indépendance ? Ne dites-vous pas tous les ans à la même époque que les gouvernements tiennent leur autorité du consentement des gouvernés ? De telles paroles ne donnent-elles pas lieu de réfléchir et de comparer.

L'esprit de M. Wilson était un de ceux pour image desquels on pourrait prendre une balle de coton, douce, moelleuse, embrouillée et sans consistance. Il plaignait Georges de tout son cœur ; il avait une idée vague et nébuleuse des émotions qui devaient animer l'esclave révolté ; mais, par un sentiment de devoir, il persistait à vouloir le ramener dans le droit chemin.

—Georges, dit-il en mordant convulsivement la poignée de son parapluie, vous ne devriez pas nourrir de ces pensées ; elles ne peuvent qu'être nuisibles aux gens de votre condition.

Georges vint s'asseoir résolument en face de lui. —Regardez-moi, Monsieur Wilson, s'écria-t-il ; ne suis-je pas un homme comme vous ? Voyez ma figure, voyez mes mains, voyez mon corps ! —Et il se releva avec fierté. —Ne suis-je pas un homme comme un autre ? Eh bien, mon père, un de vos planteurs du Kentucky, n'a pas daigné, avant de mourir, prendre des mesures pour m'empêcher d'être vendu avec ses chevaux et ses chiens. J'ai vu ma mère mise aux enchères avec ses sept enfants ; ils ont été vendus devant elle, un à un, à différents maîtres. J'étais le dernier ; elle s'agenouilla devant l'acquéreur, en le suppliant de l'acheter avec moi, afin qu'il lui restât au moins un enfant ; et il la repoussa d'un coup de botte. J'étais présent ; il me fit attacher au cou de son cheval, et tandis qu'on m'emportait, les gémissements de ma mère retentirent à mes oreilles pour la dernière fois.

—Eh bien, après ?

—Mon maître s'arrangea avec un des acquéreurs pour acheter ma sœur aînée. C'était une bonne fille, pieuse, appartenant à la secte des anabaptistes, et aussi belle que ma pauvre mère. Elle était bien élevée, elle avait de bonnes manières. D'abord je fus bien aise qu'on l'eût achetée, j'avais une amie auprès de moi ; mais bientôt j'en fus désolé. Je la vis fouetter, et il me sembla que chaque coup retombait à nu sur mon cœur, et je ne pouvais rien pour la secourir. Elle fut fouettée, monsieur, pour avoir voulu se conduire honorablement, ce que vos lois ne permettent pas aux femmes esclaves. Enfin elle fit partie de la troupe d'un marchand de chair humaine ; on l'envoya à la Nouvelle-Orléans pour la punir de sa vertu, et je n'en ai plus entendu parler. Je grandis, longuement, péniblement, sans père, sans mère, sans sœur, sans personne qui s'intéressât à moi, toujours grondé, battu, privé de tout. Parfois, j'avais si faim, que j'aurais volontiers dévoré les os qu'on jetait aux chiens. Pourtant, lorsque j'étais enfant et que je passais des nuits blanches à me lamenter, ce n'était pas la faim, ce n'était pas le fouet qui me faisait pleurer ; non, monsieur ; c'était de n'avoir ni mère ni sœur ; c'était de n'avoir aucun ami pour m'aimer sur la terre. Je n'avais jamais connu le bonheur, je n'avais jamais obtenu une seule parole bienveillante

avant l'heure où je vins travailler dans votre fabrique. Je fus bien traité par vous, monsieur Wilson ; grâce à vous j'appris à lire, à écrire ; j'eus la noble ambition de me bien conduire et de devenir quelque chose ; et Dieu sait combien je vous en suis reconnaissant. Ce fut chez vous que je trouvai ma femme ; vous l'avez vue ; vous savez qu'elle est belle. Quand je sus qu'elle m'aimait, quand je l'épousai, je croyais à peine à mon existence, tant j'étais heureux. Elle est aussi bonne que belle ! Mais à quoi ont servi ses qualités ? Mon maître est venu ; il m'a arraché à mes travaux, à mes amis, à tout ce que j'aimais ; il m'a rejeté dans la poussière. J'oubliais ce que j'étais, disait-il ; il voulait m'apprendre que je n'étais qu'un nègre. Il se mit entre ma femme et moi, et prétendit que je devais la quitter pour en épouser une autre !... Et toutes ces infamies, vos lois lui donnent le droit de les commettre, malgré l'honneur, malgré Dieu ! Oui, songez-y, monsieur Wilson ; il n'y en a pas une seule qui ne soit autorisée par vos lois ; il peut briser le cœur des mères, des sœurs, des femmes, des époux, et il n'est permis à personne de lui dire non ! Et vous soutenez que ce sont les lois de mon pays !... Monsieur, je n'ai pas plus de pays que je n'ai de père ; mais je vais me créer une patrie. Quant à la vôtre, tout ce que je demande, c'est de pouvoir en sortir. Lorsque je serai au Canada, où les lois me protégeront, comme citoyen, ce sera ma patrie, et j'obéirai à ses lois. Mais si quelqu'un tente de m'arrêter, qu'il prenne garde à lui, car je suis déterminé ! Je combattrai pour ma liberté jusqu'à mon dernier soupir. Vous dites que vos pères ont pris les armes pour être libres ; c'était leur droit, c'est aussi le mien !

Georges entremità ce discours de larmes, de gestes animés, tantôt s'asséyant devant Wilson, tantôt marchant à pas précipités. Le vieillard auquel il s'adressait ne put se défendre d'attendrissement, et il porta son grand foulard jaune à ses yeux humides.

— Que le diable emporte les maîtres ! s'écria-t-il brusquement. Maudite soit leur infernale conduite !... Dieu me pardonne, je crois que je jure !... Allons, Georges, suivez votre route ; mais soyez prudent, mon ami. Ne tuez les gens qu'en cas de légitime défense, ou plutôt ne tuez personne ; cela vaut mieux. Où est votre femme ?

— Elle est partie, emportant son enfant dans ses bras, pour aller Dieu seul, sait où : elle a pour guide l'étoile du nord. Dans quel lieu la reverrai-je ? Nous retrouverons-nous jamais en ce monde ? C'est ce que j'ignore.

— Est-il possible ? la famille Shelby était si bonne !

— Les bonnes familles ont des deites, et les lois de votre pays leur donnent la facilité d'arracher l'enfant du sein de la mère pour payer les dettes du maître.

— Il suffit, reprit l'honnête Wilson en fouillant dans sa poche ; je ne veux pas discuter là-dessus. Tenez, Georges, voilà pour vous.

Et il tira de son portefeuille une liasse de billets qu'il offrit au mulâtre.

— Non, mon bon monsieur, répondit Georges, vous avez déjà fait beaucoup pour moi, et ce don pourrait vous gêner. J'avais des économies que je suis parvenu à dérober à la rapacité de M. Harris. J'ai assez d'argent, j'ai l'espère, pour achever mon voyage.

— Acceptez, mon ami. L'argent est d'un grand secours ; on ne saurait trop en avoir, pourvu qu'on l'emploie honnêtement. Prenez, prenez, mon garçon.

— A condition que je vous le rendrai plus tard, à titre d'emprunt, dit Georges ; et il prit les billets.

—Maintenant, Georges, combien de temps comptez-vous voyager de la sorte? Pas longtemps, je le présume; vous soutenez admirablement votre rôle, mais votre hardiesse est imprudente. Qu'est-ce que ce noir qui vous accompagne?

—Un homme dévoué, qui a passé au Canada il y a un an. Il a appris que, furieux de sa fuite, son maître torturait sa pauvre vieille mère: il est revenu pour la consoler et pour l'emmener avec lui, s'il le pouvait.

—A-t-il réussi?

—Pas encore, il rôde autour de l'habitation, mais il n'a pas encore trouvé d'occasion favorable. En attendant, il m'accompagnera jusqu'à l'Ohio, pour me confier à des amis qui l'ont secouru; ensuite, il reviendra chercher sa mère.

—C'est dangereux, très-dangereux, dit le vieillard.

Georges releva la tête et sourit d'indigneusement. Wilson le regarda avec une stupéfaction naïve.—Vous vous êtes singulièrement développé, mon garçon. Vous avez un air d'assurance, vous parlez, vous agissez en homme.

—Parce que je suis libre! répliqua fièrement le mulâtre. Oui, monsieur, c'est pour la dernière fois que j'ai appelé quelqu'un mon maître; je suis libre!

—Prenez garde! vous n'êtes pas encore sauvé; vous pouvez être pris.

—Tous les hommes sont libres et égaux dans la tombe, monsieur Wilson, et j'y descendrai, s'il le faut.

—En vérité, votre audace me confond. Entrer dans une auberge aussi proche!

—Monsieur Wilson, ma démarche est si hardie et cette auberge est si proche, que je ne saurais inspirer de soupçons. On ira me chercher plus loin; et puis, ne suis-je pas bien déguisé? Le maître de Jim n'habite pas ce comté; il n'est point connu dans ces parages. Jim a cessé d'être poursuivi, et personne ne s'avisera, je le pense, de me confronter avec le signalement donné sur l'affiche.

—Mais cette marque, cette lettre H?

Le mulâtre ôta son gant, et montra sur sa main droite une cicatrice récemment guérie.

—C'est une dernière preuve d'attention de M. Harris. Il y a une quinzaine, il lui prit fantaisie de me marquer de son initiale, parce qu'il croyait que je voulais m'évader. C'est bien effacé, n'est-ce pas?

—Je déclare que mon sang se glace dans mes veines, quand je songe à vos dangers.

—Mon sang est resté glacé pendant longues années; mais à présent il bouillonne.

Il y eut quelques instants de silence, et Georges ajouta:

—Je me suis aperçu que vous me reconnaissiez, et j'ai cru qu'il fallait avoir cette conférence avec vous, de peur d'être trahi par votre surprise. Je pars demain matin, avant le jour; demain soir, j'espère me reposer en santé dans l'Etat de l'Ohio. Je voyagerai en plein jour, je logerai dans les meilleurs hôtels. Je dînerai avec les maîtres de la terre. Adieu, donc; si vous entendez dire que je suis pris, vous pourrez être certain que je serai mort.

L'homme de couleur tendit la main avec la majesté d'un prince. Le petit vieillard la serra cordialement, recommanda de nouveau de la prudence à son ancien ouvrier, prit son parapluie, et sortit.

Georges se tint un moment d'un air pensif à la porte, que le vieillard

venait de fermer ; tout à coup une idée lui traversa l'esprit ; il ouvrit la porte, et cria dans l'escalier :

— Monsieur Wilson, encore un mot !

Le manufacturier reentra, et Georges, après avoir refermé la porte, demeura quelques minutes irrésolu, la tête inclinée.

— Monsieur Wilson, dit-il avec effort, vous m'avez traité en chrétien... souffrez que je vous demande encore un acte de charité chrétienne...

— Lequel ?

— Vous avez raison ; je cours de grands risques.. Si je meurs, personne ne s'en inquiétera ; je serai enterré dans le premier fossé venu, comme un chien. Au bout de quelques jours, tout le monde m'aura oublié, excepté ma pauvre femme !.. Pauvre amie ! elle me pleurera, et je désirerais, monsieur Wilson, lui faire parvenir cette épingle, qu'elle m'avait donnée en étrenne. Ayez la complaisance de vous en charger, envoyez-la-lui, et dites-lui que je l'ai aimée jusqu'à ma dernière heure.. Le voulez-vous ? le voulez-vous ?

— Très-certainement, mon brave ami, dit le manufacturier d'une voix tremblante d'émotion.

— Dites-lui aussi qu'elle fasse en sorte de se rendre au Canada. Sa maîtresse est affectueuse, la maison où elle est née lui est chère, mais, qu'importe ? Qu'elle ne retourne pas en arrière, car l'esclavage aboutit toujours à la misère. Recommandez-lui d'élever notre fils en homme libre, et alors il ne souffrira pas comme j'ai souffert... Vous me le promettez ?

— Oui, Georges ; mais j'espère que vous ne mourrez pas. Prenez courage ; vous êtes un brave garçon ; je souhaite de tout mon cœur que vous arriviez sain et sauf au terme de votre voyage.

— Peut-on avoir confiance en Dieu ? s'écria Georges avec un accent de désespoir si profond, que Wilson en fut troublé. Oh ! j'ai vu toute ma vie des choses si affreuses, que je doute parfois qu'il y ait un Dieu. Ces idées ne peuvent vous venir, à vous autres, heureux du monde ; il y a un Dieu pour vous, mais y en a-t-il un pour moi ?

— Ne parlez pas ainsi, mon ami, dit le vieillard d'une voix entrecoupée. Dieu existe : les nuages et les ténèbres nous le cachent ; mais la justice et la vérité sont les deux piliers de sa demeure céleste. Il y a un Dieu, Georges ; croyez-en lui, confiez-vous à lui et je suis convaincu qu'il vous assistera. Le bien triomphe toujours, sinon dans cette vie, au moins dans l'autre.

Sa piété réelle et la bienveillance de cet homme simple donnèrent à son visage une dignité momentanée, et à ses paroles une autorité imposante. Le mulâtre, qui allait et venait dans la chambre, s'arrêta pour méditer, et dit avec tranquillité :

— Merci de m'avoir dit cela, mon bon ami ; j'y réfléchirai.



CHAPITRE XII.

CURIEX DETAIX D'UN COMMERCE LEGAL.

M. Haley et Tom continuèrent leur route, en méditant chacun de son côté. C'est une chose curieuse que les réflexions de deux hommes assis sur le même banc. Ils ont les mêmes organes ; les mêmes objets leur passent devant les yeux ; et pourtant leurs réflexions diffèrent essentiellement.

Pour en citer un exemple, Haley s'occupait de la taille de son esclave, et du prix qu'on lui en donnerait s'il parvenait à l'entretenir en bon état jusqu'au marché. Il se demandait de combien de têtes il composerait sa troupe, il évaluait en imagination la valeur des hommes, des femmes et des enfants qui devaient la composer. Il admirait ensuite son humanité ; tandis que les autres marchands enchaînaient leurs nègres aux pieds et aux mains, il laissait à Tom l'usage de celles-ci tant que l'esclave se comporterait bien. Il soupirait en pensant à l'ingratitude de la nature humaine, ingratitude si profonde que peut-être elle empêchait Tom d'apprécier ses bontés. Il avait été trompé de la même manière par bien des nègres qu'il avait traités avec égard, et il s'étonnait d'être encore aussi rempli de philanthropie.

Quant à Tom, il ruminait ces mots, qui s'offraient sans cesse à son esprit : " Nous n'avons pas ici d'habitation fixe, mais nous en cherchons une à venir. Dieu lui-même n'a pas honte d'être appelé notre Dieu, car il nous a préparé une cité."

Ces paroles d'un livre sacré que consultent principalement les hommes sans instruction, ont eu de tout temps une étrange influence sur les gens pauvres et simples comme Tom. Elles remuent l'âme, l'arrachent au désespoir, et la remplissent de courage et d'enthousiasme.

Haley tira de sa poche des journaux et se mit à parcourir les annonces avec un vif intérêt. Comme il épelait assez péniblement après avoir étudié les phrases, il les lisait lentement à demi-voix. Ce fut ainsi qu'il récita l'avis ci-dessous :

VENTE DE NEGRES PAR AUTORITE DE JUSTICE.

Conformément à l'arrêt de la Cour, seront vendus, le mercredi 20 février, devant la porte du Tribunal, dans la ville de Washington, les nègres suivants :

Agar, âgée de soixante ans ; John, âgé de trente ans ; Ben, âgé de vingt et un ans ; Saul, âgé de cinquante-cinq ans ; Albert, âgé de quatorze ans.

Ils seront vendus au bénéfice des créanciers et héritiers de Jesse Blutchford, esquire.

Les exécuteurs testamentaires,

Signé : SAMUEL MORRIS,
THOMAS FLINT.

— Il faudra voir ça, dit Haley s'adressant à Tom faite d'un autre interlocuteur. J'ai l'intention d'emmener avec vous un assortiment de premier choix ; vous serez en bonne compagnie. Nous allons donc d'abord nous rendre à Washington, où je vous ferai mettre en prison jusqu'à ce que j'aie terminé mes affaires.

Tom reçut avec douceur cette agréable nouvelle. Il se demanda seulement si un grand nombre de ces malheureux avaient femme et enfants, et s'ils souffriraient autant que lui en les quittant. Il faut avouer aussi qu'il n'apprit pas sans peine qu'on se proposait de le jeter en prison comme un criminel. Il s'était toujours conduit honorablement : il était fier de sa probité, et il se rendait ce témoignage à lui-même, que, s'il avait appartenu à une classe élevée de la société, il n'aurait jamais mérité une condamnation infamante. Quoi qu'il en soit, vers la fin du jour, Haley et Tom s'installèrent à Washington, l'un dans une taverne, l'autre dans un cachot.

Le lendemain, vers onze heures, une foule bigarrée se réunit au bas de l'escalier du tribunal. En attendant l'heure des enchères, les amateurs fumaient, juraient ou conversaient, selon leurs goûts respectifs. Les hommes

et les femmes à vendre formaient un groupe à part. La femme désignée dans les annonces sous le nom d'Agar avait le type africain. Il était possible qu'elle n'eût que soixante ans ; mais elle paraissait beaucoup plus âgée. Elle était presque aveugle, couverte de rhumatismes, et prématurément vieillie par le travail et les maladies. Auprès d'elle se tenait Albert, garçon de quatorze ans, seul reste d'une famille nombreuse dont tous les membres avaient été successivement emmenés à la Nouvelle-Orléans. Sa vieille mère le tenait à deux mains par le pan de sa veste, et contemplant avec anxiété tous ceux qui s'approchaient pour l'examiner.

— Ne craignez rien, mère Agar, dit le plus âgé des noirs. J'ai parlé à l'exécuteur testamentaire, et il croit pouvoir s'arranger pour vous vendre tous deux en un seul lot.

— Je ne suis pas encore à dédaigner, répondit Agar en levant ses mains tremblantes ; je puis faire la cuisine et laver la vaisselle. Je vaudrais la peine qu'on m'achète, d'autant plus que ce sera bon marché.

En cet instant, Haley fendit la presse et s'avança vers le vieillard. Il lui ouvrit la bouche, lui examina les mâchoires, et pour juger du jeu de ses muscles, il lui ordonna tour à tour de se tenir droit, de courber le dos, et d'exécuter diverses évolutions. Il passa à un autre esclave, qu'il soumit aux mêmes épreuves. Il regarda Albert en dernier lieu, lui tâta les bras, et lui enjoignit de sauter, afin d'apprécier son agilité.

— Il est trop jeune pour être vendu sans moi, dit la vieille mère avec impétuosité. Lui et moi nous ne faisons qu'un lot, monsieur ; je suis encore forte, et capable de faire bien de la besogne.

— Sur une plantation ? dit Haley ; comme c'est probable !

Puis, satisfait de son examen, il se promena dans la cour, les mains dans ses poches, le cigare à la bouche et le chapeau sur l'oreille.

— Comment les trouvez-vous ? lui demanda un amateur qui l'avait suivi pas à pas pour se former une opinion d'après la sienne.

— Ma foi, je miserai sur les jeunes gens, et surtout sur ce petit garçon.

— Il paraît qu'on veut vendre ensemble le fils et la mère ?

— Elle ? s'écria Haley : c'est un vieux squelette, qui ne vaudrait pas sa nourriture.

— Vous n'en voulez donc pas ?

— Il faudrait que je fusse fou... Elle ne voit pas clair, et paraît idiote...

— Il y a pourtant des gens qui achètent ces vieilles commères, et qui en tirent un bon parti, dit l'amateur d'un ton pensif.

— C'est possible, mais je n'en voudrais pas pour rien !

— Ce serait pitié que de ne pas emmener la mère avec l'enfant.... Elle semble lui être très-attachée, et ne sera pas vendue cher.

— Ce serait toujours de l'argent perdu, dit Haley ; j'achèterai le jeune homme pour le revendre dans une plantation... Que diable voudriez-vous que je fasse de la mère ?

— Elle sera désespérée...

— Naturellement, répondit froidement Haley.

La conversation fut interrompue par un brouhaha, et le commissaire-pri-seur, petit homme trapu à l'air important et affairé, se fraya un passage à travers la foule. La vieille ponna un soupir, et appela instinctivement son fils.

— Albert, tenez-vous près de moi, on nous adjugera ensemble.

— Ah ! maman, j'ai peur que non !

— Ils le doivent, mon enfant ; je ne saurais vivre s'ils n'y consentent pas, dit la vieille avec véhémence.

Le commissaire-priseur annonça d'une voix de stentor qu'on allait procéder à la vente de plusieurs nègres, par lots ou séparément, à la volonté des acquéreurs. Les enchères commencèrent. Les nègres compris dans la liste furent adjugés à des prix élevés, qui prouvaient que l'offre ne répondait pas encore à la demande. Haley en eut deux pour sa part.

—Allons, mon gars, dit le commissaire-priseur en frappant Albert d'un léger coup de son marteau, debout ! et montrez votre souplesse.

—Mettez-nous ensemble, monsieur, ensemble, s'il vous plaît, dit la vieille en s'accrochant à l'enfant.

—Au large ! répondit le commissaire-priseur, vous venez la dernière. Allons, enfant, sautez !

Il poussa en arrière la vieille mère, et en avant le fils, qui se retourna un moment au bruit des sanglots maternels, et s'avança ensuite au milieu du cercle. Sa belle figure, ses proportions exactes, ses membres agiles, excitèrent aussitôt la concurrence, et plusieurs enchères parvinrent en même temps aux oreilles du commissaire-priseur. Presque effrayé par toutes les voix qui se croisaient, Albert promenait autour de lui des regards inquiets. Il fut adjugé à Haley, que la vieille, tremblante, se mit à implorer à mains jointes.

—Achetez-moi aussi, monsieur, au nom de notre cher bon Dieu ! achetez-moi, sinon, j'en mourrai !

—Vous auriez plus de chances de mourir si je vous achetais..... Non !

On expédia sommairement les enchères de la pauvre vieille. L'homme qui avait conseillé Haley, et qui ne semblait pas dépourvu de compassion l'acheta pour une bagatelle, et les assistants se dispersèrent. Les victimes de la vente, qui vivaient ensemble depuis plusieurs années, se réunirent autour de la vieille, dont le désespoir faisait peine à voir.

—Ne pouvait-on m'en laisser un ? On m'avait promis de m'en laisser un, répétait-elle avec un son de voix déchirant.

—Ayez foi dans le Seigneur, mère Agar, dit le plus âgé des noirs.

—Quel bien ça me fera-t-il ?

—Consolez-vous, maman ; on dit que vous avez un bon maître.

— Je n'y tiens pas ; peu m'importe. O Albert ! vous étiez mon dernier enfant ! Comment vivre sans vous ?

— Est-ce qu'on ne peut emmener cette femme ? dit sèchement Haley ; ça ne lui sert à rien de crier comme ça.

Quelques-uns des assistants, moitié par persuasion, moitié par force, firent lâcher prise à la vieille, qui retenait toujours Albert, et cherchèrent à la consoler ; tout en la conduisant à la charrette de son nouveau maître.

— Marchons ! dit Haley ; et réunissant ses trois acquisitions, il mit à chacune d'elles des menottes, qu'il attacha à une longue chaîne ; puis il chassa devant lui son bétail humain jusqu'à la prison.

Au bout de quelques jours, Haley s'embarqua sur l'Ohio avec les premières recrues de sa troupe. Il devait, chemin faisant, en recueillir d'autres, dont il s'était assuré la propriété par lui-même ou par ses agents, et qui l'attendaient à diverses escales.

La Belle Rivière, un des plus beaux bateaux qui eussent jamais sillonné les eaux de l'Ohio, descendait gaiement ce fleuve sous un ciel éclatant ; les raies et les étoiles du drapeau américain flottaient à l'avant ; le pont était couvert de belles dames, d'élégants cavaliers qui jouissaient d'une belle journée. Tout était riant, animé, plein de vie ; mais dans la cale gémissait la troupe d'Haley, arrimée avec les autres marchandises ; les membres qui la composaient étaient groupés ensemble et se parlaient à voix basse.

— Enfants, leur cria Haley, j'espère que vous vous maintenez en belle humeur ; point de maussaderie, s'il vous plaît ; relevez la tête ; conduisez-vous bien avec moi, et je me conduirai bien avec vous.

Suivant la coutume invariable des noirs, les esclaves répondirent :—Oui, monsieur. Mais on était obligé de reconnaître que leur belle humeur n'avait rien de très-évident. Ils avaient certains préjugés en faveur de leurs femmes, de leurs mères, de leurs enfants, qu'ils avaient vus pour la dernière fois, et la gaieté qu'on exigeait d'eux se produisait assez difficilement.

L'article catalogué sous la rubrique de "John, âgé de trente ans," posa ses mains enchaînées sur les genoux de Tom, et lui dit :—J'avais une femme, et elle ne sait rien de mon sort, la pauvre créature !

— Où demeure-t-elle ? dit Tom.

— Dans une auberge à quelques milles d'ici ; je voudrais bien la revoir encore en ce monde.

Pauvre John ! ce vœu était naturel, et les larmes coulèrent aussi naturellement sur ses joues que si c'eût été un blanc. Un long soupir s'échappa de la poitrine oppressée de Tom, qui essaya tant bien que mal de consoler son compagnon.

Au-dessus de leurs têtes, dans la cabine, étaient assis d'heureux couples, autour desquels gambadaient des enfants joyeux comme des papillons.

— Maman, dit un enfant qui venait de faire une excursion dans la cale, il y a à bord un marchand de nègres avec cinq ou six esclaves.

— Les malheureux ! dit la mère d'un ton de douleur et d'indignation.

— De quoi s'agit-il ? demanda une autre dame.

— D'esclaves qui sont en bas.

— Et ils ont des chaînes, ajouta l'enfant.

— Quelle honte pour notre pays qu'on y voie de pareils spectacles ! dit une troisième dame.

— Oh ! s'écria une quatrième, qui cousait à la porte de sa chambre entre ses deux enfants, il y a du pour et du contre. J'ai voyagé dans le Midi, et je crois franchement que les nègres sont plus heureux que s'ils étaient libres.

— Quelques-uns jouissent du bien-être matériel, je ne le conteste pas, reprit la première dame ; ce qu'il y a de plus révoltant dans l'esclavage, c'est qu'il outrage les plus saintes affections ; c'est qu'il sépare les familles.

— C'est fâcheux, sans doute, répondit la quatrième dame en examinant l'effet d'une robe d'enfant qu'elle venait de terminer ; mais cela n'arrive pas souvent.

— Ça se voit tous les jours ! s'écria la première dame. J'ai passé plusieurs années dans le Kentucky et la Virginie, et j'ai été témoin de misères qui font saigner le cœur. Supposez, madame, qu'on vous enlève vos deux enfants pour les vendre.

— Nous ne pouvons juger par nos propres sentiments de ceux des gens de cette classe.

— Vous ne les connaissez pas, madame, repartit la première dame avec chaleur. J'ai été élevée au milieu d'eux, et je sais qu'ils ont des sentiments aussi vifs, peut-être même plus vifs que les nôtres.

— Vraiment ! s'écria la quatrième dame ; puis elle bâilla, regarda par la fenêtre de la cabine, et termina comme elle avait commencé, en disant :

— Après tout, je crois que les nègres sont plus heureux que s'ils étaient libres.

Un grave ecclésiastique en habit noir, qui était assis près de la porte de la

cabine, glissa un mot dans la conversation.—Indubitablement, dit-il, l'intention de la Providence est que la race africaine soit en servitude. "Que Chanaan soit maudit ! qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave."

—Etranger, dit un homme de grande taille, interprétez-vous le texte dans son véritable sens ?

—Assurément. Il a plu à la Providence, pour quelques motifs impénétrables, de condamner cette race à la servitude, il y a des siècles, et nous ne devons pas nous opposer à ses décrets.

—En ce cas, reprit l'homme de grande taille, j'irai de l'avant, et j'achèterai des nègres, puisque c'est la volonté du ciel, auquel il faut obéir. Les nègres sont faits pour être vendus, troqués, opprimés : voilà une manière de voir rassurante ? N'est-ce pas votre avis, étranger ?

Ces mots s'adressaient à Haley ; qui, les mains dans ses poches, appuyé contre le poêle, prêtait une oreille attentive à l'entretien.

—Je n'y ai jamais réfléchi, répondit Haley ; je n'ai pas d'instruction ; j'ai embrassé la profession de marchand d'esclaves pour avoir des moyens d'existence. Si j'ai eu tort, j'aurai soin de m'en repentir à propos.

—A quoi bon ! reprit l'homme de grande taille ; n'avez-vous pas entendu ce que dit l'Écriture ? Voyez combien il est utile de la connaître ! Si vous aviez étudié votre Bible, comme ce brave ministre, vous seriez depuis longtemps débarrassé de tout scrupule, et vous vous seriez épargné bien des inquiétudes. Vous n'auriez eu qu'à dire : Maudit soit... le nom m'échappé ; et vous auriez continué votre commerce avec une tranquillité parfaite.

Celui qui s'énonçait ainsi était John le maquignon, que nous avons déjà présenté à nos lecteurs dans l'auberge du Kentucky. Sa longue face anguleuse rayonna d'un sourire ironique, et il se mit à fumer.

Un jeune homme frêle et maigre, dont les traits exprimaient autant de sensibilité que d'intelligence, prit la parole et dit :—Il y a dans l'Écriture un autre passage : "Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit." N'est-ce pas aussi concluant que la malédiction de Chanaan ?

—Cela nous semble tel, à nous autres pauvres gens, dit John en fumant comme un volcan.

Ce jeune homme le considéra, et allait ajouter quelque chose, quand le bateau s'arrêta. Toute la compagnie s'élança sur le pont pour savoir où l'on arrivait. Aussitôt qu'on eut jeté la planche, une négresse traversa la foule, descendit précipitamment à fond de cale, et se jeta au cou de l'esclave désigné sous la rubrique de "John, âgé de trente ans."

C'était sa femme ; mais pourquoi raconter leur entrevue ? Il y a tous les jours des exemples de misères semblables, de faibles séparés les uns des autres et réduits au désespoir pour le plus grand avantage des forts. Il n'est nécessaire de les redire ni pour les hommes, ni pour Celui qui n'est jamais sourd aux plaintes des malheureux, quoiqu'il ne le manifeste pas toujours.

Le jeune homme qui avait plaidé la cause de l'humanité contemplait cette scène les bras croisés.—Mon ami, dit-il à Haley, comment pouvez-vous, comment osez-vous exercer un métier pareil ? Regardez ces deux infortunés ! Je me réjouis en mon cœur d'aller retrouver chez moi ma femme et mon enfant ; et la même cloche dont le signal me rapprochera d'eux va sonner pour cette femme et cet homme l'instant d'une séparation éternelle. Soyez-en convaincu, Dieu vous jugera !

Le marchand d'esclaves s'éloigna en silence.

— Dites donc ! lui cria le maquignon, il paraît que tout le monde n'est pas du même avis. Cet étranger ne semble pas grand partisan de la malédiction de... le nom m'échappe.

Haley fit entendre un grognement sourd.

— Et il n'en est pas moins estimable, ajouta John le maquignon ; puisse sa prédiction ne pas se réaliser quand vous serez cité devant le grand tribunal !

Haley s'en alla en réfléchissant à l'autre bout du bateau.

— Si je me défais avantageusement de trois ou quatre troupes, pensait-il, je quitterai le métier ; il a vraiment ses dangers.

Puis il prit son portefeuille et se mit à repasser ses comptes ; procédé employé par bien d'autres pécheurs que lui comme spécifique contre les remords.

Le bateau s'éloigna majestueusement du rivage ; les hommes recommencèrent à causer, à lire, à fumer ; les femmes à coudre, les enfants à jouer, et le steamer poursuivit sa route.

Un jour il s'arrêta devant une petite ville du Kentucky, et Haley débarqua pour affaires.

Tom, quoiqu'il eût les fers aux pieds, avait la faculté de prendre de temps en temps l'air sur le pont. Il s'approcha du bord du bateau, et regarda sans but par-dessus le parapet. Il vit le marchand revenir à grands pas, en compagnie d'une femme de couleur qui portait un jeune enfant dans ses bras. Elle était proprement vêtue, et un homme de couleur la suivait, une petite malle à la main. La femme avait l'air gaie ; elle babillait avec son compagnon, et passa d'un pied léger sur la planche. La cloche sonna, la vapeur siffla, la machine mugit, et le bateau descendit la rivière.

La femme s'installa à l'avant, au milieu des bagages, et s'occupa de badiner avec son fils.

Haley fit quelques tours sur le pont, vint s'asseoir auprès d'elle, et lui parla à voix basse.

Tom remarqua qu'un nuage sombre passait sur les traits de la femme, qui répondit avec emportement : — Je ne le crois pas ! je ne le crois pas ! Vous vous jouez de moi !

— Si vous ne le croyez pas, regardez ce papier, dit le marchand d'esclaves ; c'est le contrat de votre vente, signé du nom de votre maître ; je vous ai payé en espèces bien sonnantes, je vous le garantis.

— Mon maître ne m'aurait pas trompée ainsi ; c'est impossible ! reprit la femme avec une agitation toujours croissante.

— Puisque vous doutez encore, puisque vous ne vous en rapportez pas à mon témoignage, vous pouvez interroger le premier venu. Hô ! monsieur, ayez la complaisance de me lire cet acte.

— C'est, dit le voyageur interpellé, un contrat de vente, dont le signataire, John Fosdick, vous abandonne la fille Lucie et son enfant. L'acte est en bonne forme, à ce qu'il me semble.

Les exclamations de la femme attirèrent la foule autour d'elle, et le marchand d'esclaves expliqua brièvement les motifs de son agitation.

— Il m'a dit que j'allais à Louisville pour servir comme cuisinière dans l'auberge où mon mari travaillait. Voilà ce que mon maître m'a dit lui-même, et je ne puis me persuader qu'il a menti.

— Mais il vous a vendue, ma brave femme ; il n'y a pas à en douter, dit

un homme à physionomie bienveillante, après avoir examiné les papiers.

—C'est inutile de parler, reprit la femme s'apaisant tout à coup ; et, devenue calme en apparence, elle tourna le dos aux curieux. Elle s'assit sur un coffre, son enfant entre ses bras, et fixa des regards mornes sur la rivière.

—Elle se tranquillise, dit le marchand d'esclaves, elle prend son mal en patience.

La femme ne bougea pas ; le souffle bienfaisant de la brise vint rafraîchir sa tête. Elle vit les derniers feux du soleil lancer des sillons d'or sur les eaux ; elle entendit des rires joyeux ; mais son cœur était comme écrasé sous une pierre. Son enfant se dressa sur son sein, et lui caressa les joues ; il sautait, se renversait en arrière, bégayait des mots inintelligibles ; ou aurait dit qu'il avait résolu de la consoler. Il semblait étonné de sentir des larmes tomber une à une sur son visage. Son petit babil, ses grâces naïves finirent par dérider sa mère, qui oublia un moment ses peines en lui prodiguant des soins.

Cet enfant n'avait pas onze mois : mais il était, pour son âge, d'une force et d'une taille extraordinaires ; il ne restait pas un seul instant en repos ; il fallait que sa mère s'occupât sans cesse de le retenir et de réprimer sa pétulance.

—Voilà un beau garçon ! dit un homme qui s'arrêta brusquement devant lui les mains dans ses poches ; quel âge a-t-il ?

—Dix mois et demi, dit la mère.

L'homme appela le bambin, et lui offrit un morceau de sucre candi dont celui-ci s'empara, et qu'il eut bien vite mis dans le gardemanger ordinaire des enfants, c'est-à-dire dans sa bouche.

—Quel petit gaillard ! dit l'homme ; et il s'éloigna en sifflant. Quand il fut à l'autre bout du bateau, il passa devant Haley, qui fumait perché sur une pile de colis.

—Etranger, vous avez fait là une assez bonne acquisition, lui dit l'homme en tirant une mèche de sa poche pour allumer un cigare.

—Je m'en flatte, répondit Haley.

—Vous l'emprenez à la Nouvelle-Orléans ?

Haley fit un signe affirmatif, et suivit des yeux les ondulations de sa fumée.

—Elle est destinée à une plantation ?

—Oui, dit Haley. Je suis chargé de faire des emplettes pour une plantation, et je pourrai l'y colloquer. On m'a assuré qu'elle était bonne cuisinière ; elle peut servir en cette qualité, ou éplucher du coton : ses doigts sont propres à cette sorte de travail, je les ai examinés. En tout cas, je la vendrai bien.

Et Haley reprit son cigare.

—On n'aura pas besoin de l'enfant dans une plantation, dit l'homme.

—Je le vendrai à la première occasion, répondit Haley.

Et il alluma un second cigare.

—Vous le vendrez bon marché, dit l'homme en montant sur la pile de caisses, où il s'établit commodément.

—Je ne crois pas ; c'est un joli sujet, droit comme un jonc, gras, vigoureux, des chairs dures comme de la brique !

—C'est vrai ; mais que de tracas et de dépenses pour l'élever !

—Bah ! bah ! reprit Haley : il s'élèvera aussi aisément qu'un petit chien. D'ici à un mois, on le verra courir partout.

—J'ai une propriété à laquelle je donne quelque extension, et où il trouverait sa place. Ma cuisinière a perdu un enfant la semaine dernière ; il s'est noyé dans le cuvier pendant qu'elle étendait du linge. On ne ferait pas mal de lui donner celui-ci à élever.

Haley et l'étranger fumèrent un moment en silence. Aucun d'eux ne semblait disposé à aborder franchement la question. Enfin le dernier s'exécuta :

—Puisque votre intention est de vous défaire de ce bambin, vous ne comptez pas le vendre plus de dix dollars ?

Haley secoua la tête et cracha d'un air dédaigneux.

—Allons donc ! dit-il ; et il se remit à fumer.

—Eh bien ! étranger, qu'en demandez-vous ?

—Je pourrais l'élever moi-même ou le faire élever ; il a bonne mine, il est plein de santé, et j'en trouverais cent dollars ; dans six mois au plus tard, je le vendrais deux cents sur tous les marchés : ainsi, présentement, je n'en accepterais pas moins de cinquante dollars.

—O étranger ! s'écria l'homme, c'est complètement ridicule.

—Je n'en rabattrai pas un centime.

—Je vous en offre trente dollars, mais pas un centime de plus.

—Entrons en arrangement, reprit Haley : coupons le différend par la moitié, et donnez-moi quarante-cinq dollars ; c'est tout ce que je puis faire.

—Ça me va ! dit l'homme après un moment de réflexion.

—Tope ! reparti Haley ; où débarquez-vous ?

—A Louisville.

—Fort bien ; nous y arriverons à la brune. Le petit dormira, c'est à merveille. Emmenez-le tranquillement, en prenant garde de le faire crier. J'aime à prendre les gens par la douceur ; je hais le bruit, le scandale, les émotions fortes.

Quelques instants après, des billets passaient de la poche de l'acquéreur dans celle du marchand d'esclaves, qui se remit à fumer.

La soirée était belle et paisible quand le bateau s'arrêta au quai de Louisville. L'enfant dormait profondément dans les bras de sa mère. Dès qu'elle entendit nommer la ville, elle le déposa entre deux caisses comme dans un berceau, en ayant soin de placer sous lui son manteau. Elle courut ensuite se placer près du garde-feu, et chercha des yeux son mari parmi les nombreux garçons d'hôtel qui encombraient le quai. Elle se pencha en avant, et toute son attention fut absorbée par la contemplation des groupes qu'on distinguait sur le rivage à la vague clarté du crépuscule.

—Voilà le moment ! dit Haley prenant l'enfant endormi et le présentant à l'étranger : ne le réveillez pas ! ça ferait une affaire du diable !

L'homme emporta sa proie, et se perdit dans la foule.

Lorsque le bateau eut quitté la rive avec ses grondements accoutumés, Lucie retourna à sa place.

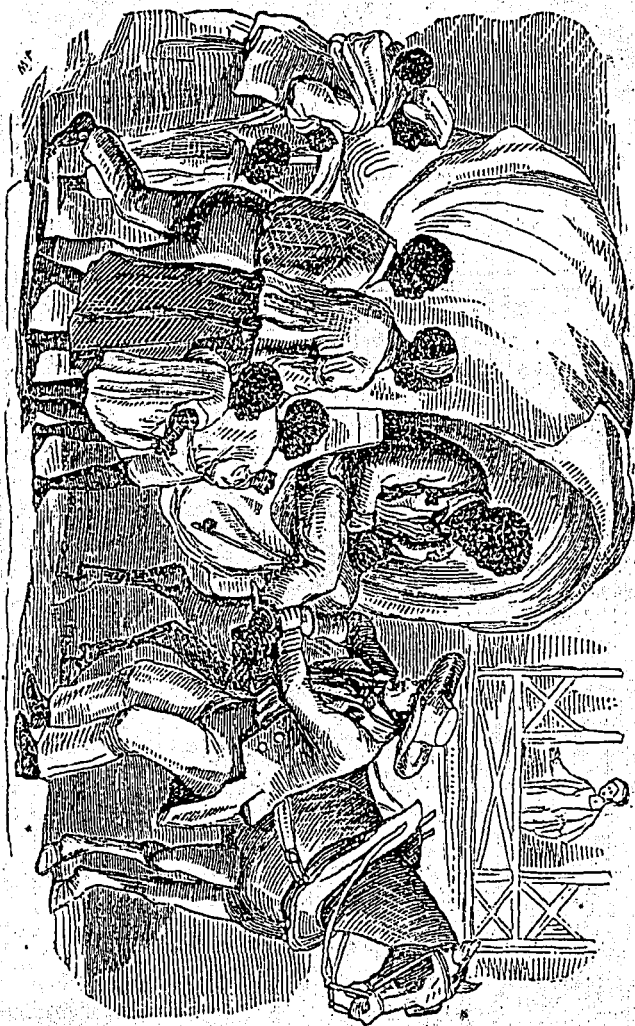
—Où est-il ? où est-il ? s'écria-t-elle avec égarement.

—Lucie, dit le marchand d'esclaves, votre enfant est parti ; autant vaut que vous le sachiez tout de suite. Je savais que vous ne pouviez l'emmener dans le Sud, et j'ai saisi l'occasion de le vendre à une riche famille, qui l'élèvera mieux que vous n'auriez pu le faire.

Le marchand d'esclaves était arrivé à cet état de perfection chrétienne et politique que recommandent certains prédicateurs : il avait triomphé de

toutes les faiblesses humaines. Le regard de désespoir que Lucie jeta sur lui aurait troublé un homme moins expérimenté ; mais il avait le cœur revêtu d'une triple cuirasse. Il avait vu cent fois le même regard. Les mortelles angoisses qui bouleversaient le visage sombre de la malheureuse mère, sa respiration haletante, ses mains crispées, il les considérait comme des incidents nécessaires du commerce. Il appréhendait seulement qu'elle se mit à pousser des cris et à provoquer une émeute à bord ; mais Lucie resta muette, le coup lui avait passé trop droit à travers le cœur pour qu'elle eût la force de jeter un cri, de verser une larme.

Un murmure d'indignation circula dans la foule...



Frappée de vertige, elle demeurait immobile. Ses mains inanimées pendaient le long de son corps ; ses yeux étaient fixes, mais elle ne voyait rien. Les gémissements de la machine, le mouvement des voyageurs, le bruit de leurs conversations arrivaient à ses oreilles comme des sons vagues créés par

un rêve. Son émotion était trop profonde, trop réelle pour se traduire par des signes extérieurs.

Elle était calme.

Le marchand d'esclaves se crut obligé de remplir le rôle de consolateur.

—Lucie, dit-il, je sais que cette perte est cruelle pour vous ; mais vous avez du bon sens, et vous ne vous laisserez pas abattre. C'était nécessaire, inévitable.

—Oh ! monsieur, de grâce ! . . . répondit-elle d'une voix étouffée.

Il persista.

—Vous avez des qualités, Lucie ; je suis bien disposé en votre faveur ; je vous placerai bien en arrivant ; vous trouverez un autre époux, car une fille comme vous...

—Ah ! monsieur, si seulement vous vouliez ne pas me parler ! dit Lucie.

Il y avait tant de douleur, tant d'énergie dans ces accents que le marchand d'esclaves comprit que la maladie résisterait à ses moyens curatifs.

Il s'éloigna ; Lucie lui tourna le dos et se cacha la tête dans son manteau. Haley se promena de long en large, s'arrêtant par intervalles pour la regarder.

—Elle a de la peine, se dit-il ; pourtant elle est tranquille. Quand elle aura pleuré un peu, elle reviendra à la raison.

Tom avait tout observé ; il trouvait infâme la conduite de Haley ; car c'était un pauvre noir ignorant qui n'avait pas appris à généraliser, à étendre la sphère des idées, à sacrifier tout à de grandes vues. S'il eût écouté les instructions de quelques ministres du culte, il n'aurait point été choqué de cet épisode d'un commerce qui, suivant le docteur Joel Parker, de Philadelphie, n'entraîne que des maux inséparables de toutes relations sociales. Mais Tom n'avait point d'instruction ; il n'avait jamais lu que le Nouveau Testament, et l'impression qu'il ressentait n'était point neutralisée par de hautes considérations. Il déplorait les tortures de cette pauvre femme, qui courbait la tête comme une plante flétrie. Il comprenait la misère de cette créature humaine, que les lois confondaient froidement avec les paquets, les caisses et les ballots sur lesquels elle était assise.

Tom se rapprocha, et voulut lui parler ; elle ne répondit que par des gémissements. Il l'entretint des cieux, d'un Dieu miséricordieux, d'un refuge éternel ; mais l'affligée était sourde ; son cœur paralysé battait à peine.

La nuit vint, pure, belle, étincelante d'innombrables étoiles qui ressemblaient à des yeux d'anges abaissés vers la terre ; mais elle était silencieuse, et de ce firmament splendide ne descendait aucune parole de consolation.

Les bruits s'éteignirent graduellement à bord de *la Belle-Rivière*. Tous les voyageurs s'endormirent. Tom s'étendit sur un coffre, et avant de s'abandonner au sommeil il entendit par intervalles les sanglots étouffés de Lucie. "Oh ! que faire ? disait-elle ; ô mon Dieu, Seigneur, assistez-moi !"

Vers le milieu de la nuit, Tom fut réveillé en sursaut. Quelque chose de noir passa rapidement devant lui, et il entendit un clapotement dans l'eau. Il leva la tête : Lucie avait disparu ; il la chercha vainement autour de lui. Elle avait trouvé le terme de ses maux, et la rivière qui l'avait engloutie coulait avec autant de calme et de limpidité qu'auparavant.

Patience ! patience ! vous que révoltent de pareilles scènes : pas un soupir, pas une larme des opprimés ne sont oubliés par le divin Consolateur. Il les recueille dans son sein, et il en tient compte. Supportez la douleur avec la

résignation dont il vous a donné l'exemple ; car, aussi certainement qu'il est Dieu, l'heure de la rédemption viendra !

Haley se réveilla de bonne heure, et vint donner le coup d'œil du maître à sa marchandise vivante. Ce fut à son tour d'avoir l'air inquiet et troublé.

— Où est cette fille ? dit-il à Tom.

Tom connaissait l'inutilité de la discussion ; il ne crut pas devoir faire part au marchand de ses observations, et répondit simplement :— Je n'en sais rien.

— Il est impossible qu'elle soit descendue cette nuit à l'une des escales. J'étais debout et sur le qui-vive toutes les fois que le bateau s'arrêtait. C'est une surveillance dont je me charge toujours en personne.

Le ton de ce discours était fait pour provoquer la confiance de Tom ; mais il n'y répondit pas.

Le marchand d'esclaves fouilla le bateau de l'avant à l'arrière, au milieu des ballots, des coffres, des tonneaux, autour de la machine près des cheminées. Après une recherche infructueuse, il vint retrouver Tom.

— Voyons, lui dit-il, soyez franc : vous savez quelque chose. Ne me soutenez pas le contraire ; vous pouvez me fournir des renseignements. J'ai vu Lucie à dix heures ; je l'ai revue à minuit, à une heure. A quatre heures elle n'était plus à sa place ; et, pendant ce temps, vous n'avez pas quitté la vôtre. Vous savez quelque chose, c'est incontestable.

— Eh bien ! monsieur, vers le matin une figure noire a passé près de moi : j'ai ouvert à moitié les yeux, et j'ai entendu le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. Je me suis réveillé, et la fille n'y était plus. Voilà tout ce que je sais.

Le marchand d'esclaves ne fut ni troublé ni étonné ; il était familiarisé avec tant de catastrophes dont nous avons à peine l'idée ! La présence de la mort elle-même ne lui causait aucune émotion solennelle. Dans le cours de ses pérégrinations commerciales, il avait vu maintes fois la mort ; il ne la regardait que comme une visiteuse exigeante, qui le gênait souvent mal à propos dans ses opérations. Ne voyant dans Lucie qu'un colis, il se disait qu'il avait du guignon, et que si ce train-là continuait, il ne tirerait pas un centime de sa cargaison. C'était un homme décidément malheureux, et d'autant plus à plaindre que Lucie avait passé dans un pays qui ne rend jamais les fugitifs, quelles que soient les réclamations.

Le négociant désespéré prit donc son livre de comptes, et inscrivit l'âme et le corps absents à la colonne des pertes.



CHAPITRE XIII.

LES QUAKERS.

Une scène paisible s'offre maintenant à nos regards. Nous entrons dans une vaste cuisine, dont les murs sont proprement peints, et dont le carrelage en briques jaunes n'a pas un atome de poussière. Le fourneau, d'une fonte noire et lustrée, est entretenu avec un soin minutieux. La vaisselle d'étain, rangée sur de hauts dressoirs, excite l'appétit en éveillant dans l'imagination mille pensées gastronomiques. Les chaises de bois sont antiques, mais solides et luisantes de propreté. Une d'elles est à bascule, flanquée de grands bras qui semblent offrir l'hospitalité, et garnie de moelleux coussins. Une femme y est assise, et tient les yeux baissés sur un ouvrage de couture : c'est

notre ancienne amie Elisa, oui, c'est bien elle, à la vérité plus pâle et plus maigre que chez M. Shelby. Une douleur latente a plus fortement accentué les contours de sa bouche et bruni les ombres de ses longs cils noirs; mais le chagrin lui a donné en même temps plus d'énergie et de maturité. Quand elle lève ses grands yeux pour suivre les joyeux ébais de son petit Henri, on y voit une fermeté et une résolution qu'elle n'avait pas connues dans ses jours de bonheur.

Après d'elle est une femme qui, tenant sur ses genoux un plat d'étain, y dispose symétriquement des pêches sèches. Elle peut être âgée de cinquante cinq à soixante ans; mais ses traits sont de ceux auxquels le temps semble ne toucher que pour les embellir. Son chapeau de crêpe lisse, le mouchoir de mousseline blanche qui dessine des plis réguliers sur sa poitrine, sa simple robe de droguet, indiquent la communauté à laquelle elle appartient. C'est une quakeresse. Elle a la figure ronde, le teint couvert d'un léger duvet, le coloris de la santé. Ses cheveux, en partie argentés par l'âge, encadrent un front élevé, où les années n'ont gravé qu'une inscription: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté." Ses yeux bleus sont clairs et limpides; il n'est pas nécessaire de les examiner attentivement pour lire au fond d'une âme droite, aimante et loyale.

On a cent fois célébré la beauté des jeunes filles: pourquoi ne parlerait-on pas de celle des vieilles femmes? Si quelqu'un avait besoin d'inspirations pour chanter cette beauté méconnue, il lui suffirait de voir la bonne Rachel Halliday, telle que nous venons de la décrire.

Elle était assise, de même qu'Elisa, sur une de ces chaises à bascule si communes aux États-Unis. Cette chaise, dont les services remontaient à une époque reculée, et qui avait peut-être été exposée dans sa jeunesse aux intempéries des saisons, avait contracté, pour ainsi dire, une sorte d'affection asthmatique. Elle faisait entendre quand on la remuait un craquement que des indifférents auraient trouvé intolérable; mais il semblait harmonieux au vieux Siméon Halliday, et les enfants disaient que pour rien au monde ils ne voudraient renoncer au plaisir d'entendre crier la chaise de leur mère. Pourquoi? Parce que, depuis plus de vingt ans, c'était de ce siège vénérable que partaient, comme d'une chaire, les paroles de tendresse, les douces admonitions. D'innombrables peines de l'âme et du corps avaient été guéries, des difficultés spirituelles ou temporelles avaient été résolues par celle qui l'occupait, par elle seule, la brave femme: que Dieu la bénisse!

—Elisa, dit-elle en arrangeant ses pêches, penses-tu toujours à t'en aller au Canada?

—Oui, madame, répondit Elisa d'un ton ferme; il faut que je parte: je n'ose m'arrêter.

—Et que feras-tu quand tu seras là-bas? Y as-tu songé, ma fille?

"Ma fille" était un mot qui venait naturellement sur les lèvres de Rachel Halliday, car sa physionomie était toute maternelle.

Les mains d'Elisa tremblèrent, et une larme tomba sur son ouvrage.

—Je chercherai à m'occuper, dit-elle; j'espère trouver quelque chose.

—Tu sais que tu peux rester ici aussi longtemps qu'il te plaira.

—Je vous remercie, mais je ne puis dormir, reprit Elisa en montrant son fils; je n'ai pas un instant de repos. Cette nuit, je rêvais que cet homme entraît dans la cour.

—Pauvre fille! Mais tu ne dois pas t'inquiéter ainsi; le Seigneur a permis qu'il n'y eût jamais de fugitif repris dans notre village.

La porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une petite femme d'environ vingt-cinq

ans, ronde comme une pelote, fraîche comme une pomme mûre. Elle était vêtue d'une modeste étoffe grise ; un fichu de mousseline serrait sa poitrine rebondie ; son petit chapeau de quakeresse n'était jamais d'aplomb sur sa tête, malgré les tentatives qu'elle faisait pour l'assujettir.

— Ruth Stedman ! dit Rachel courant à sa rencontre et lui tendant les deux mains. Comment vas-tu, ma chère ?

— A merveille ! dit Ruth. Puis elle ôta son chapeau, qu'elle essuya avec son mouchoir. Le bonnet qu'elle portait par-dessous laissait passer çà et là des mèches de cheveux frisés qu'elle remit à leur place. Elle s'arrangea devant une glace, et parut avoir d'elle-même une opinion favorable, que tout le monde aurait partagée. C'était décidément une femme agréable, à l'air ouvert, à la figure rayonnante, et dont l'aspect réjouissait le cœur.

— Ruth, cette amie est Elisa Harris, et voici le petit dont je t'ai souvent parlé.

Ruth donna une poignée de main à la quarteronne comme à une ancienne amie qu'elle revoyait après une longue absence. — Elisa, dit-elle, je suis enchantée de te voir ! C'est là ton fils ? je lui ai apporté un gâteau.

En disant ces mots, elle présenta un cœur de pâtisserie au petit Henri, qui l'accepta timidement en contemplant la donatrice à travers les boucles de ses cheveux.

— Où est ton fils ? demanda Rachel à Ruth Stedman.

— Il va venir ; ta Marie l'a saisi au passage, et l'a emporté dans la grange pour le montrer aux enfants.

Marie, fraîche jeune fille, qui avait la physionomie ouverte et les grands yeux bruns de sa mère, entre sur ces entrefaites. Rachel prit dans ses bras l'enfant blanc et potelé :

— Ah ! ah ! dit-elle, quelle bonne mine il a ! comme il grandit !

— C'est vrai, dit Ruth tout en débarrassant l'enfant d'un capuchon de soie bleue et de divers autres vêtements complémentaires. Après l'avoir arrangé, attifé, elle l'embrassa tendrement, et le mit à terre. Il semblait habitué à ce procédé, car il porta silencieusement le doigt à sa bouche, et parut absorbé dans ses réflexions, pendant que sa mère tricotoit activement une paire de bas chinés.

— Mets la chaudière sur le feu, dit Rachel à sa fille.

Marie alla remplir la chaudière au puits, la déposa sur le fourneau, et la fumée s'en exhala bientôt, comme un encens en l'honneur de l'hospitalité et de la bonne chère. La même main plaça sur le feu les pêches sèches, pour obéir aux indications de Rachel, qui, après avoir mis devant elle un tablier, prit une planche éblouissante de blancheur, et confectionna dessus des biscuits.

— Abigaïl Peters est-elle toujours malade ? demanda Rachel.

— Elle va mieux, dit Ruth ; je suis allée la voir ce matin, j'ai fait le ménage, j'ai tout rapproché. Lia Hill s'y est rendue dans l'après-midi, et a fait assez de pains et de pâtés pour la provision de plusieurs jours. J'ai promis d'y retourner ce soir.

— J'irai demain, dit Rachel, et j'examinerai le linge.

— Tu feras bien, dit Ruth. Il paraît qu'Anna Stanwood est également malade. John, mon mari, a passé la nuit chez elle, et j'y dois aller demain.

— Si tu es trop occupée, John peut venir prendre ses repas ici.

— Merci, Rachel ; nous verrons. Mais voici Siméon.

Siméon Halliday, l'époux de Rachel, était d'une force herculéenne, d'une haute stature, vêtu d'un habit et d'un pantalon de drap grossier, et coiffé d'un chapeau à larges bords. Il serra dans sa large main les doigts effilés de Ruth, en lui disant :—Comment vas-tu, et comment va John Stedman ?

— Parfaitement bien, ainsi que toute la maisonnée, répondit Ruth d'un ton joyeux.

— Quelles nouvelles, père ? dit Rachel en mettant ses biscuits au four.

— Pierre Stebbins m'a fait savoir qu'il viendrait ici ce soir avec des amis, dit Siméon du fond d'un cabinet où il était entré pour se laver les mains.

— Vraiment ! dit Rachel d'un air pensif en regardant Elisa.

— Ne m'as-tu pas dit que tu t'appelais Harris ? demanda Siméon à la quarteronne.

— Oui, répondit Elisa d'une voix tremblante ; car les inquiétudes qui ne la quittaient jamais, lui firent entrevoir la possibilité qu'on eût placardé des affiches relatives à son évasion.

— Mère ! un mot, s'il te plaît ! dit Siméon à sa femme.

— Que me veux-tu, père ?

— Le mari de cette femme est dans la colonie, murmura Siméon ; il sera ici ce soir.

— Bah ! est-ce bien sûr ? dit Rachel rayonnante de joie.

— C'est positif. Pierre, étant hier en campagne, a rencontré une vieille femme et deux hommes, dont l'un a déclaré se nommer Georges Harris. D'après ce qu'il a raconté de ses aventures, je suis certain de l'identité. C'est un garçon bien découplé, à ce qu'il paraît, et d'une rare intelligence.

— Il faut le dire à Ruth. Holà, Ruth, approche un peu ! Père dit que le mari d'Elisa vient d'arriver, et que nous le verrons ce soir.

La petite quakeresse, dans le transport de sa joie, fit un bond en battant des mains ; et deux boucles de sa chevelure, s'échappant de dessous son bonnet, tombèrent sur son blanc fichu.

— Doucement, ma chère ! reprit Rachel. Crois-tu qu'il faille le lui dire à présent ?

— Sans doute, à l'instant même ! Je me mets à sa place ; je me figure que c'est mon John qui revient.

— Toutes tes pensées se rattachent à l'amour du prochain, dit Siméon en regardant Ruth avec attendrissement.

— N'est-ce pas pour cela que nous sommes sur terre ? Si je n'aimais pas mon mari et mon fils, je ne devinerais point les sentiments d'Elisa. Va lui dire, va ! Et, par un geste persuasif, elle posa les mains sur le bras de Rachel :— Emmène-la dans ta chambre ; pendant votre entrevue, je me charge du souper.

Rachel s'approcha d'Elisa, et lui dit avec douceur :— Suis-moi, ma fille ; j'ai des nouvelles à t'apprendre.

Le sang monta aux joues blêmes de l'esclave ; un tremblement nerveux la saisit, et elle jeta sur Henri un regard plein d'anxiété.

— N'aie pas peur, lui dit la petite Ruth. Ce sont de bonnes nouvelles, Elisa ; entre, et rassure-toi.

En disant ces mots, elle la poussa doucement vers la porte de la chambre à coucher, et se retourna pour prendre Henri dans ses bras.

— Petit, lui dit-elle en le caressant dès que la porte fut fermée, sais-tu que tu vas voir ton père ?

Elle répéta plusieurs fois ces paroles à l'enfant, qui la regardait d'un air

étonné. Pendant ce temps, Rachel Halliday invitait la quarteronne à s'approcher d'elle, et lui disait :—Le Seigneur a eu pitié de toi, ma fille ; ton mari s'est échappé de la maison de servitude.

Le sang d'Elisa lui monta au visage et lui revint au cœur avec une rapidité subite. Pâle et troublée, elle se laissa tomber sur une chaise.

—Prends courage, ajouta Rachel en lui posant la main sur la tête : il est au milieu d'amis, qui l'amèneront ici ce soir.

—Ce soir?... ce soir? balbutia Elisa ; mais elle ne comprenait pas bien le sens des mots qu'elle articulait. Ses idées étaient bouleversées, confuses, enveloppées d'un brouillard. Quand elle revint à elle, elle était étendue sur le lit, et la petite Ruth lui frottait les mains avec de l'eau-de-vie camphrée. La femme de Georges se trouvait dans un état de délicieuse langueur, comme une personne qui, après avoir porté longtemps un lourd fardeau, en est tout à coup délivrée. Ses nerfs, qui n'avaient jamais cessé d'être surexcités depuis sa fuite, subirent une douce réaction. Un étrange sentiment de repos et de sérénité s'était emparé d'elle. Quoiqu'elle eût les yeux ouverts, elle saisit, comme dans un rêve, les mouvements de ceux qui l'environnaient. Elle vit dans la pièce voisine la table dressée et couverte d'une nappe blanche ; elle entendit le joyeux bouillonnement de la théière ; elle aperçut Ruth Stedman, qui portait des assiettes de pâtisseries et des pots de confitures. La petite quakeresse s'arrêtait dans ses allées et venues pour mettre un gâteau dans la main d'Henri, lui taper sur la tête, ou lui passer ses doigts blancs dans les cheveux. Par intervalles, Rachel s'approchait du lit, arrangeait les oreillers, bordait la couverture, lissait les draps çà et là pour faire preuve de bonne volonté ; et le regard de ses yeux bruns descendait sur la malade comme un rayon de soleil. Il y eut un moment où John Stedman entra ; Ruth courut au-devant de lui, et lui parla bas, mais avec vivacité, en indiquant du doigt la chambre à coucher. On se mit à table pour prendre le thé ; le petit Henri se percha sur une grande chaise, à l'ombre de Rachel Halliday. Les murmures de la conversation, le cliquetis musical des tasses, les sons argentins parvinrent vaguement aux oreilles d'Elisa ; puis elle dormit comme elle n'avait pas dormi depuis la nuit terrible où elle avait passé l'Ohio sur un pont de glace.

Elle rêva d'une terre riante, avec de vertes prairies, des îles ombreuses, des eaux qui étincelaient au soleil. Là, dans une maison où des voix affectueuses lui disaient qu'elle était chez elle, jouait son enfant libre et heureux. Elle reconnut les pas de son mari ; il approcha, la serra dans ses bras, lui mouilla le visage de ses larmes, et elle se réveilla. Ce n'était pas un songe. Le jour avait depuis longtemps disparu ; Henri reposait tranquillement auprès d'elle ; une lumière mourante vacillait dans le chandelier, et Georges sanglotait au chevet du lit.

Le lendemain fut un jour d'allégresse. Rachel fut debout dès l'aube, et environnée de filles et de garçons que nous n'avons pas eu l'occasion de présenter à nos lecteurs, et qui s'occupaient activement, sous la surintendance maternelle, des préparatifs du déjeuner. Dans les riches vallées de l'Etat d'Indiana, un déjeuner est une affaire compliquée qui nécessite les soins de nombreux travailleurs. John courait à la fontaine chercher de l'eau fraîche ; Siméon *junior* criblait de la farine de maïs ; Marie s'occupait à moudre le café ; la mère établissait l'harmonie entre les jeunes auxiliaires, donnait de l'unité à leurs opérations, et les empêchait de se fourvoyer par excès de zèle.

Dans un coin, Siméon *major*, en manches de chemise, se rasait devant un miroir.

La paix et la concorde régnaient dans la grande cuisine ; on y respirait comme une atmosphère de confiance mutuelle et de fraternité. Les fourchettes et couteaux eux-mêmes se choquaient avec un bruit amical quand on les posait sur la table. Le jambon et le poulet qu'on fricassait dans la casserole semblaient s'y trouver à merveille. Quand Georges, Elisa et le petit Henri sortirent de leur chambre, ils reçurent un accueil si cordial qu'ils croyaient rêver.

On déjeuna ; Marie fit griller des galettes, et, après les avoir amenées à cette belle couleur brun-doré qui caractérise leur perfection, elle les servit au fur et à mesure sur la table. Rachel n'avait jamais paru plus heureuse ; elle mettait dans ses moindres actions, dans ses gestes les plus insignifiants, une animation qu'on ne lui avait jamais vue ; il y avait, même dans la manière dont elle passait ses plats, dont elle servait le café, un empressement tout maternel.

C'était la première fois que Georges s'asseyait sur le pied de l'égalité à la table d'un homme blanc. Il éprouva d'abord de la contrainte et de l'embaras ; mais l'affection qu'on lui témoignait les dissipa comme les feux de l'aurore chassent les brouillards. Il avait enfin l'idée de ce que c'était qu'une maison ; il commençait à croire en Dieu, à prendre confiance dans la Providence. Son humeur misanthropique, ses doutes d'athée, son désespoir, se fondaient aux clartés d'un Évangile vivant, respirant sur de riantes figures, mis en action par une charité qui se décelait jusque dans les plus infimes détails du ménage.

— Père, dit Siméon *junior*, si on te poursuit, que feras-tu ?

— Je payerai l'amende, répondit tranquillement Siméon *major*.

— Mais si l'on te met en prison ?

— Ta mère et toi, n'êtes-vous pas capables de diriger la ferme ? dit Siméon en souriant.

— Ma mère est capable de tout ; mais n'est-ce pas une honte de faire de pareilles lois ?

— Tu ne dois point mal parler des lois, Siméon, dit gravement le père. Le Seigneur nous donne les biens terrestres pour que nous puissions accomplir des actes de justice et de miséricorde. Si le gouvernement nous les fait payer, résignons-nous.

— Que je déteste les propriétaires d'esclaves ! s'écria Siméon *junior*.

— Je suis surpris de t'entendre ainsi parler, reprit le père : tu n'as guère profité des leçons que ta mère t'a données. J'agis de même envers un esclave ou un propriétaire d'esclaves s'il venait à ma porte implorer ma pitié.

Siméon *junior* rougit jusqu'aux tempes ; mais sa mère dit en souriant :

— Siméon est mon bon fils ; en grandissant, il deviendra semblable à son père.

— J'espère, mon bon monsieur, dit Georges avec anxiété, que ma présence ne vous suscitera pas de difficultés.

— Ne crains rien, Georges ; nous remplissons les devoirs qui nous sont imposés en ce monde ; et si nous ne savions souffrir un peu pour la bonne cause, nous ne serions pas dignes de notre renommée.

— Mais c'est pour moi que vous vous exposez, dit Georges : je ne saurais le souffrir.

— Ne carins donc rien, ami Georges ; ce n'est point pour toi, c'est pour

Dieu et l'homme. Passe tranquillement la journée ici ; ce soir, à dix heures, Phinças Fletcher te conduira avec ta famille jusqu'au plus proche relais. Tes persécuteurs te suivent de près ; il ne faut point de retard.

—En ce cas, pourquoi attendre jusqu'à ce soir ?

—Tu es en sûreté parmi nous pendant le jour ; tous les habitans de cet établissement sont de la secte des amis, et ils font bonne garde. En outre, on court moins de risques en voyageant la nuit.



CHAPITRE XIV.

EVANGELINE.

Le Mississipi ! comme il a changé depuis le jour où Chateaubriand, dans sa prose poétique, a décrit le fleuve arrosant d'interminables solitudes où l'homme n'avait jamais pénétré !

En peu d'années, une métamorphose immense s'est opérée ; mais pour être connu, le fleuve n'a rien perdu de son prestige et de sa splendeur. Aucun autre ne porte à l'Océan tant de richesses, car toutes les productions des tropiques jusqu'aux pôles se confondent dans le pays dont il facilite les relations commerciales. Ses eaux troubles, écumantes, qui écornent leurs bords dans leur course précipitée, sont l'image du courant d'affaires où est entraînée une race plus active et plus énergique que celles du vieux monde. Plût au ciel que le Mississipi cessât de recevoir sur ses vagues des cargaisons humaines, opprimées et gémissantes, dont les yeux se tournent avec amertume vers un Dieu invisible et muet, sans que jusqu'à ce jour il soit venu, selon sa promesse, pour sauver les pauvres de la terre !

Le soleil couchant illumine le fleuve large comme une mer ; il dore de grandes cannes à sucre qui frémissent au vent et de sombres cyprès recouverts de mousse d'un aspect funèbre. Un bateau à vapeur lourdement chargé s'avance en éparpillant l'eau vers ses rives. Des balles de coton, produit de plusieurs plantations, encombrant les ponts de leurs masses grisâtres. Nous sommes obligés de nous livrer à un examen minutieux pour découvrir notre humble ami Tom au milieu des marchandises et des voyageurs ; enfin nous l'apercevons dans un coin sur le second pont.

Soit que les recommandations de M. Shelby eussent produit leur effet, soit par son caractère doux et inoffensif, Tom s'était insensiblement concilié la confiance d'Haley. D'abord le marchand d'esclaves l'avait surveillé de près durant le jour, et lui avait mis des chaînes au coucher du soleil ; mais la patience, la satisfaction apparente de Tom avaient désarmé son maître, qui s'était par degrés relâché de ses rigueurs. Depuis quelque temps, Tom était en quelque sorte prisonnier sur parole ; il avait la liberté d'aller et de venir sur le bateau. Toujours obligeant, toujours disposé à donner un coup de main aux matelots toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il avait acquis l'estime de tout l'équipage. Il aidait aux manœuvres avec autant de complaisance qu'il en avait montré dans l'habitation Shelby. Quand il n'avait rien à faire, il montait dans une retraite qu'il s'était ménagée entre les balles de coton, et s'occupait à étudier sa Bible. C'est là que nous le retrouvons.

Avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, le Mississipi a un niveau plus élevé que le pays qu'il traverse. Il roule majestueusement entre des levées massives de vingt pieds de hauteur. Le voyageur, du pont du bateau à vapeur,

comme de la plate-forme d'une tour flottante, domine toute la contrée à plusieurs milles à la ronde. Tom, en voyant se succéder les plantations, avait donc sous les yeux comme une carte de l'existence qui l'attendait. Il voyait de loin les esclaves au travail ; il remarquait sur plus d'une plantation leurs cases rangées en longues files, et séparées des maisons imposantes et des parcs du propriétaire. Pendant que ce panorama mouvant se déroulait devant lui, il revenait en imagination à la ferme du Kentucky, au feuillage épais des vieux hêtres, aux appartements vastes et frais de la maison du maître, à sa cabane ombragée de multiflores et de bignonias. Il lui semblait revoir les camarades qui avaient grandi avec lui depuis l'enfance ; son active compagne occupée à préparer le souper ; ses aînés entremêlant leurs jeux d'éclats de rire : son dernier enfant babillant sur ses genoux. Puis cette vision s'évanouissait ; il n'avait devant lui que des cannes et des cyprès ; il entendait les grincements de la machine ; tous ses sens lui rappelaient trop clairement que la première phase de sa vie était à jamais terminée.

En pareil cas, on écrit à sa femme ; on donne de ses nouvelles à ses enfants ; mais Tom ne savait pas écrire. La poste n'existait point pour lui ; il ne pouvait rien faire parvenir à sa famille ; il n'y avait point de pont jeté sur l'abîme que l'en séparait. Faut-il s'étonner des larmes qui tombèrent parfois sur les pages de sa Bible, qu'il parcourait en suivant les lettres d'un doigt patient ? Ayant appris tard, Tom lisait difficilement, et passait avec lenteur d'un verset à l'autre. Heureusement pour lui, le livre qu'il déchiffrait était de ceux qui ne perdent rien à être épelés, et dont les paroles, comme des lingots d'or, ont souvent besoin d'être pesées séparément, afin que l'esprit puisse en juger l'incalculable valeur. Suivons-le un moment, pendant qu'il désigne les mots avec l'index, et les prononce à demi voix :

— Que... votre... cœur... ne soit pas... troublé... Dans... la maison... de mon... père... sont... diverses... demeures... Je... vais... préparer... une place... pour... vous.

Les hommes instruits, quand ils lisent l'Ancien et le Nouveau Testament, sont arrêtés par des doutes nombreux. Ils se demandent si le texte n'a pas été altéré, si la traduction est exacte, si certains faits ne peuvent pas être contredits, si certains passages ne sont pas apocryphes ; mais pour notre pauvre Tom, la Bible était tout entière si authentique et si divine, que la pensée d'une négation n'était jamais entrée dans son cerveau. Il fallait que les promesses de l'Évangile fussent vraies, car si elles ne l'avaient pas été, comment aurait-il pu vivre ?

La Bible de Tom n'avait point d'annotations marginales dues à de savants commentateurs ; cependant elle était enrichie de remarques et d'accolades de l'invention du pauvre lecteur. Le jeune Georges et lui avaient fait à la plume des traits à côté des passages qui avaient spécialement charmé son oreille ou son cœur. Grâce à cette précaution, il trouvait immédiatement, sans prendre la peine d'épeler les lignes intermédiaires, tous ses versets favoris qui réveillaient en lui des souvenirs du foyer domestique. Il lui semblait que sa Bible était tout ce qui restait de sa vie passée, tout ce qui pouvait lui promettre un meilleur avenir.

Parmi les passagers était un jeune homme d'une famille riche et distinguée, nommée Saint-Clare, et demeurant à la Nouvelle-Orléans. Il avait avec lui une fille, âgée d'environ six ans, et une de ses parentes à laquelle elle était confiée.

Tom avait souvent remarqué cette petite fille ; c'était une de ces créatures vives, célestes, infatigables, qu'il est aussi impossible de contenir qu'un rayon de lumière en un souffle de la brise. C'était un type complet de beauté.

enfantine. Elle avait la grâce aérienne que l'on prête aux créations mythologiques. Sa figure était moins remarquable par la régularité de ses traits que par une singulière expression de rêverie qui frappait les hommes d'imagination, et impressionnait même à leur insu les hommes matériels. La forme de sa tête, les contours de son cou et de son buste, avaient une noblesse toute particulière; ses longs cheveux dorés flottaient comme un nuage autour de ses tempes; ses yeux d'un bleu violet, ombragés par de longs cils, avaient une étrange gravité. Tout la distinguait des autres enfants et attirait les regards sur elle. Ce n'était pas toutefois une fille triste et séricuse; au contraire, l'enjouement de l'innocence voltigeait sur son visage, comme l'ombre tremblante d'un feuillage d'été. Elle était toujours en mouvement; sa bouche de rose était toujours esleurée d'un sourire; elle chantonait en marchant, comme dans un heureux songe. Son père et sa gouvernante étaient sans cesse occupés à la suivre; mais à peine l'avaient-ils saisie qu'elle leur échappait. Elle parcourait à son gré tout le bateau sans qu'on cherchât à l'arrêter par un mot de reproche ou de mauvaise humeur. Toujours vêtue de blanc, elle traversait comme une ombre les diverses parties du bâtiment sans en rapporter jamais une seule tache. Il n'y avait pas un coin du second ou du premier pont qu'elle n'eût examiné avec ses yeux bleus, qu'elle n'eût charmé de son apparition féerique. Quand le chauffeur essayait la sueur de son front, il la voyait parfois devant lui, étonnée des dangers auxquels il s'exposait, et des profondeurs de l'ardente fournaise où il jetait le combustible. Le timonier souriait à l'enfant qui passait un moment la tête à la fenêtre de sa cabine. Vingt fois par jour de rudes voix l'avertissaient; des figures basanées et sévères s'égayaient à son approche; et lorsqu'elle s'aventurait sans crainte sur un passage dangereux, des mains calleuses et noircies se tendaient pour la protéger et lui aplanir la route.

Tom avait le caractère impressionnable de sa race, qu'attirent instinctivement l'innocence et la naïveté. Il contemplait cette petite fille avec un intérêt toujours croissant; il la trouvait presque céleste, et toutes les fois qu'il apercevait cette tête blonde derrière une balle de coton, ces yeux éclatants qu'elle fixait sur lui par-dessus un monceau de paquets, il lui semblait voir un des anges que mentionnait l'Évangile.

Souvent la fille de Saint-Clare se promenait tristement autour de la place où gisaient les esclaves mâles et femelles d'Haley. Elle se glissait au milieu d'eux, les passait tristement en revue, soulevait leurs chaînes avec ses mains délicates, et s'en éloignait en soupirant. Souvent encore elle paraissait subitement dans la cale, les mains pleines de noix, d'oranges, de sucre candi, qu'elle distribuait avec empressement à ces malheureux.

Tom observa longtemps la petite fille avant de tâcher de lier connaissance avec elle. Il avait une multitude de moyens pour attirer les enfants, et il résolut de les mettre en usage. Il savait faire des paniers avec des noyaux de cerise, des figures grotesques avec des noix d'Amérique, des sifflets avec des roseaux. Ses poches étaient remplies d'objets de ce genre qu'il avait jadis confectionnés pour les offrir aux enfants de M. Shelby; il les exhiba un à un, avec une louable économie, comme préliminaires d'amitié.

La petite se tenait sur la réserve; il était difficile de fixer son imagination mobile. Pendant quelques instants, elle se perchait comme un oiseau sur le haut d'un coffre, tandis que Tom donnait la dernière façon aux produits de son industrie, et elle les acceptait timidement. Tous deux finirent pourtant par se parler.

—Comment s'appelle la petite demoiselle? demanda Tom quand il se

crut assez avant dans les bonnes grâces de l'enfant pour se permettre une question.

—Evangéline Saint-Clare ; mais papa et tout le monde m'appellent Eva. Et vous, comment vous nommez-vous ?

—Tom : mais les petits enfants ont l'habitude de m'appeler le père Tom.

—En ce cas, je veux vous appeler le père Tom, parce que, voyez-vous, je vous aime. Ainsi donc, père Tom, où allez-vous ?

—Je ne sais, miss Eva.

—Vous ne savez ?

—Non ; je suis destiné à être vendu à quelqu'un ; j'ignore à qui.

—Papa peut vous acheter, dit Eva précipitamment, et s'il vous achète, vous ne serez pas malheureux. Mon intention est de le lui demander aujourd'hui même.

—Merci, ma petite demoiselle.

Le steamér s'était arrêté pour faire du bois, et Eva, entendant la voix de son père, s'esquiva avec agilité. Tom alla à l'avant pour offrir ses services, et se mêla aux gens de l'équipage.

Eva et son père étaient ensemble près des lisses de plat-bord, pour voir le bateau quitter le débarcadère. La roue avait fait quelques tours, quand, par un mouvement subit, l'enfant perdit l'équilibre et tomba à l'eau. Son père, sans savoir ce qu'il faisait, allait s'y précipiter après elle, quand il fut retenu par un passager qui s'aperçut qu'elle pouvait compter sur un secours plus efficace.

Tom, en ce moment occupé sur le premier pont, vit Eva disparaître, et plongea aussitôt. Il avait la poitrine large et les bras forts ; il se soutint sur l'eau jusqu'à ce que l'enfant fût remontée à la surface, la saisit dans ses bras, et la remit entre les mains qui s'apprêtaient à la recevoir. On la transporta sans connaissance dans la cabine des dames, où, comme il est d'usage en pareil cas, des femmes rivalisant de zèle, employèrent, avec les meilleures intentions du monde, tous les moyens possibles pour retarder le rétablissement de la malade.

Le lendemain, le bateau était en vue de la Nouvelle-Orléans. Un mouvement général s'opérait à bord. Dans la cabine, les voyageurs rassemblaient leurs effets, et faisaient leur toilette. Le maître d'hôtel et la femme de chambre nettoyaient, frottaient et rangeaient dans le magnifique bateau, afin de lui préparer une entrée triomphale.

Sur le premier pont, notre ami Tom, les bras croisés, regardait avec inquiétude un groupe placé en face de lui. Là se trouvait Evangéline, plus pâle que la veille, mais ne se ressentant en rien de son accident. Son père se tint auprès d'elle, appuyé sur une balle de coton, et tenant un portefeuille ouvert. Il avait des manières élégantes et gracieuses. Ses traits, ses yeux bleus, ses cheveux châtain-àux reflets dorés, ressemblaient à ceux de sa fille ; mais l'expression de sa physionomie était toute différente. Il y régnait un air de fierté, de sarcasme, de supériorité qui n'avait rien de hautain ni de désagréable. Ses yeux, exactement pareils de forme et de couleur à ceux d'Eva, brillaient d'un feu tout terrestre ; la rêverie vaporeuse en était absente. Il écoutait négligemment, un peu dédaigneusement peut-être, le marchand d'esclaves Haley, qui énumérait avec volubilité les qualités rares de l'article dont il voulait se débarrasser.

—En somme, dit Saint-Clare, c'est un recueil complet de toutes les vertus chrétiennes, relié en maroquin noir. Eh bien ! mon brave, combien le vendez-vous ? voyons ; ne me surfaitez pas trop.

— Ma foi, dit Haley, si j'en demandais treize cents dollars, je rentrerais à peine dans mes déboursés.

— Pauvre homme ! dit Saint-Clare en le regardant d'un air moqueur ; et pourtant vous me le laisseriez à ce prix, uniquement par égard pour moi.

— Oui, monsieur ; votre demoiselle pourrait en raffoler, ce qui est bien naturel.

— Je n'en disconviens pas, mon ami ; elle implore votre bienveillance. Maintenant, par charité chrétienne, quel rabais feriez-vous sur ce nègre, en faveur d'une demoiselle qui en raffole ?

— Examinez-le bien, reprit le marchand : voyez ces membres, ce coffre, cette force de cheval, cette tête développée. Les fronts hauts dénotent toujours des nègres calculateurs, capables de tout. Un noir de cette carrure vaut toujours très-cher, quand même ce serait un idiot ; mais s'il a l'esprit de calcul et d'autres talents, le prix augmente en proportion. Or, je puis le prouver, cet homme est doué d'une intelligence supérieure ; il a administré les domaines de son maître ; il a des capacités extraordinaires pour les affaires.

— Tant pis, tant pis, répliqua ironiquement Saint-Clare : il en sait trop, et ne réussira jamais dans le monde. Ces gaillards habiles sont toujours prêts à s'évader, à voler des chevaux, à faire le diable. Vous devez diminuer au moins deux cents dollars sur le prix, à cause des talents du sujet.

— Ce que vous dites est assez fondé en général ; mais il faut tenir compte du caractère de Tom. Je suis à même de vous montrer des certificats qui établissent qu'il est vraiment pieux, dévoué, plein de vertus. Dans son pays, on l'avait surnommé le prédicateur.

— Je pourrais donc en faire mon chapelain ; c'est une idée. La religion est une denrée assez rare dans ma maison.

— Vous plaisantez.

— Comment le savez-vous ? ne me le donnez-vous pas comme prédicateur ? Je suis curieux de savoir devant quel synode ou quel concile il a passé des examens. Montrez-moi donc vos papiers.

Le marchand d'esclaves aurait pu perdre patience ; mais aux clignements d'yeux de son interlocuteur, il devinait que les railleries dont il était tenté de s'offenser tourneraient au profit de sa caisse. Il étala donc tranquillement son portefeuille gras sur les balles de coton, et étudia les papiers que ce portefeuille renfermait, tandis que Saint-Clare le contemplait d'un air goguenard.

Évangéline monta sur un colis, et se jeta au cou de son père en disant :

— Papa, achetez-le, n'importe à quel prix ; vous avez assez d'argent, je le sais ; je veux l'avoir.

— Pourquoi, ma mie ? votre intention est-elle de l'employer en guise de poupée ou de cheval de bois ?

— Je veux le rendre heureux.

— Voilà, certes, un motif original.

Le marchand d'esclaves présenta une attestation signée de M. Shelby ; Saint-Clare la prit du bout des doigts, et la parcourut avec indifférence.

— C'est bien rédigé, dit-il, et par un homme d'éducation ; mais la piété du sujet m'inquiète. Le pays est encombré de blancs d'une excessive piété ; nous avons des hommes pieux pour candidats aux élections prochaines ; il y a tant de religion dans toutes les classes, qu'on ne sait plus à qui se fier. N'ayant pas lu les journaux depuis quelque temps, j'ignore si la religion est cotée, et ce qu'elle se vend ; mais enfin, à combien estimez-vous la religion de votre Tom ?

—Vous vous moquez de moi, reprit le trafiquant; mais il y a une distinction qu'il faut établir. On voit des congrégations, des assemblées, des chants et des prières, dont la prétendue piété n'est que de l'hypocrisie; mais on trouve des noirs comme des blancs, remplis d'une foi sincère, honnêtes, fermes dans leurs convictions, que tous les trésors du monde ne détermineraient pas à une mauvaise action; et comme l'atteste la lettre de M. Shelby, c'est précisément le caractère de Tom.

—Si vous me le garanzissez, reprit gravement Saint-Clare; si je puis acheter la véritable espèce de piété, et la faire inscrire là-haut à compte comme quelque chose qui m'appartient, je ne regarderai pas à un surcroît de dépense; qu'en dites-vous?

—Je ne réponds de rien, répondit Haley; je crois que dans le ciel, chacun est responsable de ses actes, et ne profite jamais de ceux d'autrui.

—C'est dommage, quand on achète un nègre, de payer tant pour sa religion, et de ne pouvoir en trafiquer dans la contrée où elle est le plus indispensable.

Malgré cette observation, Saint-Clare tira de son portefeuille des billets qu'il présenta au marchand.

—Voilà! reprit-il: comptez votre argent, mon vieux.

—Le compte y est, dit Haley enchanté de son marché; et prenant dans sa poche une vieille écritoire de corne, il remplit les blancs d'un contrat de vente, qu'il remit à l'acquéreur.

—Si j'étais inventorié, je me demande quelle somme je rapporterais, reprit Saint-Clare après avoir jeté les yeux sur le papier. Tant pour la figure, tant pour les bras, les mains et les jambes; tant pour l'éducation, l'instruction, les talents, l'honnêteté, la religion. Il n'y aurait pas grande augmentation de prix pour ce dernier article, je le parie!... Allons, Eva, mettons-nous en route!

En passant devant Tom, il lui mit le bout du doigt sous le menton.

—Regardez bien, lui dit-il, et voyez si votre nouveau maître vous convient.

Il était impossible de voir cette belle figure pleine de jeunesse et de gaieté, sans un sentiment de plaisir. Tom avait les larmes aux yeux quand il répondit du fond de son cœur:

—Dieu vous bénisse, monsieur!

—Je le souhaite, répondit Saint-Clare. Vous vous appelez Tom, n'est-ce pas? Savez-vous conduire?

—Je suis habitué aux chevaux, car mon maître en élevait.

—Vous serez mon cocher, à la condition que vous ne vous griserez qu'une fois par semaine, sauf les grandes occasions.

Tom parut surpris et même offensé, en répliquant:—Je ne me grise jamais, monsieur.

—Tout le monde dit cela, Tom; mais nous sommes à l'épreuve. Si vous usez modérément du vin, ce sera un avantage pour vous comme pour moi. Quoi qu'il en soit, mon garçon je suis persuadé que vous avez l'intention de bien faire.

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

—Vous serez content de papa, dit Evangéline; il est bienveillant pour tous; seulement il aime à se moquer des gens.

—Papa vous remercie de la manière dont vous faites son éloge, dit Saint-Clare en riant; et pirouettant sur ses talons, il se mit en mesure de descendre à terre.

CHAPITRE XV.

LE NOUVEAU MAÎTRE DE TOM.

Le fil de l'existence de notre héros se trouve désormais mêlé à celui de la vie de Saint-Clare, dont il est par conséquent indispensable de dire quelques mots.

Augustin Saint-Clare était fils d'un riche planteur de la Louisiane. Sa famille était originaire du Canada. De deux frères, dont le caractère offrait une grande analogie, l'un avait fondé dans l'Etat de Vermont un établissement considérable, l'autre s'était fixé à la Louisiane. La mère d'Augustin descendait de protestants français qui avaient émigré à l'époque où s'était formée la colonie. Elle n'avait eu que deux fils. Celui dont nous nous occupons tenait de sa mère une constitution très-délicate, et d'après le conseil des médecins, il avait été confié de bonne heure aux soins de son oncle, et avait passé ses premières années dans l'Etat de Vermont, dont le climat froid et salubre avait fortifié son tempérament.

Dans son enfance, Augustin Saint-Clare se faisait remarquer par une sensibilité extrême, qui participait de la douceur féminine plutôt que de l'énergie virile. Toutefois le temps, en respectant ces dispositions, les avait recouvertes d'une rude écorce, sous laquelle il était difficile de les deviner. Doué de talents supérieurs, Augustin aimait à se lancer dans le monde idéal, et ne s'occupait qu'avec répugnance des affaires de la vie. Presque au sortir du collège, il avait éprouvé toute l'effervescence d'une passion romanesque pour une jeune fille d'un des Etats du Nord, aussi distinguée par son esprit que par sa beauté. Son heure avait sonné, cette heure d'amour profond qui ne vient qu'une fois ; son étoile lui était apparue, mais elle devait s'éclipser bien vite. Après s'être fiancé, il retourna dans le Sud, afin d'y prendre des arrangements pour son mariage ; mais au moment où il formait des projets de bonheur, ses lettres lui furent renvoyées, et le tuteur de sa future lui écrivit qu'elle était sur le point de devenir la femme d'un autre. Sa douleur alla jusqu'au délire ; mais il se flatta de chasser un jour de son cœur l'image de sa maîtresse. Trop fier pour demander des explications, il se jeta dans le tourbillon du monde ; et, quinze jours après avoir reçu la lettre fatale, il était l'amant en titre de la *belle* de la saison. Elle avait une figure gracieuse, de beaux yeux noirs pleins de feu, et cent mille dollars. Il épousa tout cela, et on le crut généralement heureux.

Les nouveaux époux passèrent la lune de miel au milieu d'un brillant cercle d'amis, dans leur magnifique villa, sur les bords du lac Pontchartrain. Un jour, on apporta à Saint-Clare une lettre dont il reconnut aussitôt l'écriture et qui lui fut présentée au salon, en présence d'une société nombreuse, pendant une conversation dont il tenait le dé. Il devint d'une pâleur mortelle ; mais il conserva son sang-froid, et poursuivit de galants badinages avec une admirable aisance. Quelques instants après, il disparaissait et montait dans sa chambre pour y lire la lettre désormais plus qu'inutile. Son ex-fiancée lui mandait qu'elle avait été en butte à une longue persécution. Son tuteur avait un fils pour lequel il avait rêvé la main de la riche héritière ; une trame avait été ourdie ; on avait supprimé les lettres d'Augustin. Après lui avoir écrit à plusieurs reprises, elle avait fini par douter de son amour et par tomber malade de douleur. Enfin elle avait découvert le complot. La lettre se terminait par des protestations d'éternelle tendresse, qui furent plus cruelles que la mort pour l'infortuné jeune homme. Il répondit immédiatement :

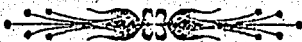
“ J’ai reçu votre lettre, mais trop tard. J’avais cru tout ce qu’on m’écrivait ; j’étais au désespoir. Je suis marié, et tout est fini. Oublions-nous. Hélas ! c’est tout ce qui nous reste à faire ! ”

Ainsi finirent pour Augustin Saint-Clare l’idéal et le roman de la vie ; il se trouvait désormais réduit au positif. Il était comme le voyageur qui contemple du haut du rivage les vagues argentées sur lesquelles flottent des vaisseaux aux blanches ailes ou de légères embarcations. L’instant d’après, le reflux les emporte ; le bruit cadencé des avirons cesse de se faire entendre ; les flots se retirent, et il ne reste à leur place qu’une vase nue, morne, nauséabonde, dont la triste réalité détruit les poétiques rêveries !

Dans un roman, les héros qui ont le cœur brisé succombent d’ordinaire à leur amoureux martyre ; mais, dans la vie réelle, nous ne mourons pas lorsque meurt en nous ce qui fait le charme de l’existence. Il faut manger, boire, s’habiller, se promener, faire des visites, vendre, acheter, causer, lire, et ces occupations importantes absorbent notre temps ; nous vivons encore de la vie extérieure quand la partie morale de notre être a été mortellement frappée. L’affliction ne tua pas Augustin. Si sa femme eût eu les qualités qu’on trouve parfois dans le beau sexe, elle aurait pu renouer les fils brisés de son existence pour en faire un tissu de soie et d’or ; mais elle ne supposait pas même qu’ils fussent brisés. Comme nous l’avons dit, de jolis traits, des yeux noirs, et cent mille dollars, c’était là Marie Saint-Clare tout entière. Elle n’avait rien de ce qu’il fallait pour guérir les blessures d’un esprit malade. Lorsqu’on trouva Augustin étendu sur le canapé de sa chambre, et que, afin d’expliquer sa pâleur livide, il prétextait une violente migraine, elle lui recommanda de respirer de la corne de cerf. La pâleur et la migraine persistèrent pendant plusieurs jours, pendant plusieurs semaines ; Marie se contenta de dire qu’elle n’aurait jamais cru M. Saint-Clare aussi malade ; qu’il paraissait sujet aux maux de tête ; que c’était bien malheureux pour elle, parce qu’il ne pouvait la conduire en société, et qu’il semblait étrange de la voir toujours seule après un mois de mariage.

Augustin se félicitait en son cœur d’avoir une compagne aussi peu clairvoyante, il ne lui souhaitait pas plus de discernement ; mais quand les fêtes et les visites de la lune de miel furent passées, il s’aperçut qu’une jeune beauté, adulée et gâtée dès son enfance, pouvait être une maîtresse assez tyrannique dans un ménage. Marie n’avait jamais été susceptible d’une vive affection. Le peu de sensibilité qu’elle eût avait été absorbé par un égoïsme d’autant plus grand que, incapable d’apprécier la valeur d’autrui, elle ne voyait qu’elle, ne connaissait qu’elle. Elle avait toujours été entourée de domestiques qui ne songeaient qu’à satisfaire ses caprices, et l’idée qu’ils pouvaient avoir des sentiments ou des droits ne lui était jamais venue, même vaguement. Son père, dont elle était la fille unique, ne lui avait jamais rien refusé de ce qui était dans les limites de la puissance humaine. Quand elle était entrée dans le monde, belle, riche, accomplie, elle avait vu soupirer à ses pieds l’élite de l’autre sexe, et elle était convaincue qu’en obtenant sa main Augustin avait été le plus fortuné des mortels.

(La suite au prochain numéro.)



LE SAVANT DU VILLAGE,

ESSAI PHYSIOLOGIQUE.

Qui n'a point vu de savant de village n'a rien vu. Je le reconnaîtrais à cinq cents pas ; vous le reconnaîtriez très certainement entre cinq cents individus.—Suivez la direction de mon index—tenez ; c'est cet homme droit, guindé, compassé, vêtu d'une longue redingote marron qui n'a jamais eu de forme ; coiffé de ce chapeau retapé, maintes et maintes fois, qui n'en a plus qu'une douteuse. Voyez-vous à d'autres qu'à lui cette démarche prétentieusement magistrale ? Le savant du village, comme il y en a plus d'un dans le comté et même dans certain petit pays, où, soit dit entre parenthèse, la bonne harmonie ne règne pas souvent, est la terreur du curé dont il épilogue et commente les sermons et épique les démarches. Il est le tyran du maire, soit qu'il parvienne à lui imposer son influence despotique, soit qu'il devienne au conseil municipal son implacable antagoniste. Car il est assez souvent conseiller municipal notre homme, mais il ne s'élève guère au delà ; on redoute, en haut lieu, son humeur tracassière, sa morgue têtue, son demi-savoir, crasse ignorance mal déguisée...aussi ne parvient-il jamais à cœindre son buste apoplectique du glorieux collier.

Il n'en est pas moins l'homme le plus affairé et le plus occupé des intérêts publics et particuliers de ses concitoyens. Notez que si je l'appelle savant, ce n'est pas à dire qu'il soit habile en agriculture, comme peut l'être M. le maire ; en horticulture, comme peut le savoir M. X. X. . . , en calligraphie, en système décimal et en arpentage. Ce n'est pas qu'il entende rien en hygiène vétérinaire, en médecine domestique, en pharmacie rurale, en mécanique agricole, en rien de ce qui peut physiquement ou moralement contribuer au bien-être de ses concitoyens ; mais il est fort sur le pètitoir et le possessoire, il entend la compétence et l'incompétence, la voie d'appel et ce qui s'en suit, enfin c'est un *courbec*, comme on dit à Paris. Il connaît les juridictions, ce qui est du ressort de M. le juge de paix, ce qui doit aller au tribunal de province, et même, au jury. Il sait les jours d'audience et le *coût* d'une assignation. Dans sa jeunesse il a meublé pendant quelques mois, en qualité de petit clerc, le cabinet d'un huissier et parfois l'étude d'un notaire ou d'un avocat des environs. Il n'en a pas fallu d'avantage à un homme comme lui pour avoir la science infuse du droit de la procédure, et les prétentions d'acheter une étude d'avocat à Montréal ; mais les études sont chères dans la ville, et il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Aussi mon courbec, homme incompris s'il en fut, en désespoir de cause se rabat sur son village, et laisse à ses homonymes la grande cité pour patrimoine et théâtre de leurs nombreux talents, et je vous proteste, ami lecteur, que ledit courbec ne manque pas au palais de justice, ainsi nommé parce que la justice s'y rend tant bien que mal.

C'est du reste un infatigable lecteur du code civil dont un exemplaire crasseux et vermoulu, charge toujours une des poches de sa redingote à la propriétaire, quand il a le bonheur d'en avoir une. Dans une autre poche se trouve ce qu'il faut pour écrire, plume d'oie, écritoire de corne. J'en ai vu qui, par forme d'enseigne ou d'insigne, portaient une plume taillée passée sous la ganse de leur chapeau. L'équipement est complété par une demi douzaine de feuilles de papier gras, car une quittance, une convention sous scings privés faites doubles et de bonne foi, suivant le style d'usage, ne seraient pas bonnes si elles n'étaient libellées de sa main. Je suis très mari de le dire, mais c'est toujours au cabaret qu'il établit son cabinet de rédaction et de consultation, aussi vous voudrez bien ajouter au premier linéament du portrait commencé ci-dessus, qu'il a le nez long, violacé et bourgeonné, le teint lie de vin, la parole rauque, anguleuse, ajoutez encore la bouche démesurément fendue, et, sous d'énormes sourcils, des yeux roux et petits, tantôt étincelants, quand il péroré au milieu d'un groupe assourdi et ébahi ; tantôt clignotants malignement, lorsqu'il donne à voix basse quelque conseil d'une loyauté plus qu'équivoque à l'un de ses crédules clients.

Ce portrait du courbec de village n'a point de rapport avec le courbec de Montréal : le dernier est ordinairement assez beau garçon ; il a les cheveux grisonnants avant l'âge, tellement le venin du mal lui ronge la moëlle des os ; car pour lui, l'honneur, la ruine,

la honte d'une famille sont des trophées dont il se fait gloire, et se targue bien fort, poussant même jusqu'à la dénonciation mensongère le fiel de sa malheureuse organisation.

Lorsque le courbec du village a réussi à conduire une affaire jusqu'à l'audience, il accompagne encore son client pour l'assister dans cette grave circonstance. C'est au cabaret voisin qu'il s'installe d'abord avec lui et qu'ils s'exaltent tous deux à grand renfort de verres de whisky ; c'est encore là qu'il le ramène vainqueur ou vaincu pour célébrer, par de copieuses libations, le succès, ou le consoler de la défaite et le préparer à un appel ; et puis—à la grâce de Dieu—on reprend le soir comme on peut en *festonnant* le chemin du domicile.

Si les procès ne donnent pas, si le maire ou le curé ont réussi à étouffer les contestations, ou si le juge de paix est parvenu à les concilier, notre homme se rebutera-t-il ? Peu ! allons donc ! un courbec se rebute ! Nenni ; il sait où porter le doigt pour trouver le feu qui couve. Il parcourt la plaine, examine soigneusement chaque sillon, et pour peu que la limite ait dépassé la limite, vite et vite il court dénoncer l'anticipation et souffler la flamme, et l'affaire n'ira pas sans un *coup d'audience* suivant son expression favorite.

Le courbec proprement dit est un homme vindicatif et jaloux, toujours en fond de ressentimens et de haines, contre celui-ci parce qu'il accroît sa fortune ; contre cet autre parce qu'il la mange sans lui ; contre tel qui n'a pas suivi ses conseils ; contre tel autre parce qu'il ne lui en a pas demandé. En général, il est peu facile et fort peu agréable d'être honoré de son amitié, mais il est très facile et pas plus agréable d'être l'objet de son animadversion.—Voici ce que c'est, enfin, que le courbec qui n'a pas le bec court.



Le Mois d'avril.

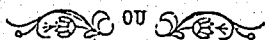
Air : *Quand vous verrez tomber les feuilles mortes.*

Avril est un beau mois avec ses fleurs nouvelles ;
Avec ses gais refrains et ses parfums si doux ;
Ses arbres reverdis, ses brunes hirondelles,
Qui de lointains climats reviennent parmi nous.
Alors au sein de l'homme, un germe d'espérance
Pénètre doucement qui fait battre son cœur ;
Tous mes jours cependant sont semés de souffrance :
Avril pour moi n'a pas un rayon de bonheur.

Avril ! oh ! c'est le mois où l'humble violette
Modestement fleurit à l'ombre du buisson ;
C'est le mois où commence à chanter la fauvette,
Où le joyeux enfant s'ébat sur le gazon ;
Le mois où tout produit ; oui, tout dans la nature :
Les oiseaux, leurs chansons, la brise, sa fraîcheur,
Les plantes, leurs parfums, la terre, sa verdure :
Avril pour moi n'a pas un rayon de bonheur.

C'est que j'ai vu tomber mes rêves du jeune âge ;
J'ai vu ceux que j'aimais s'engloutir au cercueil ;
A peine suis-je au tiers du terrestre voyage
Que mon cœur est rempli de tristesse et de deuil.
J'ai vu la liberté, mon idole chérie,
Fuir en pleurant la France et son ciel enchanter ;
J'ai vu le despotisme opprimer ma patrie :
Avril pour moi n'a pas un rayon de bonheur. (VICTOR BARON.)

UN QUART D'HEURE DE RABELAIS,


 CONFESSION D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPÈDE.


(Suite)

CHAPITRE II.

Son âme s'est épurée au creuset de l'infortune!

Comme quoi notre héroïne tombant de déceptions en déceptions, se libra a des remarques philosophiques au sujet d'icelles.

A cet endroit l'honorable ex-fauteuil-voltaire tripède interrompit le narrateur.

—Vertbleu ! Voilà qui est prodigieux, mon jeune Hermaphrodite; quoi ! vous aviez la sottise de tomber en syncope lors du dénouement !

—N'était-ce pas dans ma nature ? Souvenez-vous que j'étais rangé parmi les membres du petit sexe, alors ?

—Que faisait cela, Morbleu !

—Ce que cela faisait ! ce que cela faisait ! vous demandez ce que cela faisait; mais très vénérable, vous n'avez donc jamais étudié les femmes ?

—Moi ! Hè ! hè ! mon petit monsieur, ricana Maître fauteuil d'un air fat, vous êtes merveilleusement curieux. J'ai quelques cent dix-neuf ans accomplis, mon bonhomme ! hè ! hè ! nous avons beaucoup connu Mlle Dunoyer, bachelette de la force de votre Lucie, la Corsembleu qui collaborait à l'*Artémire* avec M. de Voltaire, la belle marquise du Chatelet, une érudite qui savait son Brantôme sur le bout des doigts, Mme de Warens, l'inspiratrice de Jean Jacques, les demoiselles Clairon, St. Huberti, la célèbre Mme de Fontenay, la baronne de Stael, Mlle Mars et combien d'autres encore ! Ah ! si j'ai étudié les femmes, si je les connais ! Mais votre Balzac s'enorgueillirait d'être mon élève ; je lui enseignerais à lire dans le cœur féminin, à lui qui tout au plus en épelle l'Alphabet.

—Bon, bon, fit le miroir, avec un accent railleur ; j'oubliais que vous aviez blanchi sous le harnais, vous.

—Si jeunesse savait ! s'écria emphatiquement l'antique soutien des génies.

—Et si vieillesse pouvait, riposta sournoisement le vieux conseiller des coquettes.

—Laissons-là, laissons-là ; et dites-moi : qu'étaient devenus vos amoureux ?

—Envolés !

—Envolés ?

—Sans-doute. Ils avaient pris la clé des champs.

—Diable ! mais c'est grave.

—Très grave en effet.

—Que dit le père de la fillette ? que dit son futur ?

—Ecoutez la suite.

—Un mot encore : retrouvâtes-vous ces aimables jeunes gens ?

—Si vous me permettez de poursuivre, vous l'apprendrez.

—Voyons !

—Vers dix heures Monsieur de Vermont entra dans la chambre de Lucie. Sa première impression, à l'aspect du bouleversement des meubles, de la disparition des écrans, coffrets et diamants, se traduisit par ce cri : " Au voleur ! " Mais, s'étant approché de la table, il y trouva une lettre :

" Veuillez, disait-elle, remercier bien humblement, M. d'Odessan de l'honneur qu'il m'a fait en *daignant* m'offrir sa main. J'étais indigne de si haute et noble alliance, c'est pourquoi j'ai pris un époux de mon choix.

" Vous m'eussiez octroyé, en dot, cinquante mille livres de rente, je vous ai emprunté pour cent mille francs de bijoux, vous m'excuserez facilement, car vous gagnerez neuf cent mille francs au change.

" Votre fille respectueuse,

" LUCIE DE VERMONT."

Il est vraisemblable que le séduisant Arthur avait dicté cette lettre dans l'ivresse de son triomphe. Lucie n'eût été ni assez déhontée pour écrire aussi irrévérencieusement à Monsieur son père, ni capable d'établir cette singulière balance.

Quoiqu'il en soit, la fureur de l'homme aux bécicles d'or dépassa toutes bornes, dès que le premier mouvement de stupeur eût cessé. " La malheureuse ! l'insolente ! mâchonna-t-il entre ses dents. Déshonorer sa famille, — l'illustre nom des Vermont qui, depuis quatre siècles, ne compte pas une mésalliance dans son arbre héraldique. Jour-de-Dieu ! n'avais-je donc tant vécu que pour cette infamie ! Mais non, non, il n'en est rien. Je me trompe. Cette péronnelle, cette enfant n'aurait pas osé stigmatiser notre race, souiller le noble sang qui coule dans ses veines ! C'est impossible ! Pourtant..... Voilà le résultat de ces abominables révolutions, le fruit de ces doctrines corruptrices... .. Jadis, j'aurais lancé mes gens après les fugitifs, fait écarteler le malotru, tancé vertement cette petite folle, et tout eût été dit. Son mariage avec d'Odessan aurait eu lieu ce matin, sans qu'il soupçonnât même l'équipée de la veille. Maintenant, sous cette ère hideuse, il faut boire l'opprobre, digérer l'affront ou s'afficher au pilori de tribunaux imbéciles et d'un public stupide. Egalité ! ils n'ont que ce terme à la bouche, et les coquins se figurent la mettre en pratique, en cherchant à se hisser jusqu'à nous ! car, je parie que c'est avec quelque fils de bourgeois ou un chevalier de l'aune qu'elle sera partie, l'impudente ! L'audace de ces manants est sans égale. Non contents de nous expulser, de nous emprisonner, ils nous bafouent, nous conspuent, nous salissent de leur boue, de leur abjection.....ils se mêlent à nous..... horreur ! Mais que faire, que résoudre ? Comment annoncer à d'Odessan ?

Et le glorieux descendant des Vermont, écumant de fureur, arpentait à grands pas l'appartement, en se martelant le front et en fulminant des imprécations contre le changement de l'ordre social.

Certes, je n'approuvais point la conduite de Lucie, encore moins celle de son amant, car la morale reçue a des règles dont il n'est pas permis de s'affranchir individuellement ; puis, il devrait exister au fond du cœur de tout enfant, sinon un germe d'intime reconnaissance pour ceux qui lui ont donné le jour, de sévères traditions qui lui seraient discerner le bien et le mal. Mais, l'éducation — et l'éducation des femmes surtout — est tellement fautive, tellement viciée que la reconnaissance pour les parents devient souvent de la crainte ou de l'habitude, et que les traditions sont étranglées par la chaîne des passions. A cette époque, comme il arrive trop fréquemment aujourd'hui, les femmes étaient élevées à plaire ; on

les mariait au sortir du pensionnat; elles étaient mères sans avoir compris les saints devoirs de la maternité; l'enfant, on le mettait à nourrice; on l'oubliait, on le reniait pour courir au bal, au spectacle, au dévergondage. A cinq ans il n'avait vu que des parens mercenaires; on l'envoyait s'instruire au loin, et lorsqu'il retournait à la maison natale, on se hâta de s'en débarrasser,—fils, en lui achetant une lieutenance, fille, en la jetant dans les bras d'un inconnu.

L'histoire de la Régence le dit, l'histoire du XIXe siècle le répète.

Où voulez-vous que cet enfant ait appris la tendresse filiale? Où voulez-vous qu'il ait puisé de bons et honnêtes principes?—La religion lui manque, parce que la religion s'apprend au contact des vertus domestiques; la foi lui manque, parce que la foi s'apprend dans la pratique de ces vertus domestiques. Après l'avoir délaissé jusqu'à l'âge de puberté, on lui demande tout à coup de la soumission, de la déférence, de l'affection; n'est-ce pas dérisoire? On lui parle sentiment, obligation des enfans envers leurs parens; il sourit, hausse les épaules et agit à sa guise. Et vous êtes tout surpris de ses rébellions à vos volontés, de ses coups de tête, comme vous appelez cela!—Mères, allaitez vos enfans, montrez leur l'exemple de la piété, de la saine morale, et ils vous aimeront, vous vénéreront; pères, surveillez l'éducation de vos enfans, placez-les sur la route de l'honneur, et ils vous respecteront, vous seront soumis.....

Mais abandonnons une oiseuse homélie, pour revenir à notre histoire.

Si je n'approuvais pas la conduite des deux étourdis, convenez que je ne pouvais guère approuver celle de M. de Vermont. En vrai rejeton de ces castes altières qui, pendant tant de siècles, avaient pressuré l'Europe, entre leur avarice et leur tyrannie, la fugue de sa fille le blessait dans son amour propre sans le toucher dans ses sentimens paternels. Comme tous ses pairs, cet homme était composé de morgue et d'égoïsme. Que lui eut importé que Lucie eût été enlevée par un duc ou un prince. Au contraire, il aurait béni le ravisseur. Ce n'était pas l'acte moral, ce n'était pas la séduction qui le touchait; c'était uniquement la vanité froissée par le mariage avec "quelque fils de bourgeois ou un chevalier de Paunc."

—Passez-vous! citoyen tribun, s'écria le fauteur de velours d'Utrecht, vous ne mentez pas à votre origine! Vous êtes un vrai sans-culottes. Quel réformateur! Quel ennemi des grands!

—Philosopher, n'est pas mon dessein, répondit le miroir. Passez-moi une digression sans portée et je continue ma confession.

Monsieur de Vermont ne tarda pas à sortir, en proférant de terribles exclamations.

Durant trois semaines, je demurai dans la situation où m'avait laissée ma maîtresse. Un domestique avait fermé les persiennes de la chambre et personne ne troubla mon isolement. Au bout de ce temps, je fus soudainement appréhendée au corps, incarcérée dans une voiture de remise, transportée chez un artiste qui s'efforça de cacher sous une couche de fard doré la blessure que j'avais reçue au front en perdant ma couronne, et enfin menée rue de Bréda No 7.

Un voile peu transparent dissimulait ma taille et mes attraits.

Le crépuscule penchait ses ombres sur Paris, quand le cocher chargé de me conduire arrêta ses haridelles.

—Pour Mlle Florida, dit-il, au négriillon qu'avait fait accourir un coup de sonnette.

—Ah! *very well*.

—De la part de M. le comte d'Odessan.

Je tressaillis.

Mademoiselle Florida?—de la part du comte d'Odessan?—Avais-je bien entendu? Que signifiait cette énigme?

Cependant on me déposait dans un nouveau local ; et, après avoir enlevé la gaze dont j'étais couverte, le moricaud m'examinait d'un air inquiet et charmé. Plus philanthropique que certaine classe des humains, j'avoue, que je ne surpris en moi aucun mouvement de répugnance pour ce visage noir qui me découvrait une double rangée de dents plus blanches que le lait.

—Maîtresse à moi être sûrement contente de, toi, dit-il en me caressant de la main.

Là-dessus, il s'éloigna.

J'inspectai ma résidence.

C'était un boudoir pentagone dans le style moderne. Une lampe astrale y répandait cette clarté voluptueuse qui dispose à la langueur et à l'abandon. La tenture de velours nacarat, parsemé de petits bouquets de violettes, reflétait mollement les tons adoucis de la lumière. Le plafond, peint à fresque, exprimait une délicieuse pastorale de Watteau et une sorte de mousse artificielle, admirablement imitée, rampait sur toute l'étendue du parquet. Aux angles de la pièce, des cariatides supportaient des consoles en marbre blanc. Sur l'une de ces consoles, dans un *brasero* en argent brûlaient des parfums à la senteur enivrante, sur les autres on voyait ou des caves étagées de flacons en vieux cristal de Bohême, ou des fleurs exotiques mariant leurs arômes à ceux du brasero, ou ces mille riens couteux qui encombrant d'ordinaire le temple des femmes à la mode. Au milieu de l'appartement, une table, à pied torse, disparaissait sous une profusion de brochures, partitions de musique, keepsakes, &c. De doubles rideaux de damas défendaient l'entrée d'un jour trop vif aux deux fenêtres, et les corniches sculptées par le Titien, montraient des sirènes lutinant au sein des flots. Au dessus de la cheminée en marbre vert de mer, une pendule de Boule, flanquée de deux baguiers en jaspe, représentait l'amour narguant Hercule, les yeux bandés. Ajoutons une harpe, quelques tableaux de genre, une ottomane, une dormeuse, quatre fauteuils, habillés de housses en satin blanc et ma description sera complète.

Quelle lionne hantait ce repaire de haut goût ? comment y serais-je accueillie ?

—Je me pris à entasser hypothèse sur hypothèse au faite de ces interrogations.

Le timbre argentif de la pendule avait vibré sept, huit, neuf, dix, onze heures, et nul n'avait rompu le calme plat de ma solitude ; mais au moment où minuit aller sonner, un son de voix retentit dans la pièce voisine. Peu après la porte du boudoir s'ouvrit ; une femme en costume de théâtre entra.

Un cavalier l'accompagnait.

Il était maigre, sec ; portait frac droit, à basques étriquées, gilet à la Robespierre, culottes de peau et bottes fortes éperonnées. Un claque était négligemment passé sous son bras et sa main droite jouait avec une canne à pomme d'or.

Malgré son costume républicain, on reconnaissait aisément en lui un ci-devant seigneur de la cour. La complaisance avec laquelle il tracassait son jabot à coup de chiquenaudes, seule eut suffi pour le trahir. Il pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans ; du reste "il était parfaitement conservé," pour me servir de l'expression de Monsieur de Vermont.

—Oui, comte, s'écria la dame, en jetant bas son manteau d'hermine, oui, vos procédés sont vulgaires.

—Ma chère amie...

—Taisez-vous, Monsieur.

—Si vous le prenez sur ce ton...

—Je le prends sur le ton qui m'est agréable.

—Je vous proteste...

—Eh ! vous me fatiguez avec vos protestations ! Est-ce que je ne sais pas

ce que je sais ? Est-ce... Tenez, comte, brisons-là. J'ai les nerfs horriblement irrités ; je ne veux pas me rendre malade... Lésiner pour un modeste coupé, quand on possède plus de cinquante mille écus de revenus. Ça s'est-il jamais vu ?

— Mais je suis ruiné.

— Bast !

— On a pillé mes châteaux.

— Vous l'avez rêvé.

— Incendié mes fermes.

— Je n'en crois rien.

— Je vous le jure.

— Vous avez juré fidélité au gouvernement actuel.

— Eh bien !

— Vous le trahissez.

Le personnage apostrophé pâlit.

— Que dites-vous ? balbutia-t-il.

— Rien que vous ne sachiez, monsieur le comte.

— Vous badinez, sans doute...

— Pensez-vous ?

— Démon, va !

— J'aurai mon coupé.

— Vous y tenez donc beaucoup ?

— Furieusement.

— Elle fait de moi ce qu'elle veut, dit-il en s'asseyant près de la dame qui s'était étendue sur l'ottomane et avait allumé une cigarette.

— Retirez-vous ; vous me gênez, répliqua-t-elle en le repoussant.

— Sur mon âme, vous étiez adorable, ce soir, dans votre emploi de *Phédre*.

— Ah ! fut-il répondu d'un ton ennuyé, entre deux spirales de fumée.

— On vous a trouvée étincelante de distinction.

— Vous êtes galant, mon cher.

— La Clairon n'était qu'une ombre à côté de vous.

— Mais elle avait des admirateurs plus magnifiques que vous.

— Plus riches, voulez-vous dire.

— Quand on conspire, on reçoit de l'argent.

— Hein !

— Quand on conspire, on reçoit de l'argent, répéta froidement l'actrice.

— Florida vous êtes folle, fit le comte avec égarement.

— Peut-être, dit-elle, en secouant la cendre de sa cigarette.

— On ne prononce pas de ces mots sous le régime de la Terreur.

— Nous sommes seuls.

— Les murs ont des oreilles.

— Matelassez-les de billéts et ils n'entendront pas.

— Mais savez-vous, toute belle, que vous êtes une chrysoptère.

— Comprends pas !

— Une mangeuse d'or. Quoi ! je vous alloue cent louis par mois, je paie votre marchande de modes, renouvelle vos équipages...

— Monsieur le comte d'Odessa est un teneur de livres de premier choix : je le recommanderai à mon régisseur.

— Enfin ! Là...

— J'ai besoin d'une rivière en diamants.

— Une rivière en diamants ! Vous en avez déjà trois.

— Celle que M. le comte destinait à sa tendre fiancée, la naïve Lucie de Vermont.

Monsieur d'Odessan passa du blême au cramoisi le plus foncé.

—Elle est superbe, cette rivière, continua la courtisane en allumant une autre cigarette. Roger qui l'a montée, m'a dit avoir rarement travaillé à quelque chose de plus exquis. Puisque le mariage de M. le comte est ajourné, il ne me refusera pas le plaisir de porter les couleurs de sa future.

—Par qui avez-vous été informée? bégaya le barbon confus.

—Par vous, mon souriceau, répondit Florida, en désignant du bout du doigt son interlocuteur.

—Vous raillez.

—Dieu m'en préserve, monsieur le comte. Je ne raille point avec les sujets sérieux.

—Expliquez-vous plus clairement.

—Je m'en garderai bien, cher ami, à moins pourtant que vous ne me promettiez cette rivière.

—Foi de gentilhomme! Florida, je ne le puis.

—Foi de comédienne! César, je l'aurai.

—De plus en plus folle!

—Non, non; mon raisonnable seigneur. Je veux cette rivière et je l'aurai.

—Il me tarde de savoir...

—Écoutez: Je ne suis pas très mal avec certain jacobin, si je lui disais que vous avez des relations à Coblentz.

—Moi!

—Hélas! oui; vous César d'Odessan comte de Yavrielles par habitude autrefois, et maintenant Brutus Scevola, citoyen de la République française, par occasion, en attendant le retour de la monarchie.

—Paques-dieu! ma divine, vous êtes ravissante dans ce rôle.

—Comme dans celui de Phèdre, mon divin. Je ne joue que d'inspiration.

—Avec une vérité frappante.

—Surtout quand la vérité m'éclaire.

—Encore cette vieille querelle!

—Donc pour en revenir à nos agneaux, si je disais à ce jacobin: J'ai entre les mains la preuve de ce que j'avance.

—Florida, la plaisanterie a des limites, et.....

—La preuve de ce que j'avance, répéta nonchalamment l'actrice, sans paraître remarquer cette interruption; une lettre, datée du 5 germinal (c'est-à-dire, excusez, je me trompe, du 5 avril) dernier.

M. d'Odessan se dressa d'une pièce, l'œil hagard, la lèvre frissonnante.

—Mon César chéri, j'aurai cette rivière, n'est-ce pas? calma la Circé, la tête renversée sur une pile de coussins, et suivant, avec amour, les petites auréoles bleuâtres que sa bouche soufflait au plafond.

—Cette lettre, madame! rendez-moi cette lettre, s'écria le vieux gentilhomme, en saisissant sa maîtresse par le bras.

—Monsieur le comte! fit celle-ci, sans changer d'attitude, avec un geste de reine offensée.

Mais M. d'Odessan ne voyait rien, n'entendait rien.

—Rendez-moi cette lettre, vociférait-il, en étreignant plus fort le bras de l'actrice. Rendez-là moi, je vous l'enjoins, Madame!

—César, voulez-vous me faire l'amabilité de sonner, dit-elle, avec une méprisante impassibilité.

—Que souhaitez-vous? dit le gentilhomme, plein de trouble.

—Commander à mes gens de jeter à la porte un brutal qui s'oublie près d'une femme.

Ces paroles rendirent quelque sang-froid à M. d'Odessan, rappelé presque aussitôt à sa courtoisie de grand seigneur.

—Pardon, Madame ; pardon Florida, murmura-t-il.

—C'est donc convenu ; j'aurai la rivière.

—Je ne Pai pas. Ils ont emporté avec eux les éerins les plus précieux : mais je vous en conjure, Florida, rendez-moi cette lettre. Elle pourrait compromettre quantité de gens.

Le malheureux vieillard s'était précipité à genoux et pleurait.

La jeune femme sourit de dédain.

—Je vous rendrai votre lettre, dit-elle, mais à une condition.

—Parlez.

—Vous me donnerez une rivière, pareille à celle que vous aviez offerte à Mlle de Vermont, et me ferez cadeau de votre attelage gris-pommelé.

—Il sera demain matin à votre porte ; dans huit jours, Roger vous enverra la parure. Êtes-vous satisfaite ?

—Ce n'est pas cher, monseigneur. Avouez que je suis libérale, mais je n'ai qu'une parole. Voici votre poulet aux Machiavels de Coblentz, ajouta-t-elle, en prenant sous un coussin de l'ottomane un papier plié. Une autre fois soyez moins étourdi. Lorsque vous écrirez plusieurs lettres, ayez soin de mettre l'adresse sur chacune d'elles au fur et à mesure que vous les signerez. Une erreur de tête amène une erreur de suscription ; une erreur de suscription amène une erreur de réception et une erreur de réception se relève, de nos jours, vous le savez, par la rectification de la Guillotine. Vos affiliés d'outre-Rhin pourront gloser en recevant un billet doux au lieu d'un message politique, vous n'ignorez pas de quel rire rirait la Convention, si je lui communiquais ce gage de votre fidélité. Bonsoir, César, rappelez-vous mon coupé, ma rivière, et mes chevaux gris-pommelés.

Le comte s'inclina profondément et partit.

—Que ces hommes sont ignobles, s'écria alors la courtisane ! Se rouler de la sorte à nos pieds, s'avilir jusqu'à mendier le regard d'une fille déchue, et prétendre à la supériorité sur le reste des humains ! Derrière, ils nous méprisent, nous traînent dans la fange de leurs quolibets, et la lie de leurs saturnales ; ici ils sont trop heureux que nous daignons les accepter pour valets de chambre. Porter notre éventail, s'asseoir dans la voiture qu'ils ont vendue à nos caprices, tel est leur souveraine ambition. Ils s'empressent auprès de la sœur prostituée et aux enchères, affectent d'être souillés par la vue du frère, honnête et laborieux ouvrier. Pour nous, femmes du peuple, ils gaspillent fortune, santé, avenir, et ils crachent sans-cesse l'insulte à la face de nos parents, s'imaginant, qu'en perdant l'honneur, nous avons perdu le souvenir de la loge ou de la mansarde où nous naquîmes. Ah ! prolétaires, vous êtes bien vengés par les filles qu'ils vous ont volées, ces libertins entichés d'une vaine origine ! Outrage pour outrage, soufflet pour soufflet, avanie pour avanie, nous leur rendons tout à usure. S'ils nous ont brisées, nous les brisons à notre tour. De l'amour, en est-il une de nous qui en ait pour eux ? Payer nos dettes, nos toilettes, notre luxe, être nos esclaves, servir de marchepied à nos fantaisies, nous le leur accordons ; quant à notre cœur, il ne s'achète pas au poids de l'or !—Pauvre cher Lucien bien-aimé, il le sait lui ! Si simple, si bon, si magnanime ! Il ne condamne pas la comédienne ; il la plaint, il voudrait l'arracher à cette vie de débauche, l'élever jusqu'à lui et la réhabiliter devant le monde en la couronnant de son nom. Que ne puis-je céder à ses instances ? Mais ce serait lâcheté de ma part ; je ne mérite point un si noble dévouement. Le vice est un gouffre qui rarement lâche sa proie !

Florida s'était levée et se promenait lentement dans son boudoir.

Malheureuse femme, je souffrais de son mal, et ses amères réflexions me navraient d'une profonde tristesse.

Elle s'arrêta brusquement.

—Qu'est-ce encore que cela ? dit-elle, en me dévisageant ; probablement les arrhes d'un nouvel acheteur !

En prononçant ces mots, elle frappait sur un gong avec une baguette d'argent.

Le groom parut.

—D'où vient cette glace, John ?

—Glacé avoir été apportée pour bonne maîtresse à moi, de Monsieur d'Odessan.

—Il suffit.

John referma la porte et Florida reprit sa promenade sans plus s'occuper de moi. A quatre heures du matin la pauvre lionne passa dans une pièce voisine que je supposai être sa chambre à coucher.

Le lendemain, il était midi, quand Florida, vêtue d'un déshabillé de taffetas gris gaufré, coiffée d'un bavolet aux malines finement tuyautées, et chaussée de petites mules chinoises, revint dans le boudoir.

Son affaissement était extrême ; ses yeux rougis, ses paupières entourées d'un cercle de bistre, ses membres frémissant annonçaient que le sommeil lui avait refusé ses bienfaits réparateurs.

Le nègre la suivait.

—John, lui dit-elle, je n'y suis que pour M. Lucien.

—Bonne maîtresse être obéie, répondit John.

Un coup de sonnette retentit bientôt.

Florida pâlit et rougit tour à tour.

Ensuite une réaction puissante s'opéra dans ses traits et son maintien.

La courtisanne sembla s'évanouir chez elle, pour faire place à une créature nouvelle qui tenait de la vierge et de la femme martyre : On l'eut prise volontiers ainsi pour une des plus sublimes créations du Guide.

—Lucien ! fit-elle, alors qu'un jeune homme, pénétrait dans le sanctuaire. Oh ! que je suis heureuse de vous voir !

—Bonne Marie ! dit le jeune homme en la baisant au front.

—Venez vous asseoir, ami. J'ai tant de choses à vous confier.

—Dites, Marie.

—Je vous aime, Lucien !

—Pourquoi donc alors repousser mes vœux, Marie ?

—C'est une nécessité fatale, mon ami.

—Vous vous trompez.

—Plût à Dieu ! répondit mélancoliquement l'actrice. Votre grande âme ne s'abaisse pas à embrasser l'étendue du sacrifice, Lucien ! Mais un jour viendrait où vous vous repentiriez d'une lutte stérile contre la Société. Non, ami, je ne puis accepter. La vase du ruisseau est trop épaisse pour se mélanger avec l'onde limpide de la source. A la courtisanne repentante, il ne reste que le suicide ou l'hôpital :—Le suicide, si de saintes et pieuses filles ne tendaient charitablement leurs bras aux infortunées que la coquetterie a perdues—le suicide, si l'idée d'un Sauveur miséricordieux, ne relevait notre faiblesse aux heures de remords ! Christ pardonna à Magdeleine, et nous espérons en lui !—Je vous admire, je vous aime, Lucien, comme jamais je n'aimai, comme jamais je n'aimerai créature humaine ; mais jamais, non plus, je ne serai votre femme. Enfant, vous me remercirez plus tard, d'avoir su résister aux charmes de cet amour ; et, quand l'âge aura mûri votre caractère, vous aurez une bénédiction pour la pauvre femme qui vous sauva d'un entraînement des sens.

—Marie ! Oh ! ce que vous dites-là est affreux !

—Vous vous consolerez de ma perte, Lucien ; soyez-en sûr.

—De votre perte, Marie ! Où voulez-vous en venir ?

—Il faut nous séparer, mon ami.

—Nous séparer !

—C'est notre dernière entrevue.

—Marie !

—Ne pleurez pas, mon enfant, ne pleurez pas. Votre affliction doublerait la mienne. Oui ; il faut nous séparer. Demain je pars pour l'Italie ; j'y chercherai dans un cloître l'oubli d'un passé méprisable et abhorré. Soyez aussi courageux que moi, Lucien. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Vous êtes trop pur, mon Lucien ; je suis trop vile. Hier soir, après le départ du comte, j'ai pris cette résolution... Elle est irrévocable.

Le jeune homme était muet de douleur et d'étonnement. Un orage formidable grondait dans son sein, car ses muscles tendus, ses doigts joints et contractés indiquaient de violents efforts pour comprimer le débordement des passions.

Qu'ils étaient beaux tous deux !

Marie (Florida, vous comprenez, était un nom de guerre) avait le teint animé, la respiration brûlante, l'œil sec et brillant d'un feu étrange. En parlant, elle s'était levée ; sa main fluette et délicate s'appuyait sur l'épaule de Lucien, adolescent à la physionomie malade et rayonnante d'intelligence, au front large, aux longs cheveux noirs encadrant un visage d'une expression austère, et dont toute la vie semblait à cet instant concentrée dans les replis de son âme.

—Vous ne m'estimez pas, Marie, dit-il, avec amertume.

Elle le fixa en silence.

—Non, vous ne m'estimez pas, poursuivit-il impétueusement, vous n'avez pas foi en moi ! Qu'est-ce qui vous arrête ?—la crainte que je ne faiblisse, que je ne me reproche !—Misère !—Qu'est-ce qui vous arrête ?—Les murmures d'une Société saturée de corruption—suintant la décadence par tous les pores—les rumeurs d'une Société décrépète !—Qu'est-ce qui vous arrête ?—Ma jeunesse ? Mais cet enfant qui vous offre son appui, cet enfant, Marie, il est vigoureux, il fait litière des préjugés, broie sous son pied les obstacles et marche la tête haute à l'accomplissement de sa mission ; mais, cet enfant, Marie, il saura commander pour vous les hommages du monde, et imposer silence aux clameurs de la médisance !

Une larme roula silencieusement sur les joues de la jeune femme. Saisissant la main de Lucien dans les siennes, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

—Croyez-en mon expérience, mon bien-aimé ; vous vous abusez sur la durée de votre énergie. S'il n'était besoin que de lutter corps à corps avec les préventions, je ne douterais pas de la victoire, mais ce à quoi vous ne songez pas, ce que vous ne pourriez supporter, ce sont les petites escarmouches, les piqures inaperçues, insensibles d'abord, et qui finissent par creuser une plaie incurable.

—Nous irons vivre au loin ; en Amérique !

—Ma décision est immuable, mon ami.

—Le couvent !

—Oui, le couvent ; la cellule ; la robe de bure ; la prière, le recueillement, et la contrition. Moins impitoyable que les hommes, Dieu m'absoudra, en faveur de mon repentir.

Avant que Lucien eût répliqué, un cliquetis d'armes et les clameurs d'une vive altercation retentirent dans l'antichambre.

—Entendez-vous ? s'écria la comédienne effrayée, en se précipitant vers la porte du boudoir.

- Qu'y a-t-il? fit machinalement le jeune homme, tout entier à ses réflexions.
 —Ecoutez! Oh!
 —Moi pas vouloir laisser entrer vous, disait résolument une voix que je reconnus pour être celle du négriillon. Maîtresse, y être pas.
 —Arrière! hurlait brutalement une autre voix; Arrière!
 —Moi pas laisser passer vous.
 —Soldats en avant.....marche! et ménagez le noiraud.

(La suite au prochain numéro.)

H. EMILE CHEVALIER.



BULLETIN PITTORESQUE.

Montréal, Avril 1853.

SOMMAIRE. *Un extrait du Moniteur de la Ruche Littéraire.—Assemblée des abeilles.—Discours de la présidente.—Effet de cette allocution.—Le secrétaire Imagination.—Projet de Constitution, présenté par la présidente.—Capricieuse Fantaisie.—Débats abrégés à cause du défaut d'espace.—Résolutions.*

Nous empruntons au Moniteur de la Ruche Littéraire le rapport suivant que nos lecteurs liront sans doute avec plaisir.

Le vingt sept avril mil huit cent cinquante-trois de l'ère botanique, l'heure de dix, quarante-quatre minutes du soir étant arrivée, toutes les abeilles de la *Ruche Littéraire* étant présentes en notre cellule de délibération et rédaction, son honneur la Présidente, président l'assemblée, prit la parole en ces termes.

“ Citoyennes de la République ailée,

“ Grâce à votre énergie, votre patriotisme, grâce surtout à votre génie d'entreprise, “ une nouvelle République vient de se fonder sur les rives délicieuses du St. Laurent, “ dans l'emplacement jadis occupé par la bourgade d'Hochelega. En choisissant la “ ville de Montréal pour métropole de cette République, vous avez, citoyennes, fait “ preuve de sagacité et de bon goût—de sagacité, parce que vous eussiez difficilement “ trouvé un centre mieux disposé, mieux propre à recevoir et à apprécier les produits “ de votre industrie—de bon goût, parce que les riantes prairies qui vous entourent, les “ sites pittoresques du beau fleuve, les charmes de votre capitale, les agréments du par- “ terre au sein duquel vous butinez déjà, en vous excitant à la gloire, en facilitant vos “ travaux, doivent forcer la Prospérité à se reposer dans cette République!” (*Vive sen- sation.*)

“ Appelée par vous au commandement suprême, je le dis avec orgueil, je suis fière “ autant qu'heureuse de l'honneur que vous m'avez fait; car, avec l'intelligence natu- “ relle que je vous sais, les éminentes qualités qui vous distinguent et l'amour des “ grandes choses qu'on reconnaît en vous, ma tâche sera aussi facile que celle de “ chacune d'entre vous.” (*Mouvements enthousiastes*) “ Ce n'est point une dictature “ que j'exercerai, mais simplement une direction sage, autant que me le permettront “ mes facultés, de vos labeurs individuels. Recueillir le miel que vous aurez pompé “ dans le calice de ces fleurs parfumées qui essaient autour de vous, veiller à son “ élaboration, à son épuration, protéger cet Etat contre les attaques de nos mortels enne- “ mis, les frelons, calmer les impatientes, conseiller les faibles, stimuler les fortes, entre- “ tenir la bonne harmonie au dedans comme au dehors et faire respecter l'étendard de “ nos braves aïeux,—cette immortelle Plume!—jusqu'aux confins du monde, telle sera, “ mes sœurs, la mission de votre Présidente.” (*La Cellule croûle sous des tonnerres de bourdonnements.*)

“ Afin de trancher, dès aujourd'hui, les difficultés qui pourraient résulter d'un mal-

“entendu dans l'exercice du pouvoir, je sou mets à votre appréciation la Constitution subséquente que va vous lire Imagination, notre secrétaire intime.”

Son honneur s'assied au milieu des étourdissantes approbations de l'assemblée, et le secrétaire Imagination, prenant en main un manuscrit composé de feuilles de roses, reliées ensemble avec des étamines de bluet, lit à haut diapason cette proclamation :

CONSTITUTION LITTÉRAIRE.

PRÉAMBULE.

En présence de l'Esprit et au nom des Abeilles de la Ruche Littéraire, il est proclamé et décrété :

I.

La Ruche littéraire est constituée en République. En adoptant cette forme de gouvernement, elle a pour but de marcher plus librement dans la voie du progrès et des lettres, et d'inviter toutes les émulations à participer aux bénéfices de ses institutions.

II.

Elle a pour principe : la Liberté, l'Égalité, la Fraternité.

Elle a pour base : Le travail, l'intelligence, l'amusement et l'instruction publics.

III.

La République protégera tous ses membres, dans leurs écrits, leur personne, leurs intérêts, en tant qu'ils ne seront pas préjudiciables à autrui.

CONSTITUTION.

CHAPITRE I.

Des pouvoirs.

ART. 1.—La Ruche littéraire reconnaît quatre pouvoirs : Pouvoir *Censorial* ; Pouvoir *Rédactorial* ; Pouvoir *Typographique* ; Pouvoir *Présidentiel*.

ART. 2.—Ces quatre pouvoirs sont amovibles, et soumis aux variations financières de la Caisse de la République.

ART. 3.—Ils ne relèvent que de l'opinion publique.

CHAPITRE II.

Du pouvoir censorial.—

ART. 1.—Le pouvoir censorial appartient à un Comité de romanciers, poètes, nouvellistes, fantaisistes, physiologistes, psychologues, chimistes, journalistes, &c.

ART. 2.—Ce pouvoir a le droit d'accepter ou jeter au panier, couper, tailler, émonder, élaguer, raturer, bisser, enjoliver, taper, retaper, corriger, approuver, imputer, changer, varier, interpoler, rectifier, relever, gourmander, tancer, étêter, scinder, trancher, couper, flageller, stigmatiser, paraphraser, blâmer, louer, censurer, &c., tous les articles, romans, nouvelles, essais, vers, politique, biographie, bibliographie, bluettes, légendes, histoires, épisodes, correspondances, anecdotes, revues, &c. déposés sur le bureau de son Secrétaire.

ART. 3.—Le pouvoir censorial se composera de douze membres présidés par la Citoyenne Critique.

Ces douze membres seront : Les honorables Ecritoire, Plume d'acier, Canif, Grattoir, Ciseaux, Pains à cacheter, Corbeille aux chiffons, Crayon, Papier, Sandaraque, Grammaire de Landais, Dictionnaire de Bescherelle.

ART. 4.—Les séances du Comité se tiendront à huis clos, et il lui sera loisible de publier ou non ses verdicts.

CHAPITRE III.

Du pouvoir rédactionnel.—

ART. 1.—Le pouvoir rédactionnel appartient à tous les membres de la République de la Ruche Littéraire.

ART. 2.—Ses attributions sont d'observer, remarquer, étudier, flâner, piocher, jurer, tempêter, briser des plumes, déchirer des livres, se ronger les ongles, s'arracher les cheveux, se caresser le menton, ribouler des yeux, faire tourner ses pouces, contempler, rêver, méditer, brouiller du papier, se frapper le front à grands coups de poing, se marteler le cerveau, suer, geindre, gémir, se lamenter, se désespérer, s'enivrer de poussière et d'inspiration, trépigner, gesticuler, sécher, brûler, se consumer, incendier, mal dîner, mal digérer, mal dormir, hurler, pleurer, aimer, user des manches d'habit, trouver des fonds de pantalon, froisser des devants de chemise, tracasser des pieds de table, graisser des gilets, se susciter des querelles, des jaloux, des envieux, des ennemis,—d'endurer toutes les douleurs de la maternité, d'être hué, berné, sillé, bafoué, conpués, vili-pendé, &c., &c., &c.

ART. 3.—En vertu de l'Article 2 du Chapitre II le pouvoir rédactionnel est soumis au pouvoir Censorial.

ART. 4.—Il a la faculté de déployer ses moyens au grand air, à 40 degrés Réaumur de froid ou 120 Fahrenheit de chaleur.

ART. 5.—Dans la crainte de blesser son amour-propre, la Constitution accorde à ce pouvoir le noble privilège d'exercer son talent *gratis pro Deo*. Elle espère que le susdit pouvoir rédactionnel lui saura gré de cette généreuse concession.

CHAPITRE IV.

Du pouvoir typographique.—

ART. 1.—Le pouvoir typographique appartient à un Garde-des-sceaux, assisté de *printers' devil*.

ART. 2.—Il a le droit d'obéir sans murmurer, de lire couramment toute écriture illisible, d'être attentif, discret, de ne pas babiller, et d'être ponctuel.

ART. 3.—Le droit contraire lui est refusé, à peine de crime de lèse-République.

ART. 4.—Il lui est permis de faire ce que bon lui semblera, dès qu'il aura besogné dix-huit heures par jour.

ART. 5.—On le paiera le moins cher qu'on pourra.

ART. 6.—Il est placé sous la juridiction directe du pouvoir présidentiel.

CHAPITRE V.

Du pouvoir présidentiel.—

ART. 1.—Le pouvoir présidentiel appartient à qui de droit.

ART. 2.—Il exerce un contrôle général sur les trois autres pouvoirs.

ART. 3.—Il nomme ou révoque ses ministres, les membres des divers pouvoirs, déclare la guerre ou fait la paix à son gré, est maître en tout, surtout, et par tous les Etats de la Ruche Littéraire, et hors delà, sauf cette légère restriction, laisse chacun libre de se conduire comme il l'entend.

ART. 4.—Il est logé, nourri, couché, blanchi, chauffé, éclairé, habillé, coiffé, chaussé, rasé à ses frais.

ART. 5.—Il reçoit un traitement fixe de l'Espérance, une allocation de l'Expectative, un salaire de l'Attente, et des pourboires de l'Illusion.

CHAPITRE VI.

Dispositions transitoires.

ART. 1.—La citoyenne Présidente confie le dépôt de la présente Constitution et des droits qu'elle consacre à la garde et au patriotisme de toutes les Abeilles de la Ruche Littéraire.

Fait en notre cellule présidentielle, le vingt-six avril, six mil huit cent cinquante-trois de l'ère botanique.

(Signé)

CAPRICIEUSE FANTAISIE.

La lecture achevée, le Secrétaire intime reprit son siège et un long frémissement parcourut l'auditoire. La droite jubilait, la gauche se trémoussait, le centre musait. Après une heure de tumultueuse délibération, il fut procédé au vote pour rejet ou adoption. Le scrutin donna 421 voix pour et 420 contre. La Constitution étant sanctionnée, on décida qu'elle serait tirée à dix mille exemplaires pour être distribués dans les différentes parties de la République.

A une heure du matin la séance était levée.

La Rapporteuse : FRIVOLITE.

Vu et approuvé par nous, Ministre de la Police : RIGUEUR.



BIBLIOGRAPHIE.

Veillées Canadiennes—Life Boat—Snow Drop.

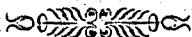
VEILLÉES CANADIENNES.—Annoncées depuis trois mois, les veillées canadiennes ont enfin paru. Nous sommes heureux de voir le goût des publications littéraires se développer au Canada, car, plus que tous les perfectionnements industriels, le progrès des lettres tend à pousser les peuples vers le bien-être matériel et moral. Aujourd'hui, Montréal, peut revendiquer à bon droit rang parmi les villes savantes et scientifiques de la mère-patrie. Outre plusieurs journaux et publications périodiques anglaises, on y compte avec bonheur deux Instituts (dont l'un l'Institut Canadien, grâce à l'activité de ses honorables fondateurs et au talent de leurs successeurs est devenu pour le pays la source d'institutions libérales, amusantes et instructives), quatre journaux français et deux Revues littéraires qui s'efforceront, nous aimons à le croire, par une louable rivalité, à entretenir l'amour et l'étude de notre langue.

Le premier Numéro des VEILLÉES CANADIENNES que nous avons sous les yeux contient une *légende* locale par un Montréalais. Le public, nous en sommes sûrs, jugera cette production avec le tact infini qui le caractérise ; quant à nous, nous souhaitons bonne chance à nos confrères et engageons nos lecteurs à s'abonner aux *Veillées Canadiennes*, en leur rappelant toutefois que nous avons aussi quelques prétentions au trop plein de leur bourse.

THE LIFE BOAT.—Si l'intempérance alcoolique nous apparaît comme une dégradation de la nature humaine, l'intempérance réformatrice nous apparaît comme une erreur de l'esprit humain. Nous avouons ne pas appartenir à cette école d'empiriques qui écrivent sur leur drapeau : *Contraria contrariis curantur*. Donc, nous n'approuvons ni le *Maine Liquor Law*, ni les orateurs, écrivains ou journalistes qui soutiennent cette doctrine. Ce n'est point par la prohibition absolue qu'on pourra de nos jours corriger les abus, mais bien plutôt par une direction sage et modérée des passions. Suivant nous, la défense entraîne toujours le désir ; l'Écriture sainte est là pour l'affirmer, et le péché du premier homme pour le prouver. Avez-vous besoin d'autres enseignements ? Nous vous dirons que dans les parties de l'Europe où se distillent les liqueurs fortes, où se fait le vin, nous avons remarqué que les cas d'ivresse étaient beaucoup moins fréquents qu'ailleurs. Si une contestation s'élevait à ce sujet, les arguments ne nous manqueraient pas pour réfuter les partisans de la loi de Tempérance. Mais ayant à parler d'une publication littéraire, il serait oiseux d'entrer dans une longue discussion de principes. Bien que le *Life Boat* soit un champion du *Maine Liquor Law*, nous regardons ce recueil mensuel comme fort intéressant et nous en recommandons la lecture aux enfants. En y puisant des leçons de moralité, ils y glaneront les élémens d'une instruction à la fois agréable et solide.

THE SNOW DROP.—Quand on a un petit nom d'une délicatesse toute poétique, deux femmes spirituelles pour Mairaines, est-il possible de ne pas être une fille charmante ? la *Bulle de neige* ne ment ni à son appellation, ni à son origine, ni à ses promesses.

C'est une de ces rares et délicieuses productions qui font doucement rêver et inondent le cœur des plus tendres sensations. Aussi ne saurions-nous trop remercier Mesdames. Cushing et Cheney du plaisir qu'elles nous ont procuré en nous envoyant un échantillon de la dernière corbeille de fleurs qu'elles viennent exposer à l'admiration publique. Nos jeunes amis, à qui elle est spécialement dédiée, y trouveront de suaves primevères, des fruits savoureux, et, comme nous, butineront au sein de ces fraîches primeurs avec une allégresse, qui, comme nous également, les fera soupirer pour une nouvelle apparition du *Snow Drop*. Au nombre des plus jolis morceaux que renferme la livraison d'avril, citons une romance toute d'à propos *The Merry Spring* avec musique, et une fantaisie éditoriale (*Editors' Chair*) blucette gracieuse autant que séduisante par le charme de la pensée et du style.



PENSEES.

“ Il y a deux choses que la multitude n'apprendra jamais : à comprendre ce qui est simple et à ne pas comprendre ce qui est incompréhensible.”

“ Celui qui se sait méprisé fait tout au monde pour devenir haï.”

“ La constance d'un attachement n'est souvent que la vanité de ne pas s'avouer dupe.”

“ Ce que Dieu a créé de plus irritable, c'est la fibre d'un auteur ; comme l'araignée, il voit dans chaque fil de sa toile.”

“ La tête a son courage comme le cœur, et le manque de talent n'est souvent qu'un manque de résolution. Croire en soi, c'est doubler ses facultés.”

Homme ! ne remets jamais à l'instant d'après ce que tu peux faire à l'instant d'à présent.—Dans un instant, dis-tu. Insensé ! qui jettes un dé à la mort.—Dans un instant ! Insensé qui oublie qu'il n'est point maître de tracer la deuxième lettre du mot suspendu au bout de sa plume. Insensé encore qui se flatte d'asseoir non une journée, non une heure, non une minute, non une seconde, mais une tierce, une misérable tierce sur l'impénétrable abîme de l'immortalité.



LE BONHEUR.

En suivant des grandeurs le chemin si battu,
Vers le bonheur, j'arriverai sans doute.

—Pour trouver le bonheur, change, change de route :
Suis le chemin de la vertu.

P. LACHAMBEAUDIE.

